

3 Pa
17
OBSERVATIONS

SUR

LES ÉCRITS

DE

M. DE VOLTAIRE,

PRINCIPALEMENT SUR LA

RELIGION,

En forme de NOTES.

Par M. E. GIBERT,

MINISTRE de la CHAPELLE ROYALE de St. James.

TOME SECOND.

L O N D R E S :

Chez T. SPILSBURY, *Snow-bill*;

Et se trouve chez T. PAYNE, *Mews-Gate* ; P. ELMSLEY,
Strand ; & C. DILLY, *Poultry*.

M,DCC,LXXXVIII.

17



T A B L E

DES SECTIONS.

	Page
§ 104. C RITIQUE insidieuse sur ce que JESUS-CHRIST dit des païens & des péagers. (Matth. xviii, 17.) —	1
§ 105. Importance de la doctrine de l'immortalité de l'ame — —	3
§ 106. Faux sens donnés à un passage d'Ezéchiél, (Ch. xx, 75.) — —	4
§ 107. Comparaison entre la Loi & l'Evangile — — —	11
§ 108. Critique du dernier discours de <i>Moïse</i> . Explication de ces expressions que ‘ DIEU est jaloux, & qu'il punit ‘ l'iniquité des peres sur les enfants ‘ jusqu'à la troisieme ou quatrieme ‘ génération’ — —	16
§ 109. Critique d'un argument pris d'un passage de la Genèse (Ch. xxxvii, 35.),	22
§ 110. Critique d'un autre argument en faveur de la croyance des Hébreux sur l'immortalité de l'ame — —	24
§ 111. Des sectes Juives — —	25
§ 112. De l'omission des formulaires de prieres,	26
§ 113. D' <i>Aod</i> ou <i>Ebu</i> , & de <i>Judith</i> —	32
A 2	§ 114.

	Page
§ 114. Des raisons pour lesquelles <i>Bayle</i> fut condamné — —	40
§ 115. De <i>David</i> , & des calomnies de M. de <i>Voltaire</i> contre ce prince —	43
§ 116. D'un petit livre contre <i>David</i> —	50
§ 117. De la signification du mot <i>secte</i> —	51
§ 118. Du sage de M. de <i>Voltaire</i> —	53
§ 119. Polissoneries du philosophe <i>Voltaire</i>	id.
§ 120. De la Providence, & si DIEU est in- différent sur ce qui concerne les hommes — —	63
§ 121. De la nécessité invincible du philosophe <i>Voltaire</i> — —	70
§ 122. Des Théologiens —	73
§ 123. Du Poëte Lauréat —	74
§ 124. Fausse citation de <i>Newton</i> au sujet du Pentateuque —	75
§ 125. <i>Moïse</i> comparé à <i>Bacchus</i> —	79
§ 126. Comparaison de <i>David</i> avec <i>Horace</i>	82
§ 127. De l'infinité de DIEU —	90
§ 128. De <i>Clarke</i> & de <i>Locke</i> —	91
§ 129. Si quelque chose peut être fait de rien,	93
§ 130. De l'existence nécessaire de la matiere,	95
§ 131. Suite — —	98
§ 132. De la premiere cause —	99
§ 133. De la liberté —	100
§ 134. Raillerie sur St. <i>Paul</i> —	102
§ 135. Si <i>Mahomet</i> a établi la polygamie. De la soumission des femmes envers leurs maris — —	104
	§ 136.

Table des Sections.

v
Page

§ 136. De la censure que <i>St. Paul</i> fit de la dis-		
simulation de <i>St. Pierre</i>	—	113
§ 137. Objection contre la Providence, prise		
des miseres de la vie présente	—	114
§ 138. Conseils du philosophe <i>Voltaire</i>	—	119
§ 139. De <i>Servet</i> brûlé à Geneve	—	121
§ 140. Si l'on a reproché aux Turcs de n'avoir		
point de forciers	—	124
§ 141. Les Juifs accusés d'être anthropophages,		125
§ 142. I. Critique sur les mots le <i>ciel</i> , le <i>haut</i> ,		
& le <i>bas</i>	—	126
II. Critique sur l'expression, le <i>ciel</i> &		
la <i>terre</i>	—	129
§ 143. Ce qui caractérise l'homme de bien,		131
§ 144. Des Juifs de la Chine	—	132
§ 145. De l'immortalité de l'ame, & de la		
doctrîne de <i>M. de Voltaire</i> sur ce		
sujet	—	133
§ 146. De ceux qui pensent qu'il n'y a de salut		
que pour les gens de leur secte	—	160
§ 147. De l'amour des ennemis, selon <i>M. de</i>		
<i>Voltaire</i>	—	168
§ 148. Doctrîne de <i>M. de Voltaire</i> sur les de-		
voirs envers nous-mêmes	—	170
§ 149. Du défaut d'hospitalité attribué aux		
Européens	—	171
§ 150. D'une maxime de <i>Confucius</i> sur les in-		
jures	—	173
§ 151. Des peuples qui ont admis un dieu par-		
ticulier	—	176
		§ 152.

	Page
§ 152. Proverbes xxx, 24—28 — —	177
§ 153. De la couleur des Negres —	178
§ 154. Des Negres-blancs — —	180
§ 155. Du défaut de barbe des Américains	181
§ 156. Si les Lapons & les Samoïèdes font une espece d'hommes à part —	183
§ 157. D'un passage de la Genèse sur l'ame, (Ch. ix, 5 & 6.) — —	184
§ 158. Si l'Ecriture est incompatible avec la philosophie —	186
§ 159. Examen de la doctrine de M. de Voltaire sur la liberté — —	187
§ 160. Opinion de Locke, selon Voltaire & selon lui-même	
1 ^o , Sur la liberté — —	210
2 ^o , Sur les êtres dont la pensée fait l'essence —	221
3 ^o , Sur les brutes —	222
4 ^o , Sur l'infini en nombre & en es- pace —	223
§ 161. De l'éternité de la matiere —	227
§ 162. Le philosophe Voltaire indécis s'il doit être athée ou théiste — —	233
§ 163. De la toute-puissance, de l'immensité, & de l'éternité de DIEU —	237
§ 164. Que DIEU n'a point été oisif pendant l'éternité. Sortie contre l'Ecriture,	242
§ 165. Si DIEU est l'auteur de nos idées	252
§ 166. DIEU est un Etre simple —	254
§ 167.	

Table des Sections.

vii

	Page
§ 167. <i>Spinoza</i> comparé à <i>Voltaire</i> —	256
I. Abrégé du systême de <i>Spinoza</i> , selon <i>Voltaire</i> — — —	257
II. Témoignage rendu par M. de <i>Vol-</i> <i>taire</i> à <i>Spinoza</i> , & à son systême	267
III. Prudence de <i>P'adepte Voltaire</i> , qui tâche de cacher <i>la mine</i> — —	271
IV. Réfutation du <i>Spinofisme</i> , par M. <i>Bayle</i> — — —	274
§ 168. De la Trinité —	301
§ 169. Du juste & de l'injuste; & si tous les hommes en ont eu les mêmes notions,	303
§ 170. Si les philosophes se sont tous accordés sur la morale — —	306
§ 171. De <i>Zoroastre</i> —	312
§ 172. Du temps où vivoit <i>Confucius</i> —	315
§ 173. D' <i>Epicure</i> — —	316
§ 174. I. Objection prise des mœurs des Chré- tiens contrastées avec celles des athées,	343
II. Continuation de la même diffi- culté — — —	368
§ 175. Des Stoïciens & des Epicuriens —	381

Vol. I, page 250, ligne 25 & suiv. il s'est glissé une transposition. Il faut lire : Et alors ces dieux que M. de Voltaire appelle du second ordre, & que les Grecs, les Romains, & les Egyptiens appelloient grands dieux; pour les distinguer des demi-dieux ou héros déifiés, se trouveront du premier.

Vol. II, p. 341, ligne 17, lisez penseront.

OBSERVATIONS

Sur les ÉCRITS de M. de *Voltaire*,

Principalement sur la

R E L I G I O N,

En forme de Notes.

§ 104. *Critique insidieuse sur ce que JESUS-CHRIST dit des païens & des péagers. (Matth. xvii, 17.)*
“Des païens & des sous-fermiers.” (p. 65.)

M. de *Voltaire* a imaginé ce conte (où il introduit un curé qui avoit prêché sur ce texte, & un sous-fermier qui se scandalise du sermon) pour tourner en ridicule ces paroles de l'Évangile, au sujet des membres

Tom. II.

B

de

de l'église qui sont incorrigibles : *Qu'ils vous soient comme des païens & des péagers.*

L'Evangile admet & prescrit la tolérance ; il ne veut pas qu'on persécute personne pour des opinions, ni qu'on ait du mépris pour les autres hommes, parce qu'ils sont de telle ou telle nation, de telle ou telle profession. *En JESUS-CHRIST il n'y a ni Grec, ni Juif, ni circoncision, ni prépuce, ni barbare, ni Scythe, ni esclave, ni libre.** DIEU n'a point égard à l'apparence extérieure des personnes. Mais JESUS-CHRIST, qui est venu former une église sur la terre, veut que ceux qui la composent lui obéissent, sous peine d'en être exclus, & regardés, par les vrais membres, comme des étrangers avec qui l'on n'auroit aucun commerce. *St. Paul* y est exprès. Cet apôtre ne défend pas de fréquenter les gens du monde, quels qu'ils soient ; il ne veut pas qu'on les traite avec mépris ; mais il ordonne que s'il y a des Chrétiens qui déshonorent leur profession, ils soient désavoués, & qu'on n'ait aucun commerce avec eux.† Cette morale, il est vrai, diffère de celle de *M. de Voltaire*, qui en a une plus commode & moins gênante pour les passions ; mais

* *Col. iii, 11.*

† *I. Cor. v, 9—13.*

cette

cette différence est-elle en faveur du philosophe ?

Le SAUVEUR, en nous prescrivant la conduite qu'il veut qu'on tienne dans cette occasion, dit que dans son église les pécheurs obstinés doivent être traités de la même manière que les Juifs traitoient les païens & les péagers, avec qui ils n'avoient aucun commerce ; mais il ne veut nullement que les siens pensent & agissent, à l'égard de ces personnes, ainsi que les Juifs. La preuve en est que JESUS-CHRIST choisit un péager pour disciple, qu'il mangeoit avec les péagers & logeoit chez eux, au grand scandale des Pharisiens hypocrites ; & qu'il ordonna à ses disciples d'aller *par tout le monde*, & de *prêcher l'Evangile à toute créature*.^{*} Si l'on prend le sens des paroles du SAUVEUR, elles ne renferment pas la moindre difficulté ; & elles sont bien éloignées de donner occasion aux sarcasmes du *détracteur Voltaire*.

§ 105. *Importance de la doctrine de l'immortalité de l'ame.*

“ Le dogme de l'immortalité de l'ame est
“ l'idée la plus consolante, & en même temps

^{*} *Marc, xvi, 15.*

“ la plus réprimante que l'esprit humain ait
 “ pu concevoir.” (Ant. du dog. de l'imm.
 &c. p. 69.

Personne ne disconvientra que le dogme
 de l'immortalité de l'ame ne soit des plus
 consolants pour les gens de biens; & très-
 propre à réprimer les passions: mais sous
 quel point de vue faut-il envisager celui qui,
 par des sophismes, met tout en œuvre pour
 ôter aux hommes cette consolation, & ren-
 dre de nul effet ce motif à la vertu? Un
 tel homme n'est-il pas l'ennemi de ses fem-
 blables & le perturbateur du repos public?
 Le philosophe *Voltaire* s'oublie ici, & prononce
 sa propre sentence.

§ 106. *Faux sens donné à un passage d'Eséchiél.*
 (ch. xx, 25.)

“ Il paroît d'abord étonnant que le Lé-
 “ gislateur des Hébreux, nourri dans des
 “ sciences de l'Egypte, n'ait pas enseigné
 “ cette doctrine à son peuple. Peut-être
 “ ces Hébreux, qu'il peint lui-même comme
 “ un peuple grossier, n'étoit pas digne de
 “ cette doctrine sublime. Peut-être même
 “ que cette grossièreté des Juifs est la raison
 “ pour laquelle Dieu leur dit dans *Eséchiél*;
 “ Je

“ Je vous ai donné des lois qui n'étoient pas
“ bonnes.” (Id. p. 71.)

La principale question de ce paragraphe
est traitée § 43.

Puisque M. de *Voltaire* convient que *Moïse*
“ avoit été nourri dans les sciences de l'E-
“ gypte,” dont le dogme de l'immortalité
de l'ame faisoit partie, il n'auroit pas dû
mettre en question, ainsi qu'il le fait ailleurs,
si *Moïse* ignoroit le dogme d'une vie à venir.
On peut en dire autant du peuple hébreu ;
car les Egyptiens ne faisoient pas un mystère
de cette doctrine, & chacun d'eux devoit en
avoir entendu parler. Et dans le fait ce
dogme n'a été inconnu à aucun peuple, pas
même aux sauvages.

Il n'est pas trop aisé de comprendre ce
que M. de *Voltaire* veut dire par, être “ in-
“ digne de connoître cette sublime doctrine.”
Cette indignité peut-elle exister ? Un peu-
ple peut être assez grossier pour que ce
dogme ne fasse pas sur lui l'impression qu'il
devroit ; mais, peut-il être indigne de savoir
qu'il sera puni ou récompensé, selon qu'il
aura été rebelle ou obéissant ?

Les paroles d'*Exéchiél*, que M. de *Voltaire*
cite, n'ont aucun rapport au sujet. Ce qui

précède & ce qui suit montre qu'il n'y est point question des loix données aux Israélites par Moïse, mais des loix auxquelles ce peuple s'étoit soumis par un juste jugement de DIEU.

Quand les hommes ont porté l'endurcissement à un certain degré, DIEU les abandonne à leur sens reprouvé; alors ils sont capables de se porter aux derniers excès.— Il est observé de l'ancien monde, qu'après qu'ils se furent corrompus, au point que la terre étoit remplie de crimes, DIEU dit; *Mon esprit ne plaidera plus avec les hommes;** c'est-à-dire, se retirera d'eux & les abandonnera.— C'est aussi à quoi revient ce que dit St. Estienne: *Ils firent un veau, & offrirent des sacrifices à l'idole C'est pourquoi DIEU se détourna d'eux, & les abandonna à servir l'armée du ciel.†*— St. Paul s'exprime, sur le même sujet, dans des termes encore plus forts: *Quant à l'avènement du méchant, dit-il, il est selon l'efficace de Satan en toute séduction d'iniquité, dans ceux qui périssent; parce qu'ils n'ont pas reçu l'amour de la vérité, pour être sauvés: c'est pourquoi DIEU leur enverra une erreur efficace, en sorte qu'ils croiront au men-*

* Gen. vi.

† Act. vii, 41 & 42.

songe.

songe.* Ainsi c'est aux pervers incorrigibles que le Prophète dit : *Vous donc, ô maison d'Israël, ainsi a dit le SEIGNEUR l'ÉTERNEL ; Allez servez chacun vos idoles ; même puisque vous ne voulez pas m'écouter, ainsi ne profanerez-vous plus le nom de ma sainteté, par vos dons & par vos idoles.†*

Cet abandon de DIEU est un châtiment, ainsi que le seroit pour des enfants rebelles leur expulsion de la maison paternelle : mais encore ce châtiment n'est-il pas incompatible avec la miséricorde ; il est même un effet de la miséricorde ; car c'est les empêcher d'ajouter à leurs crimes abominables des crimes plus abominables encore. Les fautes qu'on commet sont plus ou moins graves, selon les circonstances. Les injures qu'on dit à une personne sont plus révoltantes dites en sa présence, tandis qu'on soutient d'étroites relations avec elle, qu'on est comblé de ses bienfaits, que lorsqu'on n'a aucune relation avec elle, & qu'on vit en inimitié. Ainsi, les hommes que DIEU abandonne à suivre leur mauvais train, & qui sont sous l'esclavage de la corruption & du démon, sont moins détestables, dans leurs désordres,

* *H. Thess. ii, 9—11.*

† *Vers. 32.*

8 *Observations sur le quatrième volume*

que ceux qui sont membres de l'église, sur qui le nom de DIEU est réclamé, & qui néanmoins se livrent aux mêmes excès.

Le cas d'*Adam* après son péché peut servir à expliquer & à confirmer ce que j'avance : il fut chassé du jardin d'Eden, afin qu'il ne mangeât pas du fruit de l'arbre de vie, & qu'il ne vécût pas à toujours, ce qui, dans son état de révolte, l'auroit rendu semblable au démon. Cet abandon de DIEU, où les hommes tombent, étant un effet de ses jugements, il est quelquefois représenté comme en étant l'auteur, quoique dans le fait il soit l'ouvrage des hommes : c'est ainsi que DIEU est dit *endurcir le cœur de Pharaon, engraisser le cœur du peuple juif.*

Ces commandements qui n'étoient pas bons, dont parle *Ezéchiél*, n'étoient donc pas les commandements donnés par *Moïse* ; mais ceux que les Juifs avoient choisis, le service des idoles. Cette expression, *des commandements qui n'étoient pas bons*, signifie, dans le style de l'Ecriture, des préceptes qui sont très-mauvais ; ainsi qu'on peut le voir par les passages suivants, à-peu-près parallèles : *II. Sam. xvii, 7 ; Ps. xxxvi, 5 ; Prov. xvi, 29, xx, 23 ; Ezéch. xviii, 18, xxxvi, 31.*

On n'aura plus de doutes sur le sens des
paroles

paroles d'Ezéchiel, si l'on fait attention à ce que dit ce Prophète dans le même chapitre. Il s'exprime ainsi, à trois reprises différentes : *Ils se rebellèrent contre moi, dit le SEIGNEUR, ils ne marcheront point dans mes statuts, & ne garderont point mes ordonnances pour les faire ; lesquelles, si l'homme accomplit, il vivra par elles ;* ce qui harmonise parfaitement avec ces paroles de Moïse : *Maintenant Israël, écoute ces statuts & ces droits que je t'enseigne, afin que vous viviez.* † Peut-on dire, des mêmes loix, qu'elles sont la source de la vie, & qu'elles ne sont pas bonnes, ou plutôt qu'elles sont très-mauvaises ?

Le verset qui suit immédiatement les paroles citées par M. de Voltaire, ne permet pas non plus de douter que par ces *statuts* qui n'étoient pas bons, il ne faille entendre les idolâtries des païens. Le Prophète continue ainsi : *Et je les ai souillées en leurs dons, en ce qu'ils ont fait passer par le feu tous leurs premiers-nés, afin que je les misse en désolation.*

Il faut remarquer, sur ces expressions d'Ezéchiel, que les commentateurs observent, que le mot *nathan*, qui est ordinairement rendu par le mot *donner*, est aussi très-souvent em-

* Vers. 11, 13, 21. † Deut. vi, 1.

employé pour marquer une simple permission, & l'abandon que DIEU fait des hommes à eux-mêmes.

Il est aussi à-propos d'observer que le verbe souiller est employé pour juger ou déclarer souillé. Il est dit au chapitre treizieme, verset trois, du Lévitique ; *Le sacrificateur regardera la plaie qui est dans la peau de la chair ; & si le poil de la plaie est devenu blanc . . . c'est une plaie de lepre, le sacrificateur la souillera ; c'est-à-dire, le déclarera souillé.* La même expression est employée dans ce sens aux versets huit & onze ; maniere de parler qui se trouve encore au verset six, où il est question de déclarer ou juger net : *Si le sacrificateur, dit le texte, apperçoit que la plaie s'est retirée, il le rendra net ; c'est-à-dire, le prononcera net.* Il est si évident que c'est-là le sens de ces expressions, que nos traducteurs, qui s'attachent si particulièrement à l'original, n'ont pas fait difficulté de rendre le sens du mot, sans s'en tenir à la lettre.*

L'Ecriture se sert donc de cette façon de

* Voyez M. Desmarets, sur les passages cités. On trouvera un grand nombre d'exemples semblables dans M. de Launay, *Remarques sur la Bible, aux mots justifier, purifier, & sanctifier.*
parler,

parler, donner ou faire, endurcir, &c. pour dire permettre qu'on devienne, prononcer ou juger qu'on est ; ce qui suffit pour lever toutes les difficultés qui semblent naître du passage en question & autres semblables.

§ 107. *Comparaison entre la Loi & l'Évangile.*

“ Peut-être la pleine connoissance de cette
 “ importante doctrine (l’immortalité de
 “ l’ame) étoit réservée au temps où le Maître des corps & des ames vint sur la terre ;
 “ & c’est le grand avantage de la loi nouvelle sur l’ancienne.” (Idem.)

Je ne m’arrêterai pas à l’intention de l’auteur, ni à la manière dont il s’exprime ; mais j’en prendrai occasion de discuter une question importante, en réponse à ses insinuations insidieuses.

On doit s’attendre, sans doute, que si DIEU daigne se manifester aux hommes, il a des motifs importants pour le faire ; & il est naturel de s’attendre de recevoir de sa part des lumières encore plus grandes que de la part de ses messagers.

Ainsi, outre qu’il a mis en lumière la vie & l’immortalité, ainsi que nous l’avons exposé § 43, III, il est constant que JESUS-

CHRIST a conduit tout à sa perfection, tant pour les dogmes que pour la morale ; car l'économie Mosaïque n'étoit qu'une économie d'attente.

1. La loi de Moïse prescrivait une multitude de cérémonies & de sacrifices qui, quoiqu'ils n'eussent rien que d'innocent, & qu'ils fussent convenables & nécessaires pour le temps, n'étoient point parfaitement assortis à la nature de DIEU, qui est esprit, & qui doit être adoré en esprit. C'étoit bien là le but de la loi, ainsi que les Prophetes le déclaroient aux Juifs ;* mais le développement parfait en étoit réservé à des temps postérieurs.† C'est ce qui a été accompli par JESUS-CHRIST.

2. Selon Moïse toutes les nations devoient être bénies en la personne d'un des descendants d'Abraham. Le SEILOH devoit rassembler tous les peuples. Cependant le culte qu'il prescrivit ne pouvoit être pratiqué que dans un seul lieu ; il falloit que chaque chef de famille se rendît dans ce lieu trois fois l'an, ce qui étoit impossible autrement que selon la manière dont JESUS-CHRIST a accompli la loi.

* Voyez Es. i, &c. † Voyez Jér. xxxi, &c.

3. DIEU avoit promis un Prophete semblable à *Moïse* ; c'est-à-dire, législateur comme lui : & un second législateur, envoyé après le premier, est, sans contredit, destiné à parfaire ou perfectionner ce que son prédécesseur avoit commencé ; mais que les circonstances ne lui avoient pas permis de porter à sa perfection.

4. *St. Paul* parle selon l'esprit & le but dans lequel la loi fut donnée, quand il dit qu'elle n'étoit qu'un *pédagogue* ou un précepteur pour conduire à JESUS-CHRIST ; c'est donc à JESUS-CHRIST qu'il étoit réservé de tout perfectionner.

5. JESUS-CHRIST dit qu'il n'est pas venu abolir la loi, mais l'accomplir ; ce qui a rapport aux prophéties qui annonçoient sa venue, aux sacrifices, & aux autres cérémonies qui en étoient des types, ainsi qu'aux préceptes moraux, qu'il a, non-seulement dégagés des fausses gloses ; mais qu'il spiritualise & étend jusqu'aux paroles, aux pensées & aux desirs les plus secrets du cœur, non moins qu'aux actions extérieures. Il dit en conséquence ; *Si votre justice ne surpasse celles des scribes & des Pharisiens, vous n'entrerez point au royaume des cieux* ; par où il faut entendre, non proprement les hypocrites,

crites, mais ce qu'il y avoit de mieux dans la nation, ainsi qu'il paroît par ce qui est dit à Nicodème,* qui n'étoit point un hypocrite :— Vous avez appris qu'il a été dit ; Tu ne tueras point, & qui tuera sera punissable par le jugement : mais moi je vous dis, que quiconque se met en colere, sans cause, contre son frere, sera punissable par le jugement ; & celui qui dira à son frere, racha, sera punissable par le conseil ; & celui qui lui dira fou, sera punissable par la géhenne du feu.— Vous avez entendu qu'il a été dit aux anciens ; Tu ne commettras point adultere : mais moi je vous dis, que quiconque regarde une femme avec des yeux de convoitise, a déjà commis adultere avec elle dans son cœur.— Vous avez appris qu'il a été dit, œil pour œil & dent pour dent : mais moi je vous dis, Ne résistez point au mal ; mais si quelqu'un te frappe sur la joue droite, présente-lui aussi l'autre.— Vous avez appris qu'il a été dit ; Tu aimeras ton prochain, & tu haïras ton ennemi : † mais moi je vous dis ;

Aimez

* Jean, iii, 3 & 7.

† Ceci ne peut s'entendre que de la morale de la synagogue, & non proprement de celle de Moïse ; voyez Exode, xxiii, 4. Mais cependant la loi de Moïse ne donnoit point à la charité l'étendue qu'elle

Aimez vos ennemis, bénissez ceux qui vous maudissent, faites du bien à ceux qui vous haïssent, priez pour ceux qui vous courent sus & vous persécutent. — Si ton pied te fait broncher, coupe-le & le jette loin de toi ; si ton œil t'est une occasion de chute, arrache-le, &c.*

C'est-là un échantillon de la morale de JESUS-CHRIST comparée à celle des Juifs. Il a fait voir, par ses préceptes, qu'il étoit en effet ce SEIGNEUR que l'église attendoit, & de qui il est dit ; Qui pourra soutenir le jour de sa venue . . . car il sera comme le feu de celui qui raffine, & comme le savon des foulons. . . . Il nettoiera les fils de Lévi ; il les épurera comme l'or & l'argent ; & ils présenteront à l'ETERNEL une oblation selon la justice.†

La différence entre la Loi & l'Evangile n'est pas moins sensible à l'égard du dogme. Les Juifs connoissoient le vrai DIEU ; néanmoins la connoissance qu'ils en avoient étoit bien inférieure à l'idée que l'Evangile nous en donne, en nous enseignant que DIEU est AMOUR, & qu'il a tant aimé le monde qu'il

qu'elle a sous l'Evangile ; & ce précepte, ainsi que le SAUVEUR le donne, est un commandement nouveau.

* Matth. v, vi, & vii. † Mal. iii.

a donné son Fils unique pour le sauver.

Moïse & les Prophètes nous représentent DIEU comme prenant soin de tous les hommes, & en général de toutes choses ; cependant ils ne parlent point avec autant de clarté que le fait l'Evangile, de cet amour universel que DIEU nous a manifesté en JESUS-CHRIST.

Les Juifs avoient des idées toutes charnelles au sujet du Libérateur, sur la nature de son regne, sur les biens qu'il devoit départir ; & ils étoient trop grossiers pour que leurs pensées pussent être entièrement dégagées des objets terrestres. Le SAUVEUR rend raison de la conduite qu'il avoit tenue envers ce peuple, quand il dit à *Nicodème* ; Si je vous ai dit des choses terrestres, & vous ne le croyez point, comment croirez-vous si je vous dis des choses célestes ?

§ 108. Critique du dernier discours de *Moïse*.
Explication de ces expressions, que DIEU est jaloux, & qu'il punit l'iniquité des pères sur les enfants jusqu'à la troisième ou quatrième génération.

Moïse leur dit avant de mourir ; Si, après

* Voy. Ephes. iii, 9—11. Col. i, 26 & 27.

† *Jean* iii, 12.

avoir

“ avoir eu des enfans & des petits enfans,
 “ vous prévariquez, vous serez exterminés
 “ du pays, & réduits à un petit nombre dans
 “ les nations. Je suis un Dieu jaloux, qui
 “ punit l'iniquité des peres jusqu'à la troi-
 “ sieme & quatrieme génération. Honorez
 “ pere & mere, afin que vous viviez long-
 “ temps. Vous aurez de quoi manger sans
 “ en manquer jamais, &c.” (Id. p. 72.)

Malgré l'Éc. que M. de Voltaire met ici,
 le lecteur pensera que ce sont-là les dernières
 paroles de Moïse, ou du moins la substance
 de son discours. Mais le fait est, que pres-
 que tout ce qu'il prête à Moïse ne se trouve
 point dans le dernier discours que ce légis-
 lateur fit à son peuple. On peut considérer
 le cantique, qui se trouve au chapitre xxxii
 du Deutéronome, comme le dernier dis-
 cours de Moïse ; ou bien la bénédiction qu'il
 donna séparément à chaque tribu, qui est
 rapportée au chapitre suivant : mais ce que
 M. de Voltaire dit ici ne s'y trouve point.

On pourroit demander à cet habile & ju-
 dicious critique, si ce langage, “ vous serez
 “ réduits à un petit nombre dans les na-
 “ tions,” est françois ?

Quoique ces paroles, “ Je suis un Dieu
 “ jaloux,

“ jaloux, qui punit l'iniquité des peres jus-
 “ qu'à la troisième & quatrième généra-
 “ tion,” ne se trouvent point dans le dernier
 discours de *Moïse*, elles se lisent dans le Pen-
 tateuque. Il faut cependant observer que
 les dernières ne s'y trouvent jamais sans être
 jointes à ceux-ci ; & qui fait *miséricorde jus-*
qu'en mille génération : mais avec cet écrivain
 il ne doit pas être question des fautes d'omis-
 sion ; on est assez embarrassé à compter celles
 de commission.

M. de *Voltaire* introduit ces paroles ici, &
 dans nombre d'autres endroits ; & toujours
 comme en triomphe contre la doctrine des
 Ecritures : il ne sera donc pas hors de pro-
 pos de les expliquer : il se pourroit bien que
 son triomphe ne vient que de ce qu'il ne les
 a pas comprises.

On accorda à M. de *Voltaire* que le mot
jaloux se prend souvent dans un sens, qui dé-
 note un défaut dans la personne jalouse ;
 mais ce n'est que lorsque la jalousie a pour
 objet des choses injustes ou déraisonnables.
 Celui qui est jaloux de la prospérité d'au-
 trui est injuste ; il n'a pas droit d'envier
 aux autres hommes les avantages dont ils
 jouissent. Un mari, jaloux de sa femme
 qui est vertueuse, est injuste en même temps
 qu'il

qu'il est visionnaire. Dans ces cas, & autres semblables, la jalousie est une passion odieuse & méprisable.

Mais en est-il de même lorsqu'on est jaloux du bien, lorsqu'on est jaloux de son devoir, de ce qui est juste & honnête ? *Elie* étoit-il coupable d'être jaloux de la gloire de DIEU ? *St. Paul* doit-il être repris, parce qu'il étoit jaloux du salut de ses freres ? Dans la société, prétend-on faire une satire quand on dit d'un homme, qu'il est jaloux de son honneur, quoique cette jalousie soit le plus souvent aussi déraisonnable que ridicule ? Est-ce un défaut, dans un domestique, d'être jaloux des intérêts de son maître ? ou dans un prince, d'être jaloux du bonheur de ses peuples ?

Que faut-il donc entendre par ces expressions, *DIEU est jaloux* ? Elles signifient ces deux choses, & ne peuvent signifier rien de plus : Qu'il s'intéresse d'un zèle véhément à l'avancement de sa gloire ; c'est-à-dire, au maintien de l'ordre & de l'harmonie de l'univers : Qu'il s'intéresse avec un zèle véhément au bonheur de son peuple ou des hommes en général. Est-ce dégrader la DIVINITÉ que de lui attribuer ces sentiments ? Et *M. de Voltaire* fait-il ce qu'il dit, lorsqu'il

lorsqu'il nous impute à crime de faire DIEU jaloux ?

La censure qu'il fait de ces paroles, que DIEU "punit l'iniquité des peres jusqu'à la "troisième ou à la quatrième génération," ne démontre pas moins son ignorance, dans ces choses dont il vouloit toujours se mêler, & qui n'étoient nullement de sa-compétence : car ces expressions ne sont autre chose que l'exaltation de la miséricorde de DIEU par-dessus sa justice, qui néanmoins doit avoir son cours : elles ne disent autre chose sinon que DIEU est juste, & qu'il punit certainement le crime ; mais que *sa justice est à sa miséricorde comme quatre est à mille*. On ne peut les prendre dans un autre sens ; parce que, selon la lettre, elles expriment une chose impossible & contradictoire.

Selon la lettre, la postérité d'un juste devroit avoir part à la miséricorde divine jusqu'à la millième génération, & nul d'eux, quel pervers qu'il fût, ne devroit être puni ; néanmoins, selon la menace, la postérité de ces mêmes pervers devroit être punie jusqu'à la troisième ou quatrième génération. Qui est-ce qui voudra imputer ces contradictions à l'auteur du Pentateuque, qui donna au peuple hébreu des loix auxquelles rien n'a été

été comparable avant la publication de l'Evangile ?

D'ailleurs ce Législateur ne dit-il pas expressément ; *On ne fera pas mourir des pères pour les enfants, on ne fera point mourir les enfants pour les pères ; mais on fera mourir chacun pour son péché* : * précepte que le peuple d'Israël avoit très-bien compris, ainsi qu'il paroît par II. Rois, xiv, 6.

Ces paroles, que DIEU punit l'iniquité des pères sur les enfants jusqu'à la troisième ou quatrième génération de ceux qui le haïssent, & qu'il fait miséricorde jusqu'en mille générations à ceux qui l'aiment, sont produites comme une amplification ou confirmation de celles-ci ; L'ETERNEL, L'ETERNEL, L'ETERNEL, le DIEU fort, pitoyable, miséricordieux, tardif à colere, abondant en gratuité & en vérité ; gardant la gratuité jusqu'en mille, ôtant l'iniquité, le crime, & le péché ; qui ne tient point le coupable pour innocent ; & qui punit l'iniquité des pères sur les enfants & sur les enfants des enfants jusqu'à la troisième & à la quatrième. † Comment pourroient-elles servir à célébrer la clémence divine, conjointement avec celles

* Deut. xxiv, 16.

† Exode, xxxiv, 6 & 7.

qui les précédent, si leur sens n'étoit pas celui que nous leur avons donné ; & si elles n'avoient pas pour but de faire simplement une comparaison entre la justice & la miséricorde ?

§ 109. *Critique d'un argument pris d'un passage de la Genèse. (ch. xxxvii, 35.)*

“ Plusieurs commentateurs illustres ont
 “ cru que *Moïse* étoit parfaitement instruit
 “ de ces deux grands dogmes ; & ils le
 “ prouvent par ces paroles de *Jacob*, qui,
 “ croyant que son fils avoit été dévoré par
 “ les bêtes, disoit dans sa douleur ; *Je des-*
 “ *cendrai avec mon fils dans la fosse, in infer-*
 “ *num, dans l'enfer ; c'est à-dire, je mourrai*
 “ *puisque mon fils est mort.*” (Idem.)

M. de *Voltaire* ne doute point, non plus que ces illustres commentateurs, que *Moïse* ne fût instruit des dogmes de l'immortalité de de l'ame & d'une vie à venir, puisque, selon lui, les Egyptiens l'étoient, & que *Moïse* “ étoit nourri dans toutes leurs sciences.”

Si ces illustres commentateurs prouvent que *Moïse* connoissoit les vérités en question, fondés uniquement sur ce qu'il fait dire à *Jacob*, “ Je mourrai parce que mon fils est
 “ mort ;”

“ mort ;” & si ce sont-là toutes les preuves qu'ils en donnent, ils sont bien *illustrés* en effet. Mais il se peut aussi qu'ils aient employé un argument foible, joint à d'autres plus concluants : &, dans ce cas, le critique n'est pas fort judicieux ; ou bien, sentant ses forces, il n'ose pas attaquer l'ennemi dans son fort, & se borne à escarmoucher pour gagner quelque poste de peu de conséquence ; ce qui, de sa part, est un trait de prudence.

Au reste, ces paroles de *Jacob* pourroient bien dire plus que le critique ne leur fait dire. Descendre avec quelqu'un, c'est supposer que ce quelqu'un est dans le lieu où l'on descend. Si *Jacob* avoit seulement voulu dire, “ Je mourrai parce que mon fils est mort,” il auroit, en suivant sa maniere de s'exprimer, parlé ainsi ; ‘ Je descendrai au sépulchre comme mon fils y est descendu.’ Mais ses paroles semblent signifier, ‘ J'irai trouver mon fils.’ Et dans ce cas, *Jacob* suppose que l'ame de son fils n'étoit pas anéantie ; car à l'égard de son corps il n'en étoit pas pas question, puisque ce Patriarche croyoit qu'il avoit été dévoré par les bêtes sauvages. Ainsi *Jacob* ne croyoit pas que l'ame mourût avec le corps.

Cette réflexion est rendue plus frappante
par

par le texte, si l'on suit les versions ordinaires, qui portent; *Je descendrai, en menant deuil, au sépulchre vers mon fils*: paroles qui reviennent à ce que dit *David*, au sujet de la mort d'un de ses fils; *Maintenant qu'il est mort, pourquoi jeûnerois-je? Pourrois-je le faire revenir encore? Je m'en vais vers lui; & il ne reviendra pas vers moi.** Ce n'est point ainsi que parlent ceux qui croient que tout est détruit par la mort.

§ 110. Critique d'un autre argument en faveur de la croyance des Hébreux sur l'immortalité de l'ame.

“ Ils prouvent encore,” ces commentateurs illustres, “ par des passages d'*Esaïe* & d'*Ezéchiël*, que *Moïse* étoit instruit de l'immortalité de l'ame & d'une vie à venir. Mais les Hébreux, auxquels parloit *Moïse*, ne pouvoient pas avoir lu ni *Ezéchiël* ni *Esaïe*.” (De l'ant. du dog. de l'imm. de l'ame, p. 73.)

On est bien aise de pouvoir quelquefois donner son approbation aux assertions de *M. de Voltaire*; il est fondé, lorsqu'il affirme

* II. Sam. xii, 23.

que les Hébreux, qui vivoient du temps de Moïse, n'avoient point lu *Esaïe* ni *Ezéchiel*, qui parurent, l'un huit cents, & l'autre mille ans après : mais, en même temps, l'on pense que M. de Voltaire est ici en paix avec tout le monde. On a pu citer *Esaïe* & *Ezéchiel* pour prouver que les Juifs croyoient une vie à venir, sans s'exposer à cette critique.

§ III. *Des sectes juives.*

“ Il paroît que ce ne fut que long-temps
“ après la fondation d’Alexandrie, que les
“ Juifs se partagerent en trois sectes. Les
“ Pharisiens croyoient la métempsychose ;
“ les Sadducéens croyoient que l’ame périf-
“ soit avec le corps ; les Esséniens tenoient
“ les ames immortelles.”

La doctrine absurde de la métempsychose, que les Pharisiens avoient prise des païens, étoit cependant moins absurde que celle de Pythagore, & des nations de l’orient : ils n’enseignoient pas que les ames des hommes passioient dans le corps des animaux ; ils prétendoient même que celles des méchants alloient en enfer dès l’instant de leur mort ; mais que celles des gens du bien, qui cependant avoient commis des péchés, rentroient

dans d'autres corps pour être purifiées parfaitement.

Ces sectes ne se formerent que lorsqu'il y eut des gens parmi les Juifs qui voulurent se mêler de philosopher, à l'exemple des païens. Elles n'auroient pas eu lieu, si l'on s'en fût tenu à *Moïse* & aux Prophetes : ainsi les Saintes Ecritures, que nous défendons, n'ont rien de commun avec leurs erreurs.

§ 112. *De l'omission des formulaires de prières.*

“ Il y a encore une chose singulière qu'aucun auteur, ce me semble, n'a observée ;
 “ c'est que *Moïse* n'institua aucune sorte
 “ de prière, aucune formule par laquelle
 “ l'homme demande les bienfaits de son
 “ Créateur. C'est une singularité remarquable ; & c'est encore un avantage que
 “ devoit avoir, sur le Législateur d'Oreb &
 “ de Sinaï, le Législateur de l'univers.” (De l'antiq. du dog. de l'im. de l'ame, p. 74.)

Nous ne doutons pas que M. de Voltaire ne soit l'auteur de la découverte de cette chose singulière ; ainsi nous lui en attribuons, comme son dû, toute la gloire qui en revient ; mais nous ajouterons qu'il pourroit bien

bien y avoir ici une, & même deux mé-
prises; car voici une formule.

Quand tu seras entré au pays que l'ÉTERNEL
ton DIEU te donne tu prendras des prémices
de tous les fruits de la terre & tu viendras
vers le sacrificateur qui sera en ce temps-là, & tu
diras; ' Je déclare aujourd'hui devant l'ETER-
' NEL ton DIEU, que je suis parvenu au pays
' que l'ÉTERNEL ton DIEU avoit juré à nos
' peres de nous donner.' Et le sacrificateur
prendra la corbeille de ta main, & la posera devant
l'autel de l'ÉTERNEL ton DIEU; puis tu pren-
dras la parole, & tu diras ' Mon pere
' étoit un pauvre misérable Syrien; il descendit
' en Egypte avec un petit nombre de gens; il y
' séjourna, & il y devint une nation puissante &
' nombreuse. Puis les Egyptiens nous maltraite-
' rent, nous affligerent, & nous imposèrent une
' dure servitude. Et nous criâmes à l'ÉTERNEL
' le DIEU de nos peres; & l'ÉTERNEL exauça
' notre voix, & regarda notre affliction, notre
' travail, & notre oppression, & nous tira hors
' d'Egypte à main forte, & à bras étendu, avec
' une grande frayeur, & avec des signes & des
' miracles. Depuis il nous mena en ce lieu-ci,
' & nous donna ce pays, qui est un pays décou-
' lant de lait & de miel. Maintenant donc voici
' j'ai apporté les prémices des fruits de la terre

‘ que tu m’as donnée, ô ETERNEL’ Et tu te prosterneras devant l’ETERNEL ton DIEU. *

Nous trouvons une autre formule dans le même chapitre. Quand tu auras, continue Moïse, achevé de lever toutes les dixmes de ton revenu en la troisième année, qui est l’année des dixmes, tu les donneras au Lévite, à l’étranger, à l’orphelin, & à la veuve & tu diras en la présence de l’ETERNEL ton DIEU ; ‘ J’ai apporté de ma maison ce qui est sacré, & je l’ai donné au Lévite, à l’étranger, à l’orphelin, & à la veuve, selon tous les commandemens que tu m’as prescrits ; je n’ai rien transgressé de tes commandemens, & je ne les ai point oubliés. Je n’en ai point mangé dans mon affliction, & je n’en ai rien été pour l’appliquer à quelque usage souillé ; je n’en ai point donné pour un mort ; j’ai obéi à la voix de l’ETERNEL ton DIEU ; j’ai fait selon tout ce que tu m’avois commandé. Regarde de ta sainte demeure des cieux, & bénis ton peuple d’Israël & la terre que tu nous as donnée, comme tu avois juré à nos peres, qui est un pays découlant de lait & de miel.

Moïse donna une troisième formule. Quand l’ETERNEL ton DIEU, dit-il, t’aura fait entrer

* Deut. XXVI.

au pays où tu vas pour le posséder, tu prononceras les bénédictions, étant sur la montagne de Guérizim, — & les malédictions, étant sur la montagne de Hébal.* Elles se trouvent au chapitre xxvii du Deutéronome : cérémonie redoutable, sans doute ; mais il falloit à ce peuple des choses propres à inspirer de la terreur.

Voici encore une autre formule : L'ÉTERNEL parla à Moïse, en disant ; Parle à Aaron & à ses fils, & leur dis ; Vous bénirez ainsi les enfants d'Israël, en disant ; ' L'ÉTERNEL te bénisse & te garde ! L'ÉTERNEL fasse luire sa face sur toi, & te fasse grace ! L'ÉTERNEL tourne sa face sur toi, & te donne sa paix ! ' Ils mettront donc mon Nom sur les enfants d'Israël, & je les bénirai.† Cette formule étoit en même temps une bénédiction & une invocation des bienfaits de DIEU en faveur du peuple.

On trouve encore des prières que Moïse adressa à DIEU, selon les occasions particulières ;‡ des cantiques de prière, de louange, & d'actions de grâces.|| Son exemple a été suivi par ses successeurs, qui nous ont aussi laissé des cantiques & des prières composés.

* Deut. xi, 29. † Nomb. vi, 22—27.

‡ Deut. ix. || Ps. xc. Exod. xv, &c.

selon les occasions.

Il se trouve donc que cette *singularité*, dont M. de Voltaire a fait la découverte, est à certains égards un peu hasardée, & que c'est aller un peu trop loin que dire ; “ Moïse n’institua aucune sorte de priere, aucune formule, par laquelle l’homme demande les bienfaits de son Créateur.”

Néanmoins, on accorde à M. de Voltaire que Moïse ne laissa pas un formulaire de prieres tel, par exemple, que ceux dont se servent actuellement certaines églises chrétiennes, ou même la synagogue ; mais on lui observera que la même chose a eu lieu à l’égard de JESUS-CHRIST ; & le LE’GISLATEUR de l’univers ne s’est pas conduit différemment, à cet égard, que le législateur d’Oreb & de Sinai. La *singularité* vue par M. de Voltaire est donc fondée sur une double méprise : ainsi on comprendra aisément pourquoi il est le premier qui en ait fait la découverte.

JESUS-CHRIST ni les Apôtres n’ont point laissé de formulaire ; ils firent eux-mêmes leurs prieres selon les circonstances où ils se trouvoient, & laisserent leurs successeurs en liberté sur ce point.

Il est probable que le critique a en vue
l’oraison

l'oraison dominicale. Mais est-ce qu'il prend cette priere pour un formulaire, qui dût seul faire la matiere du culte public ? N'a-t-il pas vu lui-même l'absurdité d'une telle supposition ?

Les Apôtres (lorsque JESUS-CHRIST les choisit) peuvent très-bien être comparés à des enfants ; leur extrême simplicité & leur ignorance paroît dans nombre d'occasions. Le SAUVEUR s'accommode à leur foiblesse, particulièrement au sujet de la demande qu'ils lui font de leur enseigner à prier : mais que son intention fût qu'ils ne s'en tinssent point à ce modele de priere, c'est ce qu'il leur donne à entendre dans la suite, quand il leur dit de prier en son *Nom*,* ce qui n'est point exprimé dans l'oraison dominicale.

On peut voir si c'est-là la formule que les Apôtres suivirent dans la suite, par la priere qui se trouve, Actes, iv, 24—30.

Moïse laissa à ses successeurs la liberté de rédiger leurs prieres & leurs actes d'adoration selon les circonstances. JESUS-CHRIST le fit aussi. Cette tâche n'est point difficile, quand on a une regle déjà prescrite.

M. de *Voltaire* approuveroit-il qu'un lé-

* *Jean*, xvi, 24.

gislateur prescrivît à chaque individu ou à chaque société particulière les prières qu'ils doivent faire dans leurs diverses circonstances ? Cela lui paroîtroit-il sage ? Le croit-il possible ? Un roi ne dicte point à ses peuples les requêtes qu'ils ont à lui présenter. Le sentiment de nos besoins, la confiance en DIEU, la crainte de son nom, sont les meilleures formules que nous puissions suivre.

Ce que je dis ici n'a pas pour but de blâmer les formulaires composés ou adoptés par les églises particulières, & que ceux qui sont les conducteurs de l'église peuvent admettre ou altérer selon le temps ou les circonstances. Si JESUS-CHRIST n'a point donné de formulaire, il ne les a pas non plus défendus ; mais il a ordonné d'écouter l'Eglise, & de lui obéir.

§ 113. *D'Aod au Ehu, & de Judith.*

“ Le juif *Aod* enfonça un couteau, avec
 “ le manche, dans le ventre du roi *Eglon* ;
 “ & *Judith* coupa la tête d'*Holoferne*, après
 “ s'être prostituée à lui.” (Des mauv. act.
 consacrées, p. 76.)

Eglon, roi de Moab, avoit asservi les Israélites,

raëlites, & les opprimoit. *Ehu*, que ceux-ci lui envoyèrent avec un présent, tua ce Prince, & chassa les Moabites. L'action d'*Ehu* a tous les caracteres d'un assassinat. Cette action, envisagée sous un point de vue général, est abominable. Mais le cas particulier & unique du peuple hébreu, la permission & les ordres même qu'ils avoient reçus de DIEU, peuvent-ils justifier cette action ? Il me semble qu'il y auroit de la présomption à décider que non.

J'ajouterai ici une remarque applicable au cas en question, & à plusieurs autres rapportés dans l'Ecriture. DIEU s'est souvent servi de personnes de divers caracteres pour exécuter ses volontés, sans leur en prescrire précisément la maniere, qui étoit laissée à leur prudence & à leur discrétion ; ce qui est aussi, en général, le cas dans les dispensations de sa Providence. Il commande & fait réussir ce qu'il commande ; mais ceux qui exécutent font souvent des méprises de différents genres ; néanmoins, malgré leurs méprises, ce qu'il a commandé est son ouvrage, mais la maniere de l'exécuter est de l'homme, & ne doit ni être mis sur le compte de la DIVINITE', ni servir de modele.

Ainsi, par exemple, *Rébéca* savoit que *Jacob* devoit

devoit être bēni au lieu d'*Esaü* ; car cela lui avoit été révélé :* elle avoit donc raison de substituer *Jacob* à son frere ; mais elle s'y prit mal, en induisant son fils à mentir. Il y avoit d'autres moyens plus dignes de DIEU ; elle auroit probablement réussi à persuader *Isaac* : mais elle crut mieux faire ; & DIEU usa d'indulgence envers elle & envers *Jacob*. *Isaac* même, à ce qu'il paroît, ne désapprouva pas leur conduite.

Lorsque *Joseph* eut des songes qui lui présageoient sa grandeur future, il agit imprudemment en excitant la jalousie de ses freres ; cependant, malgré cette imprudence, DIEU veilla sur lui, & toutes choses tournerent au but que DIEU se proposoit.

Les Israélites s'étant repentis, DIEU leur pardonne. *Ehu* a ordre de sa part de chasser les Moabites qui les oppriment. *Ehu* obéit ; mais il s'y prend mal, & il emploie un mauvais moyen. Que suit-il de-là ? Que cet Israélite étoit peu scrupuleux sur le choix des moyens ; que ce peuple étoit grossier, & ne se piquoit point de délicatesse ; que DIEU les supportoit néanmoins, malgré leurs défauts. D'ailleurs cette action d'*Ehu*, dé-

* Gen. xxv, 22 & 23.

pouillée de ses circonstances, qui en étendent l'atrocité, est abominable.

On objectera ici (& c'est, je pense, la seule difficulté contre ma remarque) que DIEU emploie donc, pour exécuter ses volontés, des hommes qui lui font peu d'honneur, qui sont peu dignes de lui ; & que, dans un cas semblable, un prince qui auroit à cœur la réputation désavoueroit un tel messager.

Je ne ferai pas difficulté de convenir de tout cela. DIEU emploie en effet souvent de bien pauvres instruments : il choisit même les choses folles de ce monde, pour confondre les sages.* DIEU emploie quelquefois des sujets indignes : il se servit autrefois de *Balabam*, qui aimait le salaire d'iniquité ; de *Jonas*, qui avoit un cœur barbare. *Judas* étoit un des douze Apôtres. Et le SAUVEUR nous dit qu'au dernier jour plusieurs lui diront : SEIGNEUR ! SEIGNEUR ! n'avons-nous pas prophétisé en ton nom ? N'avons-nous pas chassé les démons en ton nom ? N'avons-nous pas fait plusieurs miracles en ton nom ? Auxquels il répondra ; Je ne vous ai jamais connus ; retirez-vous de moi, vous qui vous adonnez à l'iniquité.*

Il y a plus, DIEU se sert de toutes ses

* *Cor. i, 27, 28, & 29.* † *Matth. VII, 22, 23.*

créatures pour parvenir à ses vues : les démons même sont des instrumens qu'il emploie ; ils agissent par sa permission, & quelquefois par ses ordres, auxquels ils ne sauroient résister.

Quand DIEU se sert des hommes pour exécuter ses desseins, il s'en sert comme d'êtres intelligents & libres ; & conséquemment ils peuvent faire des fautes en exécutant ses ordres.

Il les emploie d'ailleurs dans un double but, l'un qui leur est étranger, & l'autre qui les regarde personnellement ; & dans ce dernier cas il éprouve leur fidélité : s'ils sont infidèles, c'est à lui qu'ils doivent en rendre compte ; mais cette vie n'est pas le lieu des rétributions.

Comparera-t-on la DIVINITE' aux hommes, dont la vue est si courte, dont l'unique but semble être de sauver les apparences, & de ménager leur réputation ? DIEU est-il dans le cas de craindre notre censure ? Ou nous convient-il de nous ériger en juges de ses dispensations ?

M. de Voltaire prétend ailleurs que c'est en vertu de cette action d'Ebu que Clément, Châtel, Ravallac, & Damien, portèrent leurs mains sacrilèges sur la personne de leurs souverains.

verains. Mais il devoit aussi nous dire pour-quoi l'exemple de *David* ne retint pas leur bras : car *Henri III*, *Henri IV*, & *Louis XV*, avoient encore plus de titres au respect & à l'obéissance de leurs sujets qu'un roi rejeté de DIEU, qui persécutoit & vouloit mettre à mort celui que DIEU avoit choisi pour succéder au trône. M. de *Voltaire* ne trouvoit-il pas de l'inconséquence dans ces assassinats, à parler selon les Ecritures ? Et s'il y avoit de l'inconséquence, pourquoi ne pas la faire retomber sur les inconséquents ?

David condamne à mort, comme des scélérats, deux officiers d'*Is-boseth*, qui avoient trempé leurs mains dans le sang de leur souverain, quoiqu'il fût son rival. Il fait mettre à mort celui qui avoit achevé de tuer *Saül*, quoique ce fût à la demande de *Saül* même ; & cela, parce que *Saül* étoit l'oint de l'ETERNEL.

Les François professent le Christianisme ; ils regardent *David* comme un prophète & comme un modèle : sont-ils conséquents, & conformément leur conduite aux Ecritures, s'ils assassinent leurs souverains les oints du SEIGNEUR, qui même ne professent pas d'autre religion que celle de l'Etat, & sont considérés comme fils aînés de l'Eglise ?

On

On ne nie pas que les *Guise* & leurs créatures, les Jésuites & leurs néophytes, qui ne vissoient qu'à la domination, n'aient été impies au point d'abuser des Ecritures, afin de les faire servir à leur ambition ; & que dans cette vue ils ne se soient prévalus de l'exemple d'*Ebu*, pour séduire des enthousiastes imbécilles. Mais tout cela est étranger à la question. Il est constant que le meurtre en général, & particulièrement le meurtre des souverains, est aussi opposé à la doctrine des Ecritures, tant de l'Ancien que du Nouveau Testament, que les ténèbres sont opposées à la lumière ; & le cas d'*Ebu* ne peut pas plus servir à justifier les assassinats en question, ou autres semblables, que l'ordre donné à un officier de courir sur un traître, ou même de le tuer, n'autorise les sujets à se couper la gorge entr'eux, ou à poignarder leurs magistrats.

Ebu avoit un ordre exprès de DIEU d'affranchir les Hébreux du joug des Moabites ; mais rien ne nous oblige à penser que sa maniere d'exécuter sa commission fût de DIEU, ainsi qu'il a été dit ci-dessus. D'ailleurs, le temps d'*Ebu* n'étoit pas un temps pour que DIEU établît un regne spirituel. Le peuple hébreu étoit trop grossier pour appartenir à un tel regne ;

regne ; & DIEU établit parmi eux, pour un temps, un regne de ce monde. Il étoit donc à la lettre leur Roi ; ses ordres, lorsqu'ils étoient évidemment & clairement donnés, devoient être exécutés ; mais ce regne a dû cesser avec celui de la république des Hébreux. JESUS-CHRIST notre Roi dit expressement ; *Mon regne n'est point de ce monde. Maintenant mon regne n'est point d'ici-bas.** Le cas où se trouva Ebu est donc impossible maintenant. *Apprenez de moi, qui suis débonnaire & humble de cœur,†* nous dit notre Roi. *Ne résistez point au mal. Aimez vos ennemis, bénissez ceux qui vous maudissent, faites du bien à ceux qui vous haïssent, priez pour ceux qui vous courent-sus & vous persécutent.‡* Et ce ne sont pas des préceptes qui ne doivent être observés qu'envers une classe particuliere d'hommes, mais envers tous. Ce n'est donc point à ceux qui suivent la doctrine de JESUS-CHRIST qu'on peut imputer d'avoir des principes qui tendent à induire à commettre des assassinats contre la personne des rois ; ce reproche ne peut être fait qu'à des apostats de la doctrine de JESUS-CHRIST.

A l'égard de *Judith*, que M. de Voltaire

* *Jean*, xvii, 36. † *Matth.* xi. ‡ *Matth.* v.
prostitue

prostitue à *Holoferne*, quoique son histoire dise tout le contraire, nous pouvons nous dispenser de rien répondre ; ce livre n'étant, selon toutes les apparences, qu'un roman, du moins à l'égard des principales circonstances.

§ 114. *Des raisons pour lesquelles Bayle fut condamné.*

“ Bayle fut condamné pour n'avoir pas
 “ loué toutes les actions de *David*, roi de
 “ la province de Judée.” (Idem, p. 77.)

Une province suppose un Etat divisé en divers districts, dont cette province fait partie. M. de *Voltaire* auroit dû nous dire à quel royaume ou empire la province de *Judée* appartenoit, & qui étoit le souverain de *David*.

“ Bayle fut condamné pour n'avoir pas
 “ loué toutes les actions de *David*.”

Y a-t-il jamais eu quelque théologien qui ait loué toutes les actions de *David* ? Y en a-t-il un seul qui, ayant eu occasion d'en parler, ne soit pas convenu que ce Prince commit de grands crimes ? Ne s'est-il pas condamné lui-même, & n'a-t-il pas donné des preuves d'une sincère repentance ? Que
 signifient

signifient donc ces paroles ; *Bayle* a été condamné pour n'avoir pas loué toutes les actions de *David* ? Est-ce qu'on a exigé de *M. Bayle* qu'il louât le meurtre, l'adultère, & l'orgueil ?

Ceux qui ont les œuvres de *Bayle* savent qu'il fut déferé au consistoire Vallon de Rotterdam, pour cinq principaux chefs d'accusation :—sur les obscénités répandues dans son dictionnaire ;—sur ce qu'il dit du pyrrhonisme ;—sur le manichéisme ;—sur les louanges qu'il prodigue à des personnes qui nient la Providence & l'existence de DIEU ;—& sur ce que ‘ dans l'article *David* . . . le ‘ *Sieur Bayle* fait, en général, un portrait affreux de la conduite & du gouvernement ‘ du roi prophète ; & qu'en particulier il ‘ traite plusieurs de ses actions d'une manière indigne & scandaleuse.’*

M. Bayle donna ses explications, ou rétractations, & promit de refondre l'article *David*, ce qui étoit tout ce qu'on demandoit de lui.

M. Bayle fut démis de sa charge de professeur en philosophie (qui avoit été érigée pour lui), en vertu d'une sentence rendue

* *Act. du Consist. du 17 Nov. 1697.*

par le consistoire flamand de Rotterdam, non à l'occasion de l'article *David*, qui n'avoit pas encore paru; mais à cause de ce qu'on crut trouver d'hétérodoxe dans son livre des *Cometes*: ainsi qu'il le dit lui-même dans une lettre du 13 Novembre 1693, adressée à M. du Rondel; & dans une seconde au même du 4 Décembre suivant.

Ce ne fut donc pas, " pour n'avoir pas " loué toutes les actions de *David*," que M. Bayle fut condamné; mais pour ce qu'on crut trouver de dangereux dans son livre des *cometes*.

Personne n'ignore maintenant, & cela n'étoit pas moins connu alors, que M. Bayle étoit un sceptique, qui employoit toute la force de son génie à pousser les difficultés contre les vérités de la Religion; & ce qui le rendoit plus dangereux, c'est qu'il affectoit le langage de l'orthodoxie. En quoi il ne sauroit être excusé; car la dissimulation est indigne d'un sage. Comment traiteroit-on en France un Prussien qui prendroit l'uniforme d'un régiment françois, pour lever, dans ce royaume, des recrues pour son maître?

Néanmoins JESUS-CHRIST n'a pas pris pour modèle, dans les regles qu'il donne à son

son Eglise, la conduite des rois ; & M. *Jurieu*, ainsi que ses collègues, auroient, peut-être, mieux fait de laisser en repos M. *Bayle*, avec son scepticisme : s'ils l'avoient fait, M. *Bayle* auroit probablement eu moins de partisans, & eux plus d'amis. La vérité veut être défendue par des raisons avec un esprit de douceur, & non par des coups d'autorité.

§ 115. *De David, & des calomnies de M. de Voltaire contre ce Prince.*

“ Ecartons les noms, & ne songeons
 “ qu’aux choses. Supposons que pendant le
 “ regne de *Henri IV*, un curé ligueur a ré-
 “ pandu secretement une bouteille d’huile
 “ sur la tête d’un *berger de Brie* ; que ce
 “ berger vient à la cour ; que le curé le
 “ présente à *Henri IV*, comme un bon joueur
 “ de violon, pour dissiper sa mélancholie ;
 “ que le roi le fait son écuyer, & lui donne
 “ une de ses filles en mariage ; qu’ensuite
 “ le roi s’étant brouillé avec le berger, ce-
 “ lui-ci se réfugie chez un prince d’Alle-
 “ magne, ennemi de son beau-pere ; arme
 “ six cents brigands perdus de dettes & de
 “ débauche ; court les campagnes avec cette
 “ canaille ; qu’il égorge amis & ennemis ;
 “ qu’il extermine jusqu’aux femmes & aux
 enfants

“ enfants à la mamelle, afin qu’il n’y ait
 “ personne qui puisse porter la nouvelle de
 “ cette boucherie : je suppose encore que
 “ ce même berger de Brie devient roi de
 “ France, après la mort de *Henri IV*, & qu’il
 “ fait assassiner son petit-fils, après l’avoir
 “ fait manger à sa table ; & livré à la mort
 “ sept autres petits enfants de son roi : quel
 “ est l’homme qui n’avouera pas que ce
 “ berger de Brie étoit un peu dur ?” (Id.
 p. 78.)

M. de *Voltaire* auroit mieux préfacé son discours si, au lieu de dire ; “ Ecartons les
 “ noms,” il avoit dit ; *Mettons à côté toute*
pudeur.

Dans l’article précédent M. de *Voltaire* représente *David*, dont l’empire s’étendoit non-seulement sur la Judée, mais sur toutes les contrées situées entre l’Euphrate & la mer Méditerranée,* comme n’étant roi que d’une province ; mais ici il compare *Saül*, son prédécesseur, qui avoit à peine secoué le joug des Philistins, à *Henri IV*, maître d’une grande monarchie, & qui étoit un des plus fameux souverains de son temps. Apparemment

* *I. Rois*, IV, 23.

ment parce que M. de Voltaire fait consister la dignité à posséder de grands états, & qu'il veut faire honneur à Saül, en récompense de ce qu'il persécuta David, que le judicieux Voltaire veut rendre odieux.

Samuel, qui avoit jugé tout Israël pendant le cours d'une longue vie ; qui avoit choisi Saül pour roi, & lui avoit remis son autorité ; qui étoit dans l'opinion du peuple le messager de DIEU, est comparé à un *prêtre ligueur* ; c'est-à-dire, à un fanatique, ennemi de son roi.

David, fils d'Isaï, un des principaux de la tribu de Juda,* la plus puissante de toutes ; & dont les freres occupoient un rang distingué parmi les officiers de Saül, est comparé à un *berger de Brie* ; c'est-à-dire, à ce qu'il y a de plus pauvre & de plus méprisé dans une nation.

David, il est vrai, avoit gardé les troupeaux de son pere ; mais Saül avoit aussi gardé ceux du sien, ainsi que les premiers de la nation, selon la coutume de ces temps-là.

David ne fut pas présenté à Saül par Samuel, ni comme un joueur de violon ; mais il fut demandé de la part de ce prince, comme

* I. Sam. xvii, 12.

le seul capable, par sa mélodie, de le soulager dans ses agitations, quelle qu'en fût la cause.*

Les droits, en vertu desquels *Saül* portoit la couronne, n'étoient point différents de ceux que *David* avoit d'y prétendre. C'est *Samuel* qui avoit oint l'un & l'autre, par ordre de DIEU ; & c'est de cette manière que les rois devoient être élus, selon les loix des Hébreux.† Si *Saül* avoit le consentement du peuple, *David* avoit l'autorité de DIEU, qui avoit rejeté *Saül*. *David* étoit donc, de droit divin, le véritable roi d'Israël, en parlant selon les loix de l'Etat ; c'est-à-dire, de *Moïse*. Il ne peut donc pas être comparé à un *berger de Brie*. Il n'y avoit donc pas la même distance entre lui & *Saül* qu'entre un *berger de Brie* & *Henri IV*.

Saül, prétend le critique, “ donna sa fille “ à *David* en mariage.” Non, il ne donna pas sa fille à *David* ; mais au vainqueur de *Goliath* & des Philistins, à qui il l'avoit promise.‡ *Saül* tint-il parole à *David* ? Ne voulut-il pas le tuer de sa propre main ? Ne l'exposa-t-il pas à toute sorte de ha-

* *I. Sam.* XVI, 15—19. † *Deut.* XVII, 15.

‡ *I. Sam.* XVII, 25 ; XVIII, 25 & 27.

zards, pour le faire périr ? Et voyant que ses ruses ne suffisoient pas pour le perdre, n'envoya-t-il pas des gens pour l'arrêter, afin de le mettre à mort ? Et c'est-là ce que *M. de Voltaire* appelle des brouilleries de *Henri IV* avec un berger de Brie.

David s'enfuit de la cour pour sauver sa vie. Il est suivi par cinq ou six cents hommes, parmi lesquels il y en avoit qui étoient insolubles ; ils errent dans les déserts pendant long-temps, sans faire du mal ou du tort à personne ;* & lorsqu'ils se trouvent poursuivis par-tout, ils se réfugient chez un roi voisin. Que trouve-t-on de criminel dans cette conduite ?

Quels sont les amis que *David* égorgéoit, & où est-ce que *M. de Voltaire* a trouvé les preuves de ce qu'il affirme ici ? *David*, il est vrai, faisoit la guerre aux ennemis du peuple d'Israël ; il mettoit à mort tous les habitants, pour que le roi *Akis* ne fût pas informé dans quels lieux il faisoit ses courses ; il disoit, à cette occasion, un mensonge qu'on ne veut point justifier ; il commettoit des cruautés, pour la justification desquelles on ne peut alléguer que la proscription pro-

* *I. Sam. xxv, 15, 16.*

noncée par DIEU même contre les habitants du pays de Canaan. (Voyez § 87.) Mais c'est-là tout ce qu'on peut lui imputer.

Combien de fois *David* n'eut-il pas en son pouvoir de se venger de *Saül*, en lui ôtant la vie ? Mais il l'épargna toujours. Combattit-il jamais contre lui ? Excita-t-il une guerre civile, comme *Julien* ? La modération de *David* envers *Saül*, qui étoit son rival, peut-elle aller plus loin de la part d'un sujet envers son prince ? ou même envers un ami, ou un pere ?

Quel est ce petit-fils de *Saül* que *David* fait assassiner, après l'avoir fait manger à sa table ? Seroit-ce *If-boseth*, qui fut fait roi après la mort de son grand-pere ? Mais il ne paroît pas qu'il eut jamais été admis à la table de *David* ; mais *David* ne le fit pas assassiner ; il le fut par deux des propres capitaines d'*If-boseth* même, & que *David* condamna à mort, lorsqu'ils lui apportèrent la tête de leur maître, en leur disant ces paroles ; L'ETERNEL, qui a délivré mon ame de toute angoisse, est vivant, que je fis mourir celui qui vint me dire que *Saül* étoit mort, & qui pensoit m'apprendre de bonnes nouvelles, ce qui étoit le salaire que je lui devois donner pour ses bonnes nouvelles ; combien plus dois-je punir ces méchants

méchants qui ont tué un homme de bien ?*

Ce n'est pas *Méphiboseth*, que *David* admit en effet à sa table, & traita comme son ami jusqu'à sa mort, & qui ne fut point assassiné.

Quant aux sept descendants de *Saül*, mis en croix par les Gabaonites, sous quel prétexte M. de *Voltaire* peut-il mettre cette action sur le compte de *David* ? Une famine de trois ans afflige le pays ; on consulte DIEU pour en découvrir la cause ; la réponse est : *C'est à cause de Saül & de sa maison sanguinaire, parce qu'il a fait mourir les Gabaonites.*† On cherche à apaiser ceux-ci, qui refusent toute autre satisfaction, & demandent sept personnes de la famille de *Saül*, pour leur faire comme il leur sembleroit bon. On leur accorde leur demande ; mais *David* ne veut pas permettre qu'on livre celui que M. de *Voltaire* prétend qu'il a assassiné. On a lieu de penser que *Saül* n'étoit pas seul coupable de ces meurtres des Gabaonites, & que sa maison sanguinaire y avoit participé.

M. de *Voltaire* prétend, sans doute, que ce fut-là un stratagème de *David*, pour faire périr le reste de cette famille qui lui donnoit de l'ombrage. Dans ce cas il auroit

* II. Sam. iv.

† Idem, xxi.

été bien gauche en se bornant à sept, & en épargnant *Méphiboseth*, qui étoit le chef de cette famille, puisqu'il étoit fils de *Jonathan*, fils aîné de *Saül*. Mais pense-t-il aussi que *David* étoit l'auteur de cette famine, qu'il avoit retenu les nuées pendant trois ans, & qu'ensuite il rendit la terre fertile ?

Si *David* avoit été tel que M. de *Voltaire* le représente, son autorité étoit assez établie sans qu'il eût besoin d'user d'un prétexte aussi infame pour perdre sept personnes de la famille de *Saül*, & aussi pour les perdre tous. Il n'auroit pu faire usage d'un tel stratagème sans mettre dans son secret un nombre de gens ; & entr'autres les Gabao-nites, qui étoient esclaves chez les Israélites. Que pense-t-on d'une telle ruse ?

Combien de calomnies dans ce peu de lignes !

§ 116. *D'un petit livre contre David.*

“ En dernier lieu, quelques prédicateurs
 “ de Londres ayant comparé *George II* à
 “ *David*, un des serviteurs de ce monarque
 “ a fait publiquement imprimer un petit
 “ livre dans lequel il se plaint de la com-
 “ paraison Ce livre n'a pas excité en
 “ Angleterre le moindre murmure.” (Idem,
 p. 79.)

La

La vérité a des détracteurs en Angleterre, ainsi qu'ailleurs ; mais les Anglois ont ordinairement assez de bon sens pour ne pas donner de l'importance aux détracteurs, en faisant attention à eux ; & ainsi ce *petit livre*, qui n'a fait que peu ou point de sensation, est tombé dans l'oubli qu'il mérite.

§ 117. De la signification du mot *Secte*.

“ *Secte* & *erreur* sont synonymes.” (Des sectes, p. 80.)

Le mot *secte* sert à distinguer ceux qui suivent les mêmes maximes, les mêmes opinions, tant en théologie qu'en philosophie : il est formé du mot *secta*, qui a le même sens, & qu'on dérive de *sequor*, suivre : & comme des opinions ou des maximes, peuvent aussi bien être vraies que fausses, ce mot n'est pas plus synonyme du mot *erreur* que du mot *vérité*.

Mais, peut-être, que le critique ne parle point ici en étymologiste, ou glossateur ; qu'il a en vue les choses, & non les mots, & qu'il veut dire que toutes les opinions, tant en théologie qu'en philosophie, sont fausses. Cependant, comme il arrive souvent que les uns affirment ce que les au-

tres nient, il semble que les uns ou les autres doivent avoir raison.

Par exemple, les Péripatéticiens prétendoient que ce monde est éternel; les Platoniciens & les Epicuriens enseignoient qu'il avoit eu un commencement: les uns & les autres affirmoient-ils à faux? Parmi ces derniers les uns attribuoient la formation de l'univers à un être intelligent & sage, & les autres au hazard; étoient-ils tous dans l'erreur?

Prétendre, ainsi que le critique paroît le faire, par ce qu'il ajoute, qu'il n'y a des vérités qu'en " mathématique, & en physique expérimentale," n'est-ce pas vouloir établir un pyrrhonisme aussi absurde qu'il est désolant & pernicieux? N'y a-t-il pas des vérités historiques, de raisonnement, & de sentiment, aussi évidentes, pour ceux qui font usage de leur raison, que peuvent l'être les vérités mathématiques, ou de physique expérimentale? Si le critique n'avance pas ici une absurdité, il faut brûler tous les livres, excepté ceux de mathématique ou de physique expérimentale, & alors la société sera fort heureuse de n'avoir à penser qu'aux triangles, aux quarrés, aux cercles, ou aux propriétés physiques des corps.

§ 118. *Du sage de M. de Voltaire.*

“ Etre sage, c’est éviter les fous & les
“ méchants. Le philosophe ne doit vivre
“ qu’avec le philosophe.” (Du phil. p. 82.)

C’est-là une des maximes du *sage Voltaire*. On auroit cru qu’il étoit du devoir des *sages* d’instruire les *fous*, & de tâcher de les rendre *sages*. C’étoit la maxime de St. Paul, qui se faisoit tout à tous, afin d’en sauver quelques-uns. Le *sage Voltaire* ressemble un peu aux dieux d’Epicure, qui ne s’occupoient qu’à boire leur nectar & leur ambroisie, sans se mettre en peine de ce qui se passoit parmi les hommes.

§ 119. *Polissoneries du philosophe Voltaire.*

“ Qui es-tu, toi, animal à deux pieds
“ sans plumes, que je vois ramper comme
“ moi sur ce petit globe ? Tu arraches comme
“ moi quelques fruits à la boue, qui est
“ notre nourrice commune. Tu vas à la
“ selle, & tu penses ! Tu es sujet à toutes
“ les maladies les plus dégoûtantes, & tu as
“ des idées métaphysiques ! J’apperçois que la
“ nature t’a donné deux especes de fesses par-
“ devant, & qu’elle me les a refusées”
(Les ignorances, p. 87 & 88.)

Je respecte trop le lecteur pour copier la fuite de ces burlesques & indécentes descriptions, qui ne peuvent partir que de la plume d'un homme qui ne fait ce que c'est que de rougir. Ces plattes turpitudes ne méritent pas d'ailleurs de réponse ; elles ne sont point des objections contre la Religion, & elles ne servent qu'à faire voir que M. de Voltaire n'écrit pas moins en polisson qu'en philosophe.

On fait que Messieurs les philosophes à la mode, sur-tout *Voltaire*, font un jeu de la fornication & de l'adultère : dans l'article dont je viens de transcrire le commencement, ce philosophe décent & modeste semble aller un peu plus loin ; il nous parle avec sa gaieté ordinaire d'un vice encore plus honteux, auquel il dit " qu'*Alexandre* & "*Adrien* ont érigé des temples," & dont *Horace* & *Catulle*, les modèles d'*Arouet*, parlent assez librement. Il ne fera pas hors de propos de faire quelques remarques générales sur cette morale des philosophes anciens & modernes ; de ces prétendus pédagogues du genre humain, qui se vantent d'avoir dissipé la barbarie.

Nous ne leur citerons point ces loix ; *Tu ne commettras point adultère ; tu ne convoiteras point*

point la femme de ton prochain. Nous ne nous prévaudrons point de cette menace ; Ne vous abusez point ; ni les fornicateurs, ni les adulteres, ni les efféminés, ni ceux qui commettent des péchés contre nature, n'hériteront point le royaume de DIEU.* Ce n'est point à ceux qui ont brisé tout joug, & qui ne veulent recevoir de loi que d'eux-mêmes, qu'on peut proposer des autorités, soit divines soit humaines ; mais nous les prendrons par leurs propres principes, si tant est qu'ils en aient.

Je pose, comme principes incontestables, & que tout homme, qui se distingue des brutes, doit admettre,

1°, Qu'il ne faut point faire à autrui ce que nous ne voulons point qu'on nous fasse.

2°, Que tout ce qui tend au détriment de la société est criminel.

3°, Que tout ce qui nuit à notre santé & à notre bien-être est un mal, & doit être évité.

4°, Que tout ce qui contredit les vues & le but de la nature, est un désordre, & que ceux qui le font contreviennent à ses loix, & lui sont rebelles.

Quiconque nie ces principes de la morale

* I. Cor. VI, 10.

& de la sociabilité, est une monstre qu'il faudroit étouffer, ou une brute avec qui il ne faut point raisonner.

Les mœurs du siecle, toutes dépravées qu'elles sont, nous dispensent de combattre les Epicuriens sur le crime de la pédérastie : cet excès honteux, que les brutes dédaignent, & qui étoit si en vogue chez les philosophes de l'antiquité, est en horreur parmi nous : les loix civiles le punissent encore rigoureusement ; & il faut espérer que la morale de *Voltaire*, qui réduit " la tempérance pour " gouverner nos corps à des préceptes de " santé," (voyez § 148) éprouve & continuera d'éprouver l'indignation qu'elle mérite.

Mais, ce qu'on appelle les gens du bon ton, paroissent maintenant passer fort légèrement sur les crimes de l'adultère & de la fornication ; & l'on ne disconvient pas que nous n'en soyons redevables à la philosophie à la mode ; car il n'en étoit pas ainsi avant ces derniers temps, & le mal ne prévaut pas encore dans les lieux où cette philosophie n'a pas infecté les esprits.

Ces deux crimes je ne les distingue point, quoique, peut-être, il y ait quelque différence dans le degré d'atrocité ; mais d'ail-
leurs

leurs l'un conduit à l'autre, & il est rare que celui qui ne se fait pas un scrupule de la fornication, s'abstienne de l'adultère, lorsque les occasions s'en présentent.

Je comprendrai la fornication & l'adultère sous le nom général de *débauche*; & je dis qu'elle tend à renverser les quatre principes de morale & de sociabilité que j'ai mentionnés ci-dessus.

Elle est contraire au premier; car, où est l'homme qui ne se trouve pas offensé lorsqu'on séduit sa femme ou sa fille? C'est même l'affront le plus sanglant, & l'injustice la plus criante que l'on puisse faire à un honnête homme. Un débauché viole donc ce principe fondamental de la morale & de toute sociabilité; *Ne faites point à autrui ce que vous ne voulez point qu'on vous fasse.*

Il ne serviroit de rien de répondre ici, que la fornication peut avoir lieu entre des personnes libres, & sans qu'on soit dans le cas de séduire la fille ou la femme de son prochain; car, ce crime une fois toléré, ou admis comme n'ayant rien que d'innocent, qu'on me montre la barrière qui le confinera à une classe particulière. Pense-t-on que la digue une fois rompue, les

eaux ne se répandront pas sur les champs cultivés & entourés de haies, aussi bien que sur les prairies ouvertes ? Croit-on que le lion déchaîné se bornera à attaquer le bétail, & que les hommes ne seront pas aussi en danger ?

Dira-t-on que les déchirements de cœur, les angoisses que causent à un époux ou à une épouse fidele, à un pere ou une mere tendre, les égarements de ces personnes qu'ils chérissent, & qu'on séduit, ne sont que des choses de convention & de préjugé qu'il faut détruire ; & que la philosophie doit dissiper cette barbarie ?

C'est bien à cette réponse que sont réduits les Epicuriens, prêcheurs de la volupté ; promoteurs, par leurs principes, de la débauche ; mais nous n'avons garde de les suivre dans ce cloaque infect & révoltant où ils prennent leur refuge : Qu'ils y restent.

Je dis en second lieu que la débauche tend au détriment de la société. Elle y tend par les haines, les querelles, les meurtres dont elle est souvent la cause. Ici les exemples se présentent, par milliers, de toute part. Mais je ne mentionnerai que ceux de *Paris*, de *Roderic*, & de *Dermot*. Le premier mit la Grece en feu, & consuma Troie ; le second

cond fit massacrer ou chasser les Goths de l'Espagne ; & le troisieme réduisit l'Irlande à l'esclavage.

La débauche tend au détriment de la société d'une autre maniere, encore plus pernicieuse, quoiqu'avec moins d'éclat : elle étouffe une partie des races futures, énerve celle qui échappe, & répand, parmi l'espece humaine, les maladies les plus funestes. Il seroit bien à souhaiter que nous fussions moins en état de démontrer ces assertions ; les faits n'en sont que-trop connus. N'y eût-il que cette maladie horrible qui ravage l'Europe, elle suffiroit pour démontrer combien la débauche tend au détriment de la société. Elle est incontestablement le fruit de la débauche, tant dans son principe que dans ses conséquences.

De la débauche encore naissent les crimes de toute espece ; les vols, les meurtres, les rapines. Il faut de l'argent pour mener ce genre de vie ; & pour s'en procurer, on se sert de tous les moyens qui se présentent. On n'ignore pas que c'est ordinairement là l'école où se forment ces mécréans qui infestent la ville & les grands chemins, & qui finissent par mourir sur les échafauds. On trouve, dans toutes les grandes villes,

des troupes d'infortunées, victimes de la débauche, dont la seule vue excite l'horreur & la pitié.

Le sexe a une grande influence sur les mœurs : mais que peut-on attendre des filles sans pudeur & qui ne savent plus ce que c'est que la chasteté ? Elles peuvent cependant & doivent être toutes dans ce cas, selon le principe qui admet la débauche comme permise. Une fille qui aura suivi les principes des Epicuriens fera-t-elle une compagne telle qu'un homme sensé désire que soit sa femme ? Une femme adultère fera-t-elle une mere tendre ?

Si donc tout ce qui tend au détriment de la société est criminel, mettra-t-on en question si la débauche est un crime ?

Il est presque inutile de s'arrêter à démontrer que la débauche nuit à la santé & au bien-être de celui qui s'y livre, sur-tout après ce qui vient d'être dit ; car tous les maux qu'elle entraîne après elle, ne se répandent dans la société que par le canal des débauchés ; & c'est eux qui en sont les premières victimes.

La débauche est encore très-souvent la ruine des familles ; il n'est pas rare de voir les fortunes les plus considérables dissipées
par

par cette voie.

Il y a, sans doute, des débauchés qui conservent leur santé & leur vigueur jusqu'à la vieillesse, ainsi qu'il y a des voleurs & des assassins qui mettent paisiblement dans leur lit ; mais ce n'est pas par des exceptions qu'on invalide une règle générale ; & personne n'ignore qu'une vieillesse prématurée & des infirmités de toute espèce assaillent les débauchés : aussi voit-on que parmi ceux qui menent ce train de vie, les familles éteintes sont innombrables.

Parlons, pour un moment, selon le style des Epicuriens, & demandons-leur quelles sont les vues & le but de la nature ? quel est l'ordre qu'elle a établi ? & quelles sont ses loix relativement à la conservation & à la multiplication de l'espèce humaine ?

N'est-ce pas que l'homme s'unisse à la femme, & qu'ils aient des enfants, qu'ils les nourrissent, les élèvent, & les aiment ? Mais que deviendra le mariage si la débauche est permise ? Que deviendra cette union, cet attachement réciproque, si nécessaire pour le bien des familles & si importante pour l'éducation des enfants ?

N'est-il pas vrai qu'en vertu de l'ordre & des loix que la nature suit, les deux sexes
sont,

font, à-peu-près, égaux en nombre ? Or—ou il faut que chaque homme ait sa femme, & chaque femme son mari,—ou qu'une partie de l'espèce exclue l'autre de ce qui est le vœu de la nature,—ou qu'ils se mêlent entr'eux comme les brutes.

Nous savons que les principes des Epicuriens sont pour l'une ou pour l'autre de ces deux dernières alternatives : mais, en même temps, il faut qu'ils conviennent que si une partie de l'espèce prive l'autre de ce qui est son droit, elle fait une injustice, un acte de tyrannie ; & que la dernière alternative, d'un côté met l'espèce humaine au niveau des brutes, & de l'autre s'oppose à la population ; car on conviendra avec moi que les filles publiques, & ceux qui les fréquentent, ne contribuent pas beaucoup à la propagation de l'espèce. Ainsi, dans l'un & dans l'autre cas, on contrevient à l'ordre que la nature a établi, & l'on intervertit son plan.

Que nos jeunes débauchés, nos philosophes à la mode, considèrent un peu tout ceci. On a parlé d'après leurs propres principes ; on n'a point eu recours à l'autorité de Moïse & de JESUS-CHRIST, dont la morale pure & sévère les révolte. Ils nous parlent encore
eux-

eux-mêmes de vertu, de justice, de sagesse, de zèle pour le bien public ; ainsi il semble qu'ils n'ont pas tout-à-fait renoncé au titre d'être raisonnable & moral : en cette qualité ils doivent convenir ;—Qu'il ne faut pas faire aux autres, ce que nous ne voudrions pas qui nous fût fait ;—Que nous devons éviter ce qui tend au détriment de la société,—ce qui nuit à la santé & entraîne souvent dans une entière ruine ;—Qu'il est du devoir de ne pas s'opposer aux vues, à l'ordre, & aux loix de la nature. Et de-là il suit, incontestablement, qu'ils doivent avoir en horreur l'adultère, la fornication, & être chastes. De-là il suit, incontestablement, que ces prétendus philosophes, qui prêchent la débauche, qui les exhortent à “ oublier & “ à jouir ” (voyez § 138), sont des pestes publiques, des guides dangereux, qui cherchent à les plonger dans le crime & dans la misère.

§ 120. *De la Providence, & sc. DIEU est indifférent sur ce qui concerne les hommes.*

“ Qu'importe à l'Etre des êtres qu'il y ait
“ des animaux comme nous & comme les
“ fouris, sur ce globe qui roule dans l'es-
“ pace,

64^e Observations sur le quatrième volume

“ pace, avec tant d’innombrables globes ? ”
(Les ignorances, p. 88.)

Peut-on mettre en question, s’il importe à un Etre tout sage que des créatures qu’il a faites existent ou n’existent pas ? Peut-on affirmer qu’il ne prend aucun intérêt à ce qui leur arrive ? N’est-ce pas nier sa sagesse, toutes ses perfections, & même son existence ?

La sagesse consiste à se proposer un but dans ce qu’on fait ; mais où sera ce but, si DIEU ne s’occupe plus des créatures qu’il a formées ? Où sera sa bonté, s’il a créé des êtres susceptibles de bonheur & de misère, sans se mettre en souci s’ils sont heureux ou misérables ? Où sera sa justice & sa sainteté, s’il ne distingue point ceux qui lui obéissent de ceux qui l’outragent ? De quelle utilité sera sa puissance, s’il n’en fait aucun usage ? A quoi servira sa toute-présence ou son immensité, si ses créatures n’en éprouvent aucun effet ? Et de quel usage sera dans l’univers un dieu oisif & inutile ?

Je ne vois pas en quoi le système de ceux qui nient la Providence diffère de celui des athées ; car à quoi bon reconnoître un dieu, si nous lui sommes indifférents, & s’il est semblable

semblable aux dieux d'*Epicure* ? Ne vaut-il pas autant être sans roi, que d'en avoir un qui ne se mêle de rien, & qui laisse chacun faire ce qu'il lui plaît, sans se soucier de ce que ses sujets deviennent, ou même s'ils existent ?

On n'ose pas nier ouvertement qu'il y ait une Providence, comme *Epicure* n'osoit pas nier absolument qu'il y eût des dieux. On parle d'une Providence générale, qu'on fait consister en ce que DIEU conduit & conserve ces globes innombrables qui roulent dans les cieux. C'est-là ce que M. de *Voltaire* appelle ailleurs les "belles provinces" de la DIVINITE' ; & l'on comprend bien qu'il veut dire son département ; car, selon lui, il n'importe point à "l'Etre des êtres qu'il existe des hommes ou des souris."

Mais on voudroit bien demander à ces Messieurs philosophes, qui prétendent admettre une Providence générale, qui ne consiste qu'à prendre soin des globes qui sont dans les cieux, tels que le Soleil avec ses planetes, dont la terre fait partie ; quel est son but dans cette Providence générale ? s'il fait mouvoir ces globes pour lui servir de passe-temps, ou dans quelque autre vue plus digne de lui ?

S'ils

S'ils affirment que c'est pour s'amuser, nous n'avons rien à leur dire. Mais s'ils conviennent que c'est dans des vues sages, en nous bornant à ce globe, le seul que nous connoissons, & le seul qui puisse nous mettre dans le cas de poser des principes & de tirer des conséquences ; nous leur demanderons ce qu'ils pensent des motifs de la DIVINITE', pour faire tourner la terre sur son axe toutes les vingt-quatre heures, & parcourir son orbite tous les ans, en inclinant alternativement ses poles vers le Soleil ? Nous leur demanderons pourquoi nous avons le jour, la nuit, & les saisons ? pourquoi nous avons des pluies, des vents, &c. ? Ils seront contraints d'avouer que la nuit est pour se reposer, le jour pour travailler, le froid & les vents pour purifier la terre & l'air, la chaleur pour réchauffer la terre, la pluie pour l'humecter & faire croître les plantes, &c. Et dans quel but tout cela ? N'est-ce pas pour le bien, pour l'utilité des êtres qui l'habitent, dont l'homme est la principale ; & je ne crois pas trop dire en ajoutant l'unique, fin ? (voyez § 145, XII.) DIEU prendra-t-il tous ces soins d'un globe qui ne paroît fait que pour l'homme, sans penser à l'homme ? Un horloger fera-t-il une
montre

montre pour marquer les heures, sans penser au cadran ou à l'aiguille qui les indique ?

Qu'on ne s'y trompe pas ; admettre une Providence générale & nier une Providence particulière, c'est tomber dans une contradiction palpable ; car d'un côté tout est lié : il y a une harmonie générale & une harmonie particulière ; & elles dépendent l'une de l'autre. L'harmonie que nous voyons dans les plus petites choses dépend de l'harmonie générale, & celle-ci a pour but les harmonies particulières ; ainsi, ayant le même but, elles ont la même cause. Les êtres qui sont placés sur la terre ne sauroient vivre sans le Soleil, & c'est pour ces êtres que le Soleil darde ses rayons ; car de quel usage seroit-il, si ce n'étoit pas la fin pour laquelle il a été formé ? Ce seroit, il est vrai, un beau globe de feu, mais inutile. Et qu'est-ce aux yeux de la raison qu'une chose belle, mais inutile ? un diamant sur la tête d'un monarque, pour flatter sa vanité ? une statue dans le cabinet d'un curieux, inférieure, aux yeux de la raison, à la fourmi qui la ronge, ou à la mouche qui la falit ?

Il est de fait que c'est pour la fourmi, pour la mouche, pour l'herbe, qu'a été établi le rapport qu'il y a entre la terre & le soleil.

C'est

C'est pour les êtres qui ont vie, & pour tout ce qui croît ou végete, que le Soleil se leve régulièrement: or tous ces êtres ont un but; & ce but est-il autre que le bien de l'humanité? Cela ne paroît-il pas aussi clair que l'existence même des créatures? Il me semble qu'il est inutile de le démontrer, parce qu'il suffit d'ouvrir les yeux pour le voir. L'homme est, de fait & de droit, le maître des animaux & de tout ce qui se trouve sur notre globe.

Il est vrai que ses esclaves lui donnent quelquefois de la tablature, & lui font bien du mal; mais il en vient à bout, & son droit de les dompter n'est pas mis en question. On ne conteste point à un Esquimau le droit de tuer une baleine, ni à un negre celui d'égorger un lion.

L'homme dira-t-il: C'est pour moi que DIEU a formé le soleil & la terre; c'est pour moi qu'ils font leurs révolutions; c'est DIEU qui les conduit, qui les maintient dans leurs orbites; & cependant il ne lui importe pas si j'existe; je ne suis point l'objet de sa Providence. Que faut-il penser de ce raisonnement? C'est cependant celui du *philosophe* Voltaire.

On fait ici trois difficultés.—On dit qu'il est

est indigne de DIEU de se mêler des petites choses ;—qu'il auroit trop à faire ;—& qu'il existe trop de désordres dans le monde pour en attribuer la conduite à un Etre tout sage & tout bon.

Je réponds à la première, qu'il n'est pas moins digne d'un ouvrier de prendre soin de son ouvrage que de le créer. Un habile artiste ne se déshonore pas en faisant tourner les petites roues d'une grande machine qu'il conduit & fait mouvoir. Une telle difficulté est si petite, elle annonce tant de petitesse, que c'est s'abaisser que d'y répondre.

Il en est, à-peu-près, de même de ce que le philosophe *Voltaire* dit ailleurs, que “DIEU “auroit bien à faire” s'il vouloit se mêler des petites choses : comme s'il falloit plus de puissance pour conserver un ouvrage que pour le créer ; comme si celui qui remplit tout de sa présence, ne pouvoit pas opérer par-tout ; comme si celui qui, par un seul acte de sa volonté, fait tout ce qu'il lui plaît, qui dit *Et les choses ont leur être*, qui parle *Et elles comparoissent*, pouvoit se fatiguer & épuiser ses forces.

Quant à la troisième difficulté, qui n'est fondée que sur l'ignorance, sur ce qu'on ne connoît pas le plan de la DIVINITÉ ou l'usage

l'usage des créatures, on peut se borner à cette réponse faite à Job ; *Qui est celui-ci qui obscurcit le conseil par des paroles sans science ?* Appartient-il à un être dont les connoissances sont circonscrites dans des bornes si étroites, pour qui tout est mystère, & qui ne se connoît pas lui-même, de juger du plan de l'Etre tout sage, de mettre en question sa sagesse, sa justice, sa bonté ; de bâtir sur sa propre ignorance des systèmes flétrissans & injurieux à la DIVINITE' ?

§ 121. *De la nécessité invincible du philosophe*
Voltaire.

“ Il est bien sûr que tout arrive par une
 “ nécessité invincible, sans quoi tout iroit
 “ au hazard, ce qui est absurde La
 “ destinée nous donne la v—— & le mer-
 “ cure.” (Des médecins, p. 102, à la note.)

On auroit cru, si M. de Voltaire ne disoit le contraire, que cette maladie est le fruit de la débauche, & le mercure une production de la nature ; & dans ce cas, le mal seroit l'ouvrage de l'homme, & le remède un bienfait de la Providence.

L'opinion commune est que cette maladie est venue de l'Amérique, & qu'elle étoit in-

connue en Europe avant la découverte du nouveau-monde ; mais, il ne s'agit point de-là qu'elle ne fût pas un fruit des mœurs corrompues des Américains. Ceux qui sont tempérants parmi eux n'y sont pas plus sujets que parmi nous. On sait qu'il y a des climats où les suites de la débauche se font plus sentir que dans d'autres. Le philosophe *Voltaire* avoit sans doute éprouvé les effets de son intempérance ; & un philosophe de sa trempe ne peut pas avoir tort : tout ce qui est bien vient de lui ; & tout ce qui n'est pas dans l'ordre, doit, selon lui, être mis sur le compte de la nature ou de la DIVINITE'. Voyez § 167, II, 2.

M. de *Voltaire* revient souvent à cette nécessité invincible des anciens philosophes, qu'ils appelloient le *destin* ; par où ils entendoient une fatalité aveugle, de laquelle tous les événements, tant petits que grands, dépendoient.

Nous reconnoissons bien que tous les événements étant dirigés par la Providence pour une fin sage (qui nous est le plus souvent inconnue), rien n'arrive sans sa volonté ou sans sa permission ; qu'ils ont tous une cause qui les produit ; & qu'il ne dépend d'aucune créature de changer l'ordre de ses décrets ; mais ces décrets sont le résultat de

la sagesse de DIEU, qui est un Etre intelligent & libre.

On peut dire que les fatalistes, tels que le philosophe *Voltaire*, sont, à l'égard de la Providence, ce que sont, à l'égard de la création, les partisans des atomes ou de la formation de cet univers par le hazard. Les uns veulent que ce monde ait été créé sans cause, & les autres qu'il soit gouverné sans cause.

Car c'est en vain que M. de *Voltaire* dit ;
 “ Tout arrive par une nécessité invincible,
 “ sans quoi tout iroit au hazard, ce qui est
 “ absurde.” Ce sont-là des mots ; mais quel en est le sens ? Qu'est-ce que cette *nécessité invincible* ? Est-ce un être réellement existant, ou n'est-ce rien ? Si ce n'est rien, la logique du philosophe est admirable. C'est le rien qui conduit tout, qui conserve tout ; c'est le rien qui fait croître les plantes & les animaux, qui dispense le bien & le mal.

Si c'est un être qui existe réellement, ou cet être est intelligent, ou il ne l'est pas. S'il est destitué d'intelligence, le même étonnement s'empare de l'être pensant, de voir l'intelligence la plus admirable, & la plus profonde sagesse, être la production d'un être qui n'a ni sagesse ni intelligence.

S'il reste pour seule alternative que c'est

un Etre intelligent, dont la puissance, la science, & la sagesse; sont proportionnées à la tâche qu'il remplit, le fataliste *Voltaire* a perdu sa cause; & il tient un langage absurde en appelant *nécessité invincible* un Etre qui possède une puissance, une science, & une sagesse qui nous confondent, & dont nous voyons à peine les bords. Voyez § 133.

§ 122. *Des théologiens.* (p. 111.)

M. de *Voltaire* en veut beaucoup aux gens de cet ordre; il prend par-tout à tâche de les tourner en ridicule. Dans l'article qu'il leur destine, & dont il est ici question, il extrait quelques propositions ridicules, quelquefois tronquées, & quelquefois réellement avancées par certains individus, à qui on donne le nom de *théologien*. Mais, on pourroit demander à M. de *Voltaire*, s'il croit impossible d'extraire des propositions ridicules & inintelligibles des livres de ceux qui prennent le titre de *philosophe*; & si ces extraits feroient un bon argument contre les philosophes & la philosophie? Les théologiens ont leurs défauts; mais les philosophes sont-ils parfaits? Certains théologiens ont avancé des absurdités; mais tout ce que les philosophes ont dit a-t-il été

dicté par la sagesse ? M. de *Voltaire* auroit-il trouvé bon qu'on l'eût rendu responsable des paradoxes de *J. J. Rousseau* ? Ou *J. J. Rousseau* auroit-il vu sans indignation qu'on eût mis sur son compte les impiétés & les indécences répandues dans les écrits de *Voltaire* ? Cependant ils étoient l'un & l'autre philosophes. Si un homme s'égare, s'il débite des erreurs, s'il est absurde ; qu'on le relève, qu'on le réfute, qu'on le tourne en ridicule, si l'on veut : mais qu'est-ce que ses erreurs & ses absurdités ont de commun avec ceux qui s'en tiennent à la vérité ? Un titre est-il un crime ou une erreur, pour qu'on mérite d'être vilipendé, parce qu'on le porte ?

§ 123. *Du poëte Lauréat.*

“ Les rois d'Angleterre ont leur
 “ poëte en titre d'office. Il est obligé, tous
 “ les ans, de faire une ode à la louange de
 “ *S^e Cécile.*” (Des poëtes, p. 114.)

Les Anglois apprendront là une anecdote curieuse ; car, comme dans les odes en question, il ne s'agit nullement de *S^e Cécile*, ils font bien loin de penser que les odes faites par le poëte Lauréat sont à la louange de cette Sainte.

§ 124. *Fausse citation de Newton au sujet du Pentateuque.*

“ Je ne suis pas du sentiment de ces bélires ignorants & impies, *Newton, Le Clerc,*
 “ & d’autres, qui prouvent que tout cela”
 (les écrits de *Moïse*, mais particulièrement le cantique qui se trouve Exode ch. xv)
 “ ne fut écrit qu’environ huit cents ans
 “ après l’événement ; & qui disent, avec insolence, que *Moïse* ne put écrire en hébreu, puisque la langue hébraïque n’est
 “ qu’une dialecte nouvelle du phénicien ; &
 “ que *Moïse* ne pouvoit savoir le phénicien.”
 (Des poètes, p. 115.)

Voyez, au sujet de la langue hébraïque,

§ 1.

Il faut rapporter ici, à la gloire du *véridique Voltaire*, les propres paroles de ce *béltre*, puisque *béltre* il y a :

‘ Le Pentateuque étoit reçu comme livre
 ‘ de la Loi, tant par les deux tribus que par
 ‘ les dix. Elles le recevoient donc avant
 ‘ leur séparation’ (*cette séparation arriva environ 515 ans après la sortie d’Egypte*) ; ‘ car
 ‘ après qu’elles se furent séparées, elles ne
 ‘ reçurent plus les loix les unes des autres,
 ‘ mais continuèrent à avoir de différents

E 2

‘ senti-

“ sentiments ; *Juda* ne put jamais faire ren-
 “ noncer *Israël* aux péchés de *Jérobam*, &
 “ *Israël* ne put point y entraîner *Juda*.

“ Le Pentateuque étoit donc le livre de la
 “ Loi, du temps de *David* & de *Salomon*.”
 “ (*David* commença à régner environ 435 ans après
 “ la sortie d’*Egypte*). “ Ce qui étoit relatif au
 “ tabernacle & au temple fut réglé, par
 “ *David* & par *Salomon*, selon les loix conte-
 “ nues dans ce livre. Et *David*, au Pseaume
 “ LXXVIII, en exhortant le peuple d’être at-
 “ tentif à la loi de DIEU, entend la loi de
 “ ce livre ; car en décrivant comment leurs
 “ peres la violerent, il cite plusieurs traits
 “ historiques tirés de l’Exode & des Nom-
 “ bres.

“ La généalogie des rois d’*Edom*, avant
 “ qu’il y eut de rois en *Israël*, se trouve au
 “ livre de la Genèse ; ainsi ce livre n’étoit
 “ pas entierement fini, dans la forme qu’il
 “ est maintenant, avant le regne de *Saül*.
 “ L’écrivain y infere les descendants de ces
 “ rois jusqu’à son temps ; ainsi il fut écrit
 “ avant la conquête que *David* fit d’*Edom*.

“ Le Pentateuque est composé de la Loi,
 “ ainsi que de l’histoire du peuple de DIEU.
 “ Et l’histoire a été recueillie de plusieurs
 “ livres, tels que l’histoire de la création

par

‘ par *Moïse* (Genèse, ii, 4), le livre de la
 ‘ généalogie de la postérité d’*Adam* (Genèse,
 ‘ v, 1), & le livre des guerres du SEIGNEUR
 ‘ (Nombres, xxi, 14). Ce livre des guerres
 ‘ contenoit ce qui avoit été fait vers la Mer
 ‘ Rouge, & pendant les campemens des Is-
 ‘ raélites dans le désert ; c’est pourquoi il fut
 ‘ commencé par *Moïse* ; & *Josué* peut l’avoir
 ‘ conduit jusqu’à la conquête du pays de
 ‘ Canaan. Car *Josué* écrivit aussi dans le
 ‘ livre de la loi de DIEU, (*Josué*, xxiv, 26) ;
 ‘ ainsi il peut avoir écrit ses propres guerres,
 ‘ dans le livre des guerres, ces guerres étant
 ‘ les principales guerres de DIEU.

‘ Ceux-ci étoient des livres publics, &
 ‘ conséquemment n’étoient point écrits sans
 ‘ l’autorité de *Moïse* & de *Josué*.

‘ *Samuel* eut le loisir, pendant le regne de
 ‘ *Saül*, de les mettre dans la forme des livres
 ‘ de *Moïse* & de *Josué*, maintenant existants,
 ‘ en insérant, dans le livre de la Genèse, la
 ‘ généalogie des rois d’Edom, jusqu’à ce
 ‘ qu’il y eut un roi qui régna en Israël.*

En lisant ce lambeau, le lecteur n’a pas
 besoin qu’on lui dise que c’est un géomètre

* *Observations upon the prophecies of Daniel
 and the Apoc. by Sir Isaac Newton, p. 4 and 5.*

qui l'a écrit. L'auteur pose des principes clairs & de fait, & en tire des conséquences qui ne sont pas moins claires. Et le résultat est, que le *Pentateuque* & le livre de *Josué* sont, pour ce qui est de leur contenu, de ceux dont ils portent les noms, & qu'ils n'ont point été écrits sans leur autorité ; mais que *Samuel*, en les mettant dans la forme où ils sont, y ajouta au chapitre xxxvi de la *Genèse*, la suite de la généalogie d'*Esau* jusqu'à son temps.

Cependant M. de *Voltaire* fait dire au Chevalier *Newton*, & même prouver, que “ tout
 “ cela ne fut écrit qu'environ huit cents ans
 “ après l'événement, & que *Moïse* n'a pu
 “ écrire en hébreu, parce que la langue hé-
 “ braïque n'est qu'une dialecte nouvelle du
 “ phénicien, que *Moïse* ne pouvoit savoir.”

Quel nom peut-on donner à ces assertions ? On ne peut pas les appeller mensonges ; le terme seroit trop doux. Nous les appellerons des *fraudes pieuses*, qui prouvent le zele ardent dont M. de *Voltaire* étoit animé pour son maître ; zele cependant indiscret, & qui nuit toujours à la cause qu'on veut défendre.

Je ne pense pas qu'il soit nécessaire de mentionner ce que disent “ *L. Clerc* & d'au-
 “ tres ;” le lecteur saura assez à quoi s'en
 tenir,

tenir, après la fidélité du critique au sujet de *Newton*, qui est cité ici le premier, probablement comme celui qui est le plus favorable à l'affertion dont il s'agit.

§ 125. *Moïse comparé à Bacchus.*

“ Je ne répondrai pas non plus à ces autres
“ impertinents, qui soupçonnent que *Moïse*
“ n'est qu'un personnage imaginaire, une
“ fabuleuse imitation de la fable de l'ancien
“ *Bacchus* ; & qu'on chantoit dans les orgies
“ tous les prodiges de *Bacchus* attribués à
“ *Moïse*, avant qu'on fût qu'il y eût des Juifs
“ au monde. Une telle idée se réfute d'elle-
“ même. Le bon sens nous fait voir qu'il
“ est impossible qu'il y ait eu un *Bacchus*
“ avant *Moïse*.” (Des poètes, p. 115.)

M. de Voltaire ne nous dit pas qui sont ces *impertinents* à qui il ne veut pas répondre ; mais ne se pourroit-il pas que leurs opinions favorisassent sa these à-peu-près comme celle des *bélistres* ci-dessus ? Ce qu'il avance ici est en effet si étrange, qu'on a de la peine à concevoir que la hardiesse d'un auteur (*M. de Voltaire* excepté) puisse aller jusqu'à former un tel soupçon.

Selon la mythologie, le *Bacchus*, à l'hon-

neur de qui l'on chantoit les orgies, étoit né de *Jupiter* & de *Sémélé*, l'an mille trois cents quatre-vingt onze avant notre ere ; & la naissance de *Moïse* remonte à l'an mille fix cents soixante & seize, ou mille cinq cents soixante & onze, selon le texte hébreu : ainsi *Moïse* étoit antérieur à *Bacchus* de deux cents quatre-vingt-cinq ans, ou tout au moins de cent quatre-vingt.

Il ne seroit pas étonnant que, dans ces siècles de barbarie, on eût fabriqué un conte sur une histoire mal connue, communiquée de bouche en bouche, & par tradition ; & que les poëtes y eussent ajouté leurs fictions, au point de défigurer & dénaturer les faits. Les Egyptiens ne purent pas ignorer une partie de l'histoire de *Moïse* ; les Grecs peuvent en avoir entendu parler, par les Egyptiens, & avoir composé là-dessus la fable de *Bacchus*. Mais comment les Juifs auroient-ils été puiser en Grece, dans la fable d'un homme né deux ou trois siècles après leur législateur, l'histoire de ce législateur ?

D'ailleurs les récits que nous avons de *Moïse* sont une histoire, quoiqu'il s'y trouve plusieurs miracles ; mais le conte de *Bacchus*, le fruit de l'intempérance de *Jupiter*, renfermé dans sa cuisse, accompagné des satyres
pour

pour faire la conquête des Indes, &c. est un conte ridicule. Est-ce que l'histoire fut jamais l'imitation de la fable ?

M. de Voltaire dit qu'on chantoit les orgies : “ avant qu'on fût qu'il y eût des Juifs au monde.” Cela se peut, parce que le nom de *Juif* n'est connu que depuis *Roboham* ; mais puisque la naissance de *Bacchus* est postérieure au peuple hébreu de plusieurs siècles, on a dû savoir, long-temps avant la composition des orgies, que ce peuple existoit, puisque les orgies n'ont dû paroître qu'après le temps où l'on place la naissance de *Bacchus*.

“ Tous les prodiges de *Bacchus* sont attribués à *Moïse*.” On a cru trouver quelque ressemblance entre *Moïse* & *Bacchus*, parce que ce dernier est dit avoir été caché, après sa naissance, par *Ino*, pour le soustraire à la fureur de *Junon* ; qu'il traversa des eaux à pied sec ; qu'il faisoit jaillir du vin avec son thyrsé ; & qu'il étoit représenté avec deux cornes : quant aux autres ressemblances, que le critique peut avoir en vue, je les ignore.

Pour ce qui est des auteurs qui ont mis en question si *Moïse* n'étoit pas un personnage imaginaire, on n'en connoît point d'autres que M. de Voltaire, & M. Boulanger, qui re-tracta ensuite ce qu'il avoit dit sur ce sujet ;

& il faut avouer que toute l'antiquité ayant cru l'existence de *Moïse*, ce *soupçon* qui vient 3300 ans après, est un peu tardif. Du reste, le lecteur sent qu'on n'est pas tenu de répondre à des *soupçons* de pure imagination. On peut voir là-dessus *Nouvelle Démonstration Evangélique*, 1^{re} partie, ch. xix, § 4, du Dr. *Leland*, & les auteurs qu'il cite.

§ 126. *Comparaison de David avec Horace.*

“ Nous avons encore un excellent poète
 “ juif, très-réellement antérieur à *Horace*;
 “ c'est le roi *David*; & nous savons bien
 “ que le *Miserere* est infiniment au-dessus du
 “ *Iustum ac tenacem propositi virum.*” (Idem,
 p. 116.)

L'antiquité étant ici mentionnée comme une espèce d'éloge, soit en faveur de la nation, soit en faveur du poète même, il faut savoir gré au philosophe de ce qu'il convient que *David* étoit “ très-réellement “ antérieur à *Horace* ;” car, comme *David* ne vivoit que mille ans avant *Horace*, ce temps est si court qu'un critique tel que M. de *Voltaire* auroit pu aisément nous chicaner là-dessus.

Cet aveu est d'autant plus généreux,
 qu'*Horace*

qu'*Horace* étant un philosophe satirique & voluptueux, ' qui se livroit, sans scrupule, ' aux goûts les plus monstrueux que la lubricité ait imaginés ;' &, comme il le dit lui-même, ' un vrai pourceau du troupeau ' d'*Epicure*,* il a droit à des prédilections de la part du philosophe *Voltaire*.

On convient que ' ses poésies sont pleines ' d'images qui blessent la pudeur, & qu'on ' n'a pu les voiler qu'en les effaçant entièrement :'* ainsi il ne faut pas s'étonner qu'il soit mis infiniment au-dessus de *David*, par l'auteur de la *Pucelle* ; car on ne s'y méprend pas, & l'on voit bien qu'il parle ici ironiquement.

Pour juger équitablement d'un ouvrage, il faut, sans doute, avoir égard au but de l'auteur : un poème épique ne doit pas être dans le goût d'un poème burlesque, & le style d'une requête doit différer de celui d'un édit. L'excellence ou la perfection consiste à bien remplir son but. Si l'on juge du *Misérere* selon cette règle, on verra que c'est une pièce sublime ; &, quoique ce cantique soit dans les mains de presque tout le monde, on le transcrira ici, de même que l'ode

* *Nouv. Dict. Hist. port. art.* Horace.

d'Horace, afin que le lecteur puisse les comparer. Je suivrai, pour le Pseaume LI, la version ordinaire, qui, comme on le fait, est bien éloignée d'être élégante, mais qui rend fidelement les pensées.

O DIEU ! aies pitié de moi, selon ta gratuité ;
 & selon la grandeur de tes compassions, efface mes forfaits.

Lave-moi parfaitement de mon iniquité, & me nettoie de mon péché ;

Car je connois mes transgressions, & mon péché est continuellement devant moi.

J'ai péché contre toi, contre toi proprement ;
 j'ai fait ce qui déplaît à tes yeux ; afin que tu sois trouvé juste quand tu parles, & trouvé pur quand tu juges.

Voilà j'ai été formé dans l'iniquité, & ma mere m'a échauffé dans le péché.

Voilà tu aimes la vérité dans le cœur, & tu m'a enseigné la sagesse dans le secret de mon cœur.

Purifie-moi du péché avec l'hysope, & je serai net ; lave-moi, & je serai plus blanc que la neige.

Fais-moi entendre la joie & l'allégresse, & fais que les os que tu as brisés se réjouissent.

Détourne ta face de mes péchés, & efface toutes mes iniquités.

O DIEU ! crée en moi un cœur net, & renouvèles au dedans de moi un esprit bien remis.

Ne

Ne me rejette point de devant ta face, & ne m'ôte point l'esprit de ta sainteté.

Rends-moi la joie de ton salut, & que l'esprit de l'affranchissement me soutienne.

J'enseignerai tes voies aux transgresseurs, & les pécheurs se convertiront à toi.

O DIEU de mon salut ! délivre-moi de tant de sang, & ma langue chantera hautement ta justice.

SEIGNEUR, ouvre mes levres, & ma bouche annoncera ta louange.

Car tu ne prends point plaisir aux sacrifices, autrement j'en donnerois ; l'holocauste ne t'est point agréable.

Les sacrifices de DIEU sont l'esprit froissé ; ô DIEU, tu ne méprises point le cœur froissé & brisé.

Fais du bien, selon ta bienveillance, à Sion ; & édifie les murs de Jérusalem.

Alors tu prendras plaisir aux sacrifices de justice, à l'holocauste, & aux sacrifices qui se consomment entièrement par feu ; alors on offrira des veaux sur ton autel.

Le lecteur s'apperçoit que cette version est pleine d'hébraïsmes, & que la traduction est, en quelque sorte, mot pour mot ; ce qui est un très-grand désavantage. Néanmoins il verra, par le sens de chaque sentence, que les idées en sont sublimes, & que rien ne pouvoit être plus adapté aux circonstances où *David* se

se trouve, lorsqu'après son crime il rentre en lui-même, & en sent toute l'atrocité.

Quand les hommes ont fait des fautes, ils cherchent à les cacher, ou à les pallier ; mais *David* compose un cantique pour être un monument éternel de son crime ; il semble qu'il ne trouve point de terme assez fort pour exprimer la grandeur de sa faute ; il se représente comme n'étant que corruption ; *Ma mere, dit-il, m'a conçu dans l'iniquité, & m'a échauffé dans le péché.* Il n'entend pas jetter, par-là, le blâme sur sa mere ; mais il veut représenter sa propre corruption. Les idées qu'il donne de la vraie repentance, des droits de DIEU, sont à tous égards dignes de l'Etre tout saint & tout parfait ; & ce cantique répond parfaitement au but de son auteur.

Voici la traduction que le Pere Tarteron a donné de l'ode *Iustum ac tenacem propositi virum.*

‘ Un homme irréprochable & solidement
 ‘ vertueux n'est ébranlé, ni par la fureur
 ‘ d'un peuple qui le presse d'autoriser d'in-
 ‘ justes loix, ni par les instances d'un tyran
 ‘ qui le menace. Le vent du midi, qui ex-
 ‘ cite les tempêtes de la mer Adriatique,
 ‘ ni le tonnerre, lancé par la puissante
 ‘ main

main de *Jupiter* même, ne donne aucune
 atteinte à sa fermeté. Le monde en-pieces
 tomberoit sur sa tête, qu'avec la même
 intrépidité il demeureroit frappé de ses
 ruines. C'est sur ces vertus que *Pollux*,
 & l'infatigable *Hercule*, se sont appuyés
 pour s'élever aux cieux. *Auguste* est au
 milieu d'eux, éclatant de gloire, & boit
 avec eux le nectar. C'est par ce chemin
 aimable, Pere *Bacchus*, que vos tigres, fré-
 missants sous le joug, vous ont porté dans
 votre char. C'est par-là que les chevaux
 de *Mars* ont soustrait *Romulus* aux enfers.
Junon même, dans le conseil des dieux,
 fit cet agréable discours. Ilion, cette su-
 perbe Ilion, est réduite en cendres : un
 juge fatal & incestueux, & une femme étran-
 gere, ont causé sa ruine. Au moment
 que *Laomédon* eut abandonné les dieux &
 manqué à sa promesse, les destins livrèrent
 ce perfide roi & son peuple à ma juste
 vengeance, & à celle de la sage *Pallas*. Il
 y a long-temps que le fameux hôte de
 cette Lacédémonienne adultere n'est plus :
 il n'y a plus d'*Hector* dans la famille infi-
 dele de *Priam*, qui puisse s'opposer aux
 Grecs, & résister à leur valeur. La guerre
 que nos dissensions ont tirée en longueur
 est

‘ est enfin terminée. Je sacrifie maintenant
 ‘ mes ressentiments à *Mars* : je lui rends son
 ‘ fils, quoique né d’une prêtresse troyenne,
 ‘ tout odieux qu’il me devoit être ; je le
 ‘ reconnois pour mon sang ; je lui permets
 ‘ d’entrer au ciel, de boire à longs traits le
 ‘ nectar, & d’être mis au nombre de nos
 ‘ dieux, toujours tranquilles. Que ces exilés
 ‘ vivent heureux par-tout où ils voudront
 ‘ établir leur demeure, pourvu qu’une mer
 ‘ immense, & sans cesse en courroux, sépare
 ‘ Ilion de Rome. Que le Capitole subsiste
 ‘ dans toute sa gloire, & que l’invincible
 ‘ Rome triomphe des Medes, & leur donne
 ‘ la loi, pourvu que les troupeaux insultent
 ‘ au sépulchre de *Priam* & de *Paris*, qu’il
 ‘ serve de tanière aux bêtes farouches, &
 ‘ qu’elles y cachent impunément leurs pe-
 ‘ tits. Que le seul nom de Rome répande
 ‘ la terreur jusqu’aux extrémités de l’uni-
 ‘ vers ; jusqu’au détroit qui sépare l’Europe
 ‘ de l’Afrique ; jusqu’aux terres que le Nil
 ‘ inonde de ses eaux. Que les Romains,
 ‘ plus grands par le mépris qu’ils feront de
 ‘ l’or, que par la découverte qu’ils en pour-
 ‘ roient faire, le laissent dans les mines où
 ‘ il est mieux que dans des mains avares &
 ‘ sacrileges. Si quelque endroit du monde
 ‘ ne

ne les reconnoît pour ses maîtres, qu'ils
y portent leurs armes ; que leur noble
ambition les porte à aller voir ces régions
brûlées des ardeurs du soleil, où celles que
les hivers rendent inhabitables. Je pro-
mets aux braves Romains cette belle desti-
née, à condition que par une pitié outrée
& par un excès de confiance en leur pou-
voir, ils n'entreprendront pas de rebâtir
la vieille Troie. Troie, renaissante sous
de malheureux auspices, sera réduite en
cendres comme la première fois. Sœur
& femme de *Jupiter*, je ferai encore à la
tête d'une nouvelle armée toujours vic-
torieuse. *Apollon* releveroit trois fois ses
murs d'airain que trois fois ils périront
abattus & rasés par mes Grecs : que trois
fois la veuve captive pleurerait ses en-
fants & son époux. Mais ce sujet n'est pas
propre pour une lyre enjouée. Cessez de
vouloir parler le langage des dieux, & de
traiter de si grands sujets d'une si petite
manière.

Le lecteur appercevra que la traduction de
l'ode est plus selon le génie de la langue
françoise que celle que j'ai donnée, d'après
notre version ordinaire, du cantique de *David*.
A cet avantage près, quelle comparaison y
a-t-il

a-t-il entre ce galimathias, par lequel le sage nous est représenté, bravant *Jupiter* (ou la Divinité) avec son tonnerre, imitant *Polux*, *Hercule*, & *Bacchus*, terminé par un long étalage des fureurs de *Junon* contre *Ilion*; quelle comparaison, dis-je, y a-t-il entre cette pièce & le Pseaume LI ?

L'ode d'Horace sera, si l'on veut, une fleur qui fait plaisir par l'éclat & la variété de ses couleurs, mais c'est tout ce qu'on y trouve. Le cantique de *David*, au contraire, instruit, édifie, console, élève le cœur vers le DIEU rémunérateur & miséricordieux.

§ 127. *De l'infinité de DIEU.*

“ Quel philosophe pourra me démontrer
“ que DIEU est dans le vuide ? ” (Quest. sur
Platon, &c. p. 131.)

On auroit pu demander à M. de Voltaire, s'il étoit de son côté en état de démontrer que DIEU n'est pas dans le vide; & s'il ne lui est pas possible de donner une telle démonstration, tirera-t-il la conséquence en faveur de sa these ?

Tout nous annonce que DIEU est un Etre ineffable, dont la puissance, la sagesse, & les autres perfections, surpassent toute conception.

ception. C'est-là ce que nous appercevons évidemment dans ses ouvrages. Tout ce que nous voyons de lui est inconcevable, & absorbe notre foible raison. Ne peut-on pas conclure de-là qu'il en est de son immensité comme de ses autres attributs ? Si vous concevez DIEU comme n'étant que dans certains lieux, vous lui attribuez des dimensions, en longueur, largeur, & profondeur ; ce qui le met, jusqu'à un certain degré, de niveau avec les créatures. Si vous supposez que DIEU n'est point dans le vide, vous le divisez en plusieurs parcelles distinctes & séparées les unes des autres ; vous faites une multitude infinie de dieux, les uns grands & les autres petits ; parce qu'il y a une infinité d'êtres existants, séparés les uns des autres, par des espaces vides, plus ou moins grands. Vous tombez dans des absurdités monstrueuses. Et l'absurdité de votre hypothèse, est une démonstration de son contraire ; car s'il est absurde & contradictoire de dire que DIEU n'est pas dans le vide, il suit de-là que DIEU est dans le vide.

On voit par ce que dit ici le philosophe, que son dieu n'est autre chose que la matière, ou ce qui anime cette matière, l'âme du monde, selon le spinosisme.

§ 128. De Clarke & de Locke.

“ Comment *Clarke*, après son admirable
 “ ouvrage de l'existence de DIEU, a-t-il pu
 “ en faire un pitoyable sur des choses de
 “ fait ? Comment *Newton* a-t-il pu
 “ pu commenter l'Apocalypse ? Com-
 “ ment *Locke*, après avoir si bien développé
 “ l'entendement humain, a-t-il pu dégrader
 “ son entendement dans un autre ouvrage ? ”
 (Questions sur *Platon*, & sur quelques au-
 tres bagatelles, p. 132.)

Comme le critique ne s'explique point sur les ouvrages de *Clarke* & de *Locke* qu'il a en vue, je me contenterai d'observer en général, que ceci n'étant appliqué qu'à ce que ces grands hommes ont écrit sur la révélation, M. de *Voltaire* regarde tous ceux qui y croient comme donnant dans des foibles qui dégradent la nature humaine. Jamais incrédule n'avoit, peu-être, porté aussi loin la haine & le mépris contre la Religion; mépris qu'il assaisonne d'une multitude de mensonges & de calomnies contre les Ecritures, & contre ceux qui les respectent: il les prend tous à partie sur ce point. Le lecteur sent assez que ce ne sont pas là des raisonnements, & il n'attend pas, sans doute, que nous y répondions.

§ 129. *Si quelque chose peut être fait de rien.*

“ Ce premier moteur a-t-il produit les choses de rien ? Cela ne se conçoit pas : créer de rien, c’est changer le néant en quelque chose. Je ne dois point admettre une telle production, à moins que je ne trouve des raisons invincibles qui me forcent d’admettre ce que mon esprit ne peut jamais comprendre.” (Précis de la philosophie ancienne, p. 136.)

En supposant ce principe vrai, qu’on ne conçoit pas comment DIEU a pu créer de rien ce qui existe, quelle conséquence peut-on tirer de-là ? Si, comme le critique en convient, nous trouvons par-tout des choses inconcevables, que nous admettons cependant, & que nous ne pouvons nous dispenser d’admettre ? L’éternité est-elle plus aisée à concevoir ? Il faut pourtant admettre une cause éternelle. Ne doit-on pas regarder avec pitié un tel raisonnement, de la part d’un homme qui avoue qu’après avoir rapproché, autant qu’il lui a été possible, les assertions des philosophes, il ne lui reste qu’un cahos de doutes & de chimères ?* Devroit-on s’at-

* Page 141.

tendre à le voir dire ensuite, que le défaut de conception suffit pour ne pas admettre que DIEU ait pu créer ce qui n'existoit pas auparavant ?

On parle de créer de rien ; mais comprend-on ce qu'on veut dire par-là ? Ou, se sert-on des termes propres pour exprimer ce qu'on veut dire ? Est-ce là l'état de la question ? Le rien est-il un être ou une substance, pour qu'on puisse agir sur lui ? Ce n'est pas de rien que DIEU fait quelque chose ; mais il fait que ce qui n'existoit pas hier existe aujourd'hui : & c'est là une chose qui, non-seulement peut se concevoir, mais qui est à la portée des plus simples. *Moïse* ne dit pas que DIEU a créé le monde de rien, il n'étoit pas assez gauche pour employer ce langage : mais il s'exprime ainsi ; DIEU dit, *Que la lumière soit, & la lumière fut.* Est-il nécessaire d'être un philosophe profond pour concevoir que la lumière n'existoit point avant ce commandement, & que lorsque DIEU eut parlé elle exista ?

Mais, dira-t-on, de quoi DIEU a-t-il fait la lumière ? Est-ce de quelque chose, ou de rien ?

Je réponds que ce n'est ni de l'un ni de l'autre ; & que cette question est du nombre de

de celles qui ne méritent point de réponse. Ou bien l'on pourra répondre à cette question, lorsque les questionneurs nous auront dit, si les idées sont faits de quelque chose ou de rien ; car nous les avons réellement, & cependant elles n'ont pas toujours été ; & lorsqu'on y aura bien réfléchi, on trouvera qu'il est aussi impossible de concevoir que l'homme crée des idées, qu'il l'est d'expliquer comment DIEU a créé le monde par un pur effet de sa volonté.

St. Paul, parlant sur le même sujet, ne dit pas non plus que ce qui existe ait été fait de rien ; mais que *les choses qui existent n'ont point été faites de choses qui apparussent*. Celui qui peut comprendre qu'un enfant n'existoit pas avant de naître, peut comprendre qu'un Etre tout-puissant peut faire que ce qui n'étoit pas auparavant soit maintenant, ou dans la suite.

Il est vrai que le critique paroît disposé à se rendre, si on lui donne des raisons invincibles. C'est avouer qu'il n'y a ni impossibilité ni contradiction. Ce qu'il pose ici comme un principe, n'est donc pas un principe.]

§ 130. De l'existence nécessaire de la matière.

“ Tout ce qui existe paroît exister neces-

2

“ fairement,

“ fairement, puisqu’il existe. Car s’il y a
 “ aujourd’hui une raison de l’existence des
 “ choses, il y en a eu une hier ; il y en a
 “ eu une dans tous les temps ; & cette cause
 “ doit toujours avoir eu son effet : sans quoi
 “ elle auroit été pendant l’éternité une cause
 “ inutile.” (Ibid.)

“ Tout ce qui existe *paroît* exister néces-
 “ fairement.” Si vous parlez des *apparences*,
 de ce qui *paroît*, votre cause est assez mau-
 vaïse ; car les *apparences* sont certainement
 contre vous. Il *paroît* (même à un enfant
 de cinq ans) qu’il y a beaucoup de choses
 qui ne sont pas nécessaires. Si l’on jugeoit
 selon les *apparences*, il y a bien des choses
 dont on pourroit se passer. Il *paroît*, à bien
 des gens, qu’on auroit pu se passer même
 de certains philosophes, quoiqu’ils aient fait
 grand bruit, & qu’ils se crussent fort néces-
 saires.

Mais ne parlons pas de ce qui *paroît* ;
 tenons-nous en à ce qui est : DIEU étant
 tout sage, il ne fait ni ne permet rien en
 vain, & sans de bonnes raisons : ainsi, dans
 ce sens nous convenons que tout est nécessaire,
 même le mal, même M. de Voltaire ; il étoit
 nécessaire qu’il existât, puisqu’il a existé.

Néanmoins

Néanmoins son existence n'étoit pas nécessaire de toute éternité ; & la preuve en est, qu'elle n'a commencé à avoir lieu que l'an mil fix cent quatre-vingt quatorze. Et si l'existence de *ce grand homme* n'étoit pas nécessaire avant cette année-là, où est le présomptueux, où est l'atome qui oseroit prétendre à une existence nécessaire de toute éternité ?

On me dira, peut-être, que si l'existence de *M. de Voltaire* n'étoit pas nécessaire, les particules dont il étoit composé l'étoient ; que ce n'est pas la forme ou la configuration de la matiere qui est nécessaire, mais la matiere elle-même ; que c'est elle seule qui existe nécessairement.

Mais on croiroit que la propriété d'exister nécessairement & par soi-même, est une perfection, qui met celui qui en est doué fort au-dessus de celui qui n'a qu'une existence précaire ; & alors, selon le système de l'existence nécessaire de la matiere, *M. de Voltaire* auroit été inférieur aux particules des choux ou des cochons dont il se nourrissoit, & qui se convertissoient en sa propre substance. Et s'il faut de deux choses l'une, ou admettre que la matiere, qui compose les choux ou les cochons, existe par soi-même,

ou bien le *philosophe Voltaire*, qui ne donnera la préférence à ce dernier ? Ainsi nous serons conduits à conclure que *M. de Voltaire*, né en 1694, a existé nécessairement de toute éternité, “ sans quoi la cause dont il est “ l’effet, auroit été inutile pendant toute “ l’éternité.” Où est l’esprit assez revêché, pour ne pas se rendre à ce raisonnement ?

On peut répondre, il est vrai, que DIEU avoit créé *Adam* avant *M. de Voltaire*, & qu’il y a eu plusieurs générations entre ces deux hommes. On peut encore remonter plus haut, supposer qu’il y a eu des milliers d’autres mondes ; on peut se perdre même dans l’abîme de l’éternité, & dire que la DIVINITE’ n’a jamais été dans l’inaction, pour n’avoir pas créé plutôt *M. de Voltaire* : mais j’avoue que ma raison se perd, que mon imagination se confond, quand il est question de l’éternité ; toutefois je suis partial pour *M. de Voltaire*, & je ne puis me résoudre d’accorder l’existence nécessaire & par soi-même à un peu de boue à son préjudice.

§ 131. *Suite.*

“ Il faut de deux choses l’une ; ou que
 “ la matiere, qui compose la pierre ou la
 “ fange, existe nécessairement par elle-
 “ même,

“ même, ou qu'elle existe nécessairement
“ par le premier moteur : il n'y a pas de
“ milieu.”

On demande pardon au philosophe ; il y a un milieu, ou une autre alternative, qui est d'exister en vertu de la volonté libre du Créateur : & c'est ce juste milieu que nous adoptons.

§ 132. *De la première cause.*

“ DIEU peut-il m'avoir donné ce qu'il
“ n'a pas ? J'ai l'intelligence, & je suis
“ dans l'espace : donc il est intelligent, & il
“ est dans l'espace.” (Précis de la phil.
p. 139.)

On vous accorderoit votre principe, s'il étoit un peu mieux exprimé. On ne peut, il est vrai, donner des choses plus excellentes que celles qu'on a, mais on en peut donner d'inférieures. Le Psalmiste se sert d'un raisonnement qui a quelque rapport à celui-là, mais il s'exprime mieux ; *Celui qui a planté l'oreille n'entendra-t-il point ? Celui qui a formé l'œil ne verra-t-il point ?**

* *Psf. xciv, 9.*

Mais pour ce raisonnement, DIEU m'a placé dans l'espace, donc il est dans l'espace : on ne fait pas trop ce que vous voulez dire. Voulez-vous conclure de-là qu'il n'est point ailleurs que là où vous êtes, ou seulement qu'il est où vous êtes ? Dans le dernier cas personne ne vous a jamais nié le fait ; & dans le premier cas, on vous demandera où vous avez appris votre logique, & l'on vous conseillera de vous adresser mieux pour l'apprendre.

§ 133. *De la liberté.*

“ La liberté qu'on appelle d'indifférence
 “ est un mot sans idée, une absurdité ; car
 “ ce seroit se déterminer sans raison, ce seroit
 “ un effet sans cause. Donc DIEU ne peut
 “ avoir cette liberté prétendue, qui est une
 “ contradiction dans les termes. Il a donc
 “ toujours agi par une nécessité qui fait son
 “ existence.” (Id. p. 140.)

La nécessité fait l'existence de DIEU ! C'est apparemment quelque découverte de M. de Voltaire, quelque mystere que lui seul entend.

“ La liberté qu'on appelle d'indifférence
 “ est un mot sans idée.” Non, c'est un mot
 qui renferme une idée ; il exprime que celui

qui en est doué choisit de deux choses : celle qu'il lui plaît, ou n'en choisit aucune, ou enfin l'une & l'autre, sans que rien le contraigne dans son choix. N'est-ce pas là une idée ? Mais le mot de *liberté*, & celui de *nécessité*, expriment des idées contraires ; un être n'est point libre, s'il agit nécessairement, & il n'est point nécessité s'il agit librement ; ainsi M. de Voltaire, en parlant de *liberté* au sujet d'un être qui agit par *nécessité*, se contredit, & emploie des mots sans idée.

On fait bien que l'article de la liberté est une matière épineuse, & qu'on peut faire des raisonnements métaphysiques pour l'embrouiller ; mais toute la métaphysique philosophique ne sauroit m'empêcher de sentir ce que je sens, & me persuader que je n'éprouve pas ce que j'éprouve : je fais que ma main se meut, lorsque je veux qu'elle se meuve ; que je vais à la promenade, ou que je reste dans ma chambre, selon qu'il me plaît de sortir ou de rester à la maison ; que je parle, ou je me tais, sans y être contraint ; qu'un indigent, à qui je fais l'aumône, ne m'a point fait violence, & n'a point pris malgré moi l'argent que j'avois dans ma bourse ; & que j'aurois tort de l'attaquer en justice comme voleur. Si je tenois un autre langage, je

ne ferois pas de bonne foi, je parlerois contre ma propre conviction ; & je pense que mon cas est celui de tous mes semblables. Je m'en tiens là, sans me mettre en peine des subtilités de la métaphysique.

Je dis que cette liberté n'est point mon ouvrage, puisque je ne me suis pas fait ; il faut donc qu'elle me vienne du Créateur qui m'a formé ; & comme on convient qu'il n'est pas possible de donner ce qu'on n'a pas, ni qu'on ne peut avoir, ou du moins des choses plus excellentes que celles qu'on a, j'en conclus que celui de qui je tiens la vie est libre, & dans un degré bien plus parfait que je ne le suis moi-même.

Après avoir, à ce qu'il me paroît, établi solidement nos principes, il seroit inutile de s'arrêter à suivre le philosophe dans des discussions au-dessus de la portée de notre esprit & qui tendent à renverser & à contredire des vérités de fait & de sentiment.

§ 134. *Raillerie sur St. Paul.*

“ Femmes, soyez soumis à vos maris. . . .

“ St. Paul étoit-il marié? — Oui. . . . —

“ Si j'avois été la femme d'un pareil homme,

“ je lui aurois fait voir bien du pays. . . .

“ Quand j'épousai M. de Grancey ni

“ lui

“ lui ni moi nous ne promîmes d’obéir.
 “ Sommes-nous donc des esclaves ?
 “ Ce *St. Paul* étoit bien brutal.
 “ Il ne faut pas prendre au pied de la lettre
 “ tout ce qu’il dit. On lui reproche d’avoir
 “ eu beaucoup de penchant pour le Jansé-
 “ nisme. — Je me doutois bien que c’étoit
 “ un hérétique, dit la Maréchale.” (Femmes,
 foyez soumis à vos maris, p. 145.)

Il importe fort peu que ce dialogue qu’on
 prête ici à l’*Abbé de Châteauneuf* & à la *Maré-
 chale de Grancey*, soit un conte ou une histoire
 réelle. Dans l’un & dans l’autre cas les in-
 terlocuteurs ont tort de dire des mensonges :
St. Paul n’étoit point marié ;* & l’on ne bénit
 point de mariage sans que la femme pro-
 mette d’obéir à son mari.

Que *St. Paul* soit appelé *brutal*, *hérétique*,
disciple de Jansénius, parce qu’il prescrit les
 devoirs des femmes envers leurs maris, ce
 sont là des gentillesse qui ne doivent pas sur-
 prendre de la part de *M. de Voltaire*, ou d’un
 Abbé tel que le précepteur du jeune *Arouet* ;
 ou enfin de la part d’une femme “ impé-
 “ rieuse, qui n’avoit jamais rien lu que les.

* *I. Cor. VII, 7 & 8.*

“ lettres qu’on lui écrivoit, ni mis dans sa
 “ tête que les nouvelles du jour, les ridi-
 “ cules de son prochain, & les intérêts de
 “ son cœur ; qui avoit des amants qui l’ado-
 “ roient, en même temps que son mari la
 “ respectoit.” On fait bien que *St. Paul*
 n’étoit pas le fait de ces gens-là, encore
 moins que de *Félix* & de *Drucile*. Voy. le §
 suivant.

§ 135. *Si Mahomet a établi la polygamie. De
 la soumission des femmes envers leurs maris.*

“ *Mahomet*, bien loin d’avoir imaginé la
 “ polygamie, l’a réprimée & restreinte. Le
 “ sage *Salomon* possédoit sept cents épouses.
 “ *Mahomet* a réduit ce nombre à quatre seule-
 “ ment.—Mais *Mahomet* a-t-il ordonné
 “ que les femmes fussent soumises à leurs
 “ maris ?—Non, cela ne se trouve point
 “ dans l’*Alcoran*.” (Suite du dialogue pré-
 cédent.)

Voici ce que *Mahomet* dit, sur ce sujet,
 dans son *Koran* : ‘ Epousez celles qui vous
 ‘ agréeront, ou deux, ou trois, ou quatre.
 ‘ Si vous craignez de ne les pouvoir entre-
 ‘ tenir également, n’en épousez qu’une, ou
 ‘ des esclaves que vous aurez acquises ; cela
 est

‘ est plus à-propos, afin que vous n’offensiez
‘ pas DIEU.*

‘ Celui qui ne pourra pas épouser les
‘ femmes de libre condition, épousera celles
‘ de ses femmes ou filles esclaves qui lui
‘ agréeront.†

‘ Les hommes auront autorité sur les
‘ femmes ; ils les auront en leur garde ; ils
‘ auront en leur pouvoir le bien que DIEU
‘ leur aura donné, & auront soin de la dé-
‘ pense qu’il conviendra de faire pour elles.
‘ Les femmes sages & obéissantes observent
‘ en l’absence de leurs maris les commande-
‘ ments de DIEU. Faites des remontrances
‘ à celles qui seront désobéissantes, & les
‘ éloignez de votre lit ; frappez-les. Si
‘ elles vous obéissent, ne cherchez pas occa-
‘ sion de les maltraiter.‡

On voit, par ces paroles du Koran, que
Mahomet permet à ses sectateurs d’épouser
quatre femmes ; de prendre pour concu-
bines celles de leurs esclaves qu’ils agréeront :
mais il semble que la restriction est tout
au plus sous-entendue ; car on y voit bien

* *Ch. iv, (Des Femmes) T. I, p. 93. Trad.*
de Du Ryer. † *Id. p. 98.* ‡ *Id. p. 99.*

une permission, mais non une défense. Si l'on ajoute à cela l'exemple de *Mahomet*, qui avoit onze femmes (& selon quelques-uns, vingt-six), & onze concubines, la restriction paroîtra pour le moins équivoque. Je conviens néanmoins que l'opinion commune est que *Mahomet* restreint le nombre des femmes à quatre; mais j'ignore les preuves qu'on en donne. Cette restriction ne se trouve pas, je pense, dans les ferrails des souverains; &, en général, des gens riches parmi les Mahométans. Revenons à M. de *Voltaire*.

“ *Mahomet* est bien loin d'avoir imaginé la polygamie.”

Je conviens qu'il n'est pas le premier qui en ait eu la pensée; l'opinion commune fait honneur de cette *imagination* à *Lémec*, un des descendants de *Cain*; mais *Mahomet* a établi la polygamie; c'est-à-dire, la pluralité des femmes.

L'exemple de *Salomon* ne peut être allégué, en faveur de la cause de *Mahomet*, que contre ceux qui prennent la défense de toutes les actions de ce Prince. *Salomon* étoit répréhensible sur ce point, comme il le fut en se livrant à l'idolatrie. *Moïse* dit expressément au peuple d'Israël, que s'ils se choisissent

fissent un roi, lorsqu'ils seront en possession du pays de Canaan, il ne prendra point plusieurs femmes; afin que son cœur ne se corrompe point.*

Ce n'est point, j'en conviens, une défense formelle de la polygamie; & l'on ne veut pas dire que *Moïse* l'ait proscrire expressément: mais il ne la suppose point; il ne dit nulle part que l'homme peut prendre plusieurs femmes; il parle toujours de l'homme & de sa femme, & non de l'homme & de ses femmes.

Il est vrai qu'il est question, dans le Deutéronome, d'un homme qui auroit des enfants de deux femmes, l'une aimée & l'autre haïe.† Mais ne pourroit-on pas entendre deux femmes, l'une après l'autre?

Quoi qu'il en soit à ce sujet, je conviens que *Moïse* a toléré la polygamie; & le SAUVEUR rend raison de cette tolérance ou relâchement, lorsqu'il répond aux difficultés qui lui furent proposées au sujet du divorce, ainsi qu'on peut le voir Matth. xix, 3—9.

Mahomet paroît six cents ans après JESUS-CHRIST, qui avoit rectifié la loi sur l'article du mariage; ou plutôt, qui avoit

* Deut. xvii, 17. † Ch. xxi, 15.

déterminé ce point, sur lequel la Loi gardoit le silence, à cause de la dureté de cœur de ceux à qui elle étoit donnée. *Mahomet* fait profession de croire à *Moïse*, aux Prophetes, aux Apôtres, & à JESUS-CHRIST; il permet à ses sectateurs d'épouser quatre femmes, de prendre d'entre leurs esclaves comme telles celles qu'ils agréeront; & néanmoins, nous dit le judicieux *Voltaire* (ou, si l'on veut, l'Abbé de *Châteauneuf* par sa bouche), “*Mahomet* n'a pas imaginé la polygamie”! Comme il n'est pas ici question d'*imagination*, parce qu'il s'agit d'une chose qui n'en exige pas beaucoup, nous employerons un autre terme mieux adapté au sujet; & nous dirons, en contredisant cette assertion, que *Mahomet* a établi la polygamie.

Le ridicule que *M. de Voltaire* paroît vouloir jeter sur ce précepte, *Femmes, soyez soumises à vos maris*, mérite que nous nous arrêtions un moment sur ce point de la morale chrétienne. Il n'est pas nécessaire de faire observer au lecteur que *M. de Voltaire* avance ici une fausseté, en disant que *Mahomet* n'a pas prescrit aux femmes d'obéir à leurs maris; il a déjà vu ce qui en est par la citation, qui se trouve ci-dessus, des propres paroles du Koran.

On

On prie ceux qui tournent en ridicule les devoirs relatifs à l'union conjugale, de considérer les réflexions suivantes.

1. Le précepte, dont il est ici question, est un précepte divin ; & tourner en dérision une loi qui a une telle origine, c'est être très-inconfidéré, si on le fait par légèreté, ou impie, si l'on agit avec connoissance de cause ; car cette dérision retombe sur celui qui est l'auteur de la loi.

2. Cette loi est établie depuis le commencement du monde, & renouvelée ensuite toutes les fois que DIEU a daigné se manifester aux hommes ; ce qui doit en faire sentir l'importance, & qu'elle est indispensable.

3. Il n'y a jamais eu de législateur dont la morale n'ait été conforme, sur ce point, à la Loi & à l'Evangile ; &, méconnoître cette obligation, c'est s'inscrire en faux contre les loix humaines, aussi bien que contre les loix divines.

4. Cette loi est fondée sur la nature même des choses. Dans toute société, quelle qu'elle soit, il faut un ordre, & conséquemment de la subordination ; sans quoi, lorsque les opinions seroient différentes & les volontés opposées, il en résulteroit un désordre inévitable.

table. Ce principe est la base de toute société, entre les hommes.

Mais n'est-il pas évident que ce seroit contredire la nature & l'ordre qu'elle établit, si l'on mettoit l'autorité entre les mains du plus foible ? La supériorité de force, qui est donnée à l'homme, indique-visiblement qu'il est le chef de la femme, & que puisque l'ordre demande qu'il y ait de la subjection dans leur société, elle doit être du côté de la femme.

5. Cette supériorité de l'homme ne consiste pas seulement dans la force du corps ; mais aussi dans les facultés intellectuelles, dans la profondeur du raisonnement, dans la solidité du jugement, dans la fermeté d'ame ; ce qui seul seroit suffisant pour le placer à la tête, & non la femme.

On peut dire, il est vrai, qu'il y a des femmes qui sont supérieures à des hommes, à tous ces égards. Il y a beaucoup de femmes qui surpassent leurs maris en talents & en capacité ; mais il n'est point ici question de quelques exceptions, il s'agit du général ; & il n'est pas possible d'établir des loix dans la société pour chaque cas particulier. Rien n'est plus commun que de trouver dans les états des hommes plus capables de gouverner
que

que ceux qui ont l'autorité en main ; mais est-ce une raison pour les placer sur le trône, en faire descendre le prince, & mettre la société en confusion ?

Ceci ne doit pas être entendu comme si j'avois dessein de dire que la femme fût, à aucun égard, inférieure à l'homme en fait de vrai mérite ou de dignité ; je crois qu'il y a, à ce sujet, une parfaite égalité. Mais chacun a sa propre sphere où il doit rester ; hors de là on est déplacé. Devant DIEU il n'y a aucune différence entre l'homme & la femme ; ils sont rachetés par le même SAUVEUR ; ils ont les mêmes espérances. Je n'ai en vue, dans ce que j'ai dit, que ce qui est relatif à l'ordre présent de la société.

Un mari qui abuse de son autorité, pour tyranniser sa femme, est un monstre ; mais celui qui s'en laisse maîtriser est un sot. Une femme obéissante mérite tous les égards dont un homme est capable ; mais celle qui veut dominer, est aussi méprisable que la première mérite d'être respectée.

Qu'on écoute & qu'on suive les loix que l'Evangile prescrit aux époux, & la paix & le bonheur régnera dans les familles. Le mari aura du respect pour sa femme ; il l'aimera avec tendresse, & ainsi qu'il s'aime lui-même.

La

La femme révérera son mari, l'aimera, & lui obéira.

Où est la femme honnête & sensée qui ne se félicitera pas d'avoir un époux qui se conduit d'après cette regle que *St. Paul* donne : *Maris, aimez vos femmes comme CHRIST a aimé l'Eglise, & s'est donné lui-même pour elle. Les maris doivent aimer leurs femmes comme ils s'aiment eux-mêmes. Le mari n'a pas la puissance de son corps, mais c'est la femme.*

J'en appelle même à nos railleurs & à nos railleuses : ne vaut-il pas mieux, pour une femme, d'obéir à un tel mari, que de vivre indépendante avec un époux fibarite & débauché, qui la méprise, lui préfère des femmes de mauvaise vie, & donne à ses enfants l'exemple de la prostitution ; ce qui est ordinairement le cas de ces maris qu'on appelle commodes, & qui font un jeu des préceptes de l'Evangile ?

Mais s'il s'agissoit de faire une comparaison entre les devoirs du mariage, tels que l'Evangile les prescrit, & où est compris celui dont il est question, avec la morale des philosophes de la trempe de notre critique, la différence seroit-elle en faveur des derniers ? Ceux-ci font un jeu de la chasteté, de l'adultere, & d'autres crimes de ce genre.

Séduire

Séduire la femme ou la fille de son prochain, ne sont que des gentilleffes. Que le lecteur décide lui-même.

§ 136. *De la censure que St. Paul fit de la dissimulation de St. Pierre.*

“ St. Paul étoit un peu dur, répartit l'Abbé ; & il aimoit fort à être le maître : il traita du haut en bas St. Pierre, qui étoit un assez bon homme.” (Idem.)

Plusieurs des Juifs convertis au Christianisme conservoient encore un grand zèle pour les cérémonies lévitiqes ; ils refusoient de se joindre aux païens convertis, & de communiquer avec eux. St. Pierre, dans une occasion, céda à leurs préjugés ou à leurs instances, il se sépara des fideles incirconcis ; foiblesse qui ne tendoit pas moins qu'à empêcher la conversion des païens, ou à former un schisme scandaleux. St. Paul, témoin de cette dissimulation, en avertit St. Pierre : & comme la faute étoit publique, il lui dit, en présence de l'assemblée ; *Si toi, qui es Juif, vis comme les gentils, & non pas comme les Juifs, pourquoi contrains-tu les gentils à judaïser ? Nous qui sommes Juifs de naissance, & non pécheurs d'entre les gentils, sachant que l'homme n'est pas justifié*

*justifié par les œuvres de la Loi, mais seulement par la foi en CHRIST, nous avons cru en JESUS-CHRIST, afin d'être justifiés par la foi de CHRIST, & non par les œuvres de la Loi ; parce que personne ne sera justifié par les œuvres de la Loi.**

Nous ne prétendons pas qu'il y ait aucun homme parfait & à l'abri de faire des fautes ; St. Pierre étoit répréhensible, dans le cas en question ; c'est ce qu'il reconnut lui-même : mais pour St. Paul, il ne fit que son devoir.

§ 137. *Objection contre la Providence, prise des miseres de la vie présente.*

“ Ce qui persuade le plus la Providence,
 “ disoit le profond auteur de *Bacha Biblioquet*,
 “ c'est que pour nous consoler de nos in-
 “ nombrables miseres, la nature nous a fait
 “ frivoles. Nous sommes tantôt bœufs ru-
 “ minants, accablés sous le joug ; tantôt
 “ des colombes dispersées, qui fuyons, en
 “ tremblant, la griffe du vautour, décou-
 “ lante du sang de nos compagnes ; renards
 “ poursuivis par des chiens ; tigres qui nous
 “ dévorons les uns les autres. Nous voilà
 “ tout d'un coup devenus papillons ; & nous
 “ oublions, en voltigeant, toutes les hor-

* *Gal. ii, 14—16*

“ reurs que nous avons éprouvées
“ Mortels, voulez-vous tolérer la vie ? Ou-
“ bliez & jouissez.” (De la frivolité, p. 157.)

Il faut bien que l'auteur de *Bacha Bibliothèque* soit profond, puisqu'il fait un jeu de la Providence. Tous les auteurs qui attaquent la Religion le font ; & ceux qui ont acquis le titre d'auteurs profonds par leur pénétration, leurs recherches, & leurs découvertes, ont aussi quelquefois ce titre, quoiqu'ils croient en JESUS-CHRIST ; avec cette différence, qu'ils se dégradent, dégradent l'esprit humain, consolent les autres hommes de la supériorité qu'ils ont sur eux, lorsqu'ils parlent en faveur des Ecritures. Voilà un des principaux arguments que M. de Voltaire propose à ses néophites.

On fait de grands étalages des misères de la vie ; & ce n'est pas absolument sans fondement : mais cependant il y a ici un peu d'exagération ; car pour un bœuf qui porte le joug (ce qui ordinairement n'est pas un grand mal), il y en a beaucoup d'autres qui paissent dans de gras pâturages ; pour une colombe qui fuit la griffe du vautour, il y en a des milliers qui vivent paisiblement avec leurs compagnes parmi la verdure. Si le renard est

est poursuivi par les *chiens*, & si les *tigres* se dévorent les uns les autres, ils le méritent bien. De sorte que le mal est exagéré par le *profond auteur*.

Ne seroit-il pas aussi à-propos de rechercher la cause & les auteurs de tous ces désordres, & de voir si DIEU ne met par les hommes en état d'être plus heureux ou moins infortunés ? Car si ce désordre venoit des hommes, de l'abus qu'ils font de leur liberté, il sembleroit qu'alors on devroit le mettre sur leur compte, & non sur celui de la Providence.

Supposons, par exemple, que M. de Voltaire attaque un de ses confreres, & qu'avec le talent qu'il a de tourner en ridicule, il le dépîte, le désole, & lui rende la vie amere ; qu'il séduise une fille qui n'est pas assez sur ses gardes, & réduise au désespoir un pere & une mere qui n'avoient des yeux que pour cette enfant ; supposons qu'il fasse renfermer à Beslêtre des jeunes gens, qui pour s'amuser auront publié contre lui quelques brochures qui lui déplaisent. Voilà du désordre, sans doute ; mais quelle en est la cause ? Est-ce la DIVINITE' ? est-ce la Providence ? Ne peut-on pas dire que si M. de Voltaire n'avoit pas été jaloux, fatyrique, débauché, vindicatif,

catif, tout cela ne feroit point arrivé ? Et dans un tel cas n'est-ce pas à lui qu'il faudroit s'en prendre ?

On ne peut pas dire qu'il n'eut pas des moyens pour éviter de donner dans ces écarts ; la DIVINITE', cette Providence qu'on accuse, les lui avoit fournis ces moyens, dont d'autres profitent ; & pourquoi n'auroit-il pas pu en profiter lui-même ? L'Evangile enseigne la charité, la tempérance, le support & le pardon des injures ; & il fait plus ; car JESUS accomplit sa vertu dans notre infirmité, & il affranchit ceux qui veulent venir à lui pour avoir la vie. DIEU nous défend le crime, & nous mettrons sur son compte les crimes que nous commettons ! Il veut nous affranchir de nos péchés, & nous l'accuserons de notre esclavage ! Il nous offre la paix, qui seule suffit pour nous rendre heureux, & nous lui attribuerons nos agitations & nos miseres ! Voilà cependant ce que fait cet *auteur profond*, ainsi que le coryphée des philosophes.

La difficulté de M. de Voltaire, dans ce paragraphe, revient à ceci ; que l'innocence est souvent opprimée, & qu'il y a des désordres dans le monde : mais ignoroit-il que nous répondons à tout cet étalage, & à tous
les

les autres de ce genre, en trois mots ?—
y a une éternité.

Qu'est-ce que le temps, mis dans la balance avec l'éternité ? Le temps, comparé à l'éternité, est moins qu'un atome de poussière, que sa légèreté fait voltiger dans l'air, en comparaison du poids énorme de notre globe : & la portion de temps, qui est dévolue à chaque individu, n'a nulle proportion avec le temps. Depuis la création du monde il s'est écoulé six mille ans, qui ne forment qu'une portion du temps. Où sont-ils maintenant ces six mille ans ? Au rang des songes ; & si de ce songe on accorde cinquante ans à chaque homme, l'un portant l'autre, ce qui est plus du double de ce qui leur en revient, leur vie n'aura été que la cent-vingtième partie d'un songe.

Qu'est-ce donc que cette vie, si l'éternité, qui doit tout réparer, lui succède ? Un pere, pour le bonheur de son fils, qu'il pense pouvoir vivre cinquante ou quatre-vingt ans, le laisse quelques minutes dans l'anxiété & dans la peine : ce pere est-il donc cruel ? Mais quand même il y auroit de la cruauté chez ce pere, en faisant acheter à son fils un bonheur de quatre-vingt ans au dépens de deux minutes de souffrances, la

DIVINITE

DIVINITE' ne le feroit pas en nous éprouvant, pendant tout le cours de notre vie, pour nous préparer à l'éternité ; car deux minutes ont quelque proportion avec quatre-vingt ans, mais le temps n'en a aucune avec l'éternité.

Je ne pense pas qu'il fût fort difficile de montrer que tous les désordres se réduisent à ceux du cœur humain, non à un philosophe de la trempe de M. de Voltaire, mais à un homme humble, qui se connoît.

Que M. de Voltaire oppose cette difficulté à son propre système, selon lequel l'homme est confondu avec la brute : à la bonne heure. Mais qu'il s'en serve pour combattre la Religion Chrétienne, c'est une absurdité ; & une absurdité dictée par la mauvaise foi ; car on l'a mille fois réfutée ; & M. de Voltaire ne l'ignoroit pas.

§ 138. *Conseils du philosophe Voltaire.*

“ Mortels, voulez-vous tolérer la vie ?
“ Oubliez & jouissez.”

Confucius, Zeleucus, Caton, Socrate, Aristide,
& en général, vous philosophes, qui avez
cru à la vertu, voici un homme qui se dit
des vôtres, qui prend le titre de *philosophe*
qu'on

qu'on vous donne, qui prétend que s'il avoit vécu de votre temps il auroit été votre familier ami ; voici le coryphée des philosophes, d'un siècle qu'on appelle le siècle de la philosophie, qui nous donne un plan de conduite ; “ Mortels, voulez-vous tolérer “ la vie ? Oubliez & jouissez.”

Mais si nous en jugeons par votre conduite, & par ce qui nous reste de vos discours, vous auriez tenu un autre langage ; & nous présumons, qu'en pareil cas, vous auriez dit ; “ Compatissez aux misères de vos “ semblables ; & s'il est dans votre pouvoir “ de leur être utile, soyez-le ; mais sur- “ tout évitez les excès qui contribuent à “ rendre cette terre un lieu de misère.” Ainsi celui qui se dit votre compagnon, instruit à votre école, qui prend place à côté de vous, ou plutôt qui se met à votre tête, fait un jeu de vos préceptes, & ne parle que *d'oublier & de jouir*. A quoi sert donc votre philosophie, si vos admirateurs peuvent être tels ?

Vous répondriez, sans doute, ce que nous sommes souvent obligés de dire de bien des gens qui portent le nom de Chrétiens : Ce n'est point un sage, & il en prend faussement le nom ; nous ne l'avouons point pour être des

des nôtres ; sa philosophie n'est point notre philosophie ; car nous prêchons la vertu, & celui-là encourage à la débauche.

Qu'on se représente, en effet, un jeune homme, dont les passions sont vives, à qui l'on donne cet avis, *Oubliez & jouissez* ; que fera-t-il, ou plutôt que ne fera-t-il point, & qui pourra marquer les bornes où il s'arrêtera, & les loix qu'il respectera ? La philosophie doit-elle exciter les passions, ou les réprimer ? Si elle doit les réprimer, M. de Voltaire est bien loin d'être philosophe. Si la philosophie enseigne les hommes à *oublier & à jouir*, n'est-elle pas la peste de la société, & ne porte-t-elle pas faussement le nom de sagesse ?

§ 139. *De Servet brûlé à Geneve.*

“ Un Espagnol passe à Geneve, au milieu du seizième siècle : le Picard Jean Chauvin apprend que cet Espagnol est logé dans une hôtellerie : il se souvient que cet Espagnol a disputé contre lui sur une matière que ni l'un ni l'autre n'entendait. Voilà mon théologien Jean Chauvin, qui fait arrêter le passant, malgré toutes les loix divines & humaines, malgré le droit des gens reçu chez toutes les nations ; il le fait plonger dans un cachot,

TOM. II. G &

“ & le fait brûler à petit feu avec des fagots
 “ verds, afin que le supplice dure plus long-
 “ temps.” (Des arrêts de mort, p. 167.)

Il semble qu'on auroit dû, depuis long-temps, se lasser de répéter cette atrocité, si souvent défavouée. *Calvin*, & les autres réformateurs, fortoient d'une église intolérante ; ils avoient fucé avec le lait les principes de l'intolérance ; & la plupart d'entr'eux furent intolérants. Ce n'est pas seulement à Geneve, mais aussi dans les autres états, où l'on avoit embrassé la réforme, qu'on persécuta pour des opinions. On convient donc que les magistrats de Geneve, ainsi que ceux qui eurent part à la mort de *Servet*, étoient répréhensibles dans ce cas, & dans tous les autres semblables. Ce que je dis ici a été répété cent fois, & il y a bien peu d'honnêteté de jetter, sans cesse, à la figure d'une personne des ordures qu'elle abhorre.

Calvin a été un des auteurs de la réforme, mais il n'est point notre Patron ; & ses opinions ne sont point des articles de foi, ni ses actions la regle de notre conduite. Malgré tout le mal qu'on s'est permis d'en dire, c'étoit un grand homme ; mais il étoit homme,

&

& il s'est trompé, à notre avis, sur l'article de la tolérance.

On met sur son compte uniquement la mort de *Servet*, mais il est assez prouvé qu'il y a seulement eu part; & j'ignore où *M. de Voltaire* a trouvé la circonstance des fagots verts, & que ce fut *Calvin* qui l'ordonna ainsi. J'ai beaucoup de penchant à croire qu'il a pris cette anecdote dans la source où il a puisé que *Newton* dit & prouve que *Moïse* ne pouvoit pas savoir l'hébreu. Voy.

§ 124.

Au reste, si *M. de Voltaire* trouve que le picard *Jean Chauvin* ne sonne pas bien à l'oreille, ainsi qu'il l'a trouvé du *parisien Arouet*, qu'il a changé en *Voltaire*, à qui en est la faute? Il y a bien de la petitesse à s'en prendre aux noms, ainsi que des garçons de college. Si, comme certains le prétendent, le pere de *Calvin* s'appelloit *Chauvin*, n'avoit-il pas autant de droit de changer ce nom en celui de *Calvin*, que le critique de travestir *Arouet* en *Voltaire*?

§ “ *Théodose* étoit haï pour ses cruautés.

(p. 174.)

Théodose n'étoit point haï; il étoit aimé

& respecté pour ses vertus. Voy. § 102.

§ 140. *Si l'on a reproché aux Turcs de n'avoir point de sorciers.*

“ Ce qu'on reprochoit le plus aux Turcs, c'étoit de n'avoir point de sorciers, ni possédés parmi eux.” (Commentaires sur les délits, &c. Quest. 9, p. 198.)

Mais qui faisoit ce reproche ? Il n'y a que des sorciers ou des démoniaques qui puissent faire ce reproche : car quel autre peut se faire gloire d'une telle distinction ? Ce reproche a-t-il jamais été fait ? Suffit-il de la parole de M. de Voltaire, & n'auroit-il pas été à-propos qu'il eût mentionné ses garants ? Mais voici ce que je trouve dans Bayle : ‘ On dit ‘ que les Mahométans ont été fort adonnés ‘ au sortilege, & que pendant que les Sarasins dominoient en Espagne, on enseigna ‘ publiquement la magie dans Tolède, dans ‘ Séville, & dans Salamanque. On montra ‘ à Martin del Rio le cachot où s'étoient faites ‘ ces leçons : la reine Isabelle de Castille l'avoit ‘ fait fermer. Notez,’ ajoute M. Bayle, ‘ la ‘ contradiction de l'auteur ; il dit, 1º, Qu'on ‘ l'enseignoit publiquement : 2º, Qu'on l'en-
seignoit

« seignoit dans un cachot. »

Cette critique paroît assez mal fondée ; car on auroit pu enseigner publiquement des choses qui ne s'apprennent que dans des cachots, dans des grottes, ou des caves. C'est une des ruses de ceux qui se disent devins ou sorciers, de choisir des endroits obscurs & lugubres, pour faire leurs opérations ; afin d'inspirer de l'effroi : témoin le purgatoire de St. Patrick en Irlande, qui étoit public avant l'interposition des magistrats. On fait que *Mahomet* croyoit qu'il y avoit des sorciers & des démoniaques, & que ses sectateurs ont les mêmes opinions.

Il est plus que probable, que si quelqu'un avoit fait le reproche dont parle M. de Voltaire, avant ou pendant le temps de M. Bayle, il en auroit entendu parler ; & dans ce cas il n'auroit pas manqué d'en faire mention dans cette occasion.

Au reste, je prends le mot *Turc* dans le sens qu'on lui donne vulgairement, comme synonyme de celui de *Mahométan*.

§ 141. Les Juifs accusés d'être anthropophages.

« Il y a bien des pays, entr'autres celui »

* *Rép. aux quest. d'un protest. ch. xxxviii.*

“ des Juifs, où les hommes se sont mangés
 “ les uns les autres.” (Dialogue du chapon
 & de la poule, p. 392.)

Ne pourroit-on pas conclure de-là que les Juifs étoient anthropophages ; & que ce peuple, qui ne pouvoient manger ni du porc, ni du lievre, &c. & qui avoit, en vertu de la loi de *Moïse*, toutes ces viandes en horreur, tenoit boucherie de chair humaine ? On sent, en lisant de telles calomnies, une indignation mêlée d'étonnement ; mais on se tait.

§ 142. *Critique sur les mots le ciel, le haut, & le bas.*

I. “ Que prétend-on dire, quand on dit le
 “ ciel & la terre, monter au ciel, être digne
 “ du ciel ? On dit une énorme sottise ; il
 “ n’y a point de ciel : chaque planete est
 “ entourée de son atmosphere comme d’une
 “ coque, & roule dans l’espace autour de
 “ son soleil. . . . Il n’y a ni haut, ni bas,
 “ ni montée, ni descente. Vous sentez que
 “ si les habitants de la lune disoient qu’on
 “ monte à la terre, qu’il faut se rendre digne
 “ de la terre, ils diroient une extravagance.
 “ Nous prononçons de même un mot qui
 “ n’a

“ n’a pas de sens, quand nous disons qu’il faut
“ se rendre digne du ciel ; c’est comme si
“ nous disions, il faut se rendre digne de l’air,
“ digne de la constellation du dragon, digne
“ de l’espace. (*Cu-su & Kou*, ou premier
entretien, &c. p. 400.)

S’il faut faire une réponse sérieuse à ces *petites choses*, nous dirons que quoique le haut & le bas soient relatifs, il y a un haut & un bas pour les habitants de notre globe ; le bas est vers le centre, & le haut lui est opposé ; ainsi l’atmosphère de la terre est plus élevé que son centre, & conséquemment ce que nous appellons le ciel est en haut pour nous qui sommes sur la terre. Nous parlons donc selon notre situation. Les habitants de la lune, s’il y en a, peuvent parler leur langage, & nous n’y trouverons pas à redire. Celui qui de chez nous iroit à la lune monteroit, parce qu’il s’éloigneroit du centre de la terre. Il est vrai que lorsqu’il seroit arrivé à l’atmosphère de la lune, il y a apparence qu’il descendroit ; mais alors il ne seroit plus des nôtres, il appartiendrait à la lune.

Dire qu’il n’y a point de ciel, c’est, à-peu-près, comme si l’on affirmoit qu’il n’y a

point d'atmosphère, point d'espace où les corps célestes font leurs révolutions ; car on donne le nom de ciel à l'un & à l'autre : & de quel droit *M. de Voltaire* s'inscrit-il en faux contre l'emploi de ce mot ? Il en falloit un ; celui-là a-t-il donc quelque chose qui choque ? Ce mot, que nos étymologistes dérivent de *Koilos*, creux, en voute, n'est-il pas aussi propre qu'un autre ? car le ciel paroît tel à la vue.

Si ensuite, le même mot a été employé pour désigner le séjour des justes, quel inconvenient y a-t-il ? Dans ce dernier cas on s'en est plutôt servi comme d'un terme négatif qu'affirmatif ; car, par le séjour des bienheureux nous entendons proprement un lieu différent de cette terre, un lieu où se trouve un bonheur plus parfait ; en un mot, un lieu qui n'est pas la terre. Nous ne disons pas qu'il est dans l'air, ou dans la lune ; DIEU seul connoît sa place. Il n'y auroit point d'impossibilité, sans doute, qu'il fût dans quelque planète de la constellation du Dragon : il n'y auroit point d'impossibilité que DIEU nous eût assigné quelqu'un des globes parsemés dans l'espace ; mais ce ne sont pas là des questions qu'il nous convienne d'agiter. Tout cela dépend du bon plaisir de DIEU.

Que

Que le lecteur juge de quel côté est la sottise.

II. Critique de l'expression 'le ciel & la terre.'

" Quand nous disons que DIEU a fait le
 " ciel & la terre, nous disons pieusement
 " une grande pauvreté : car si nous enten-
 " dons par le ciel, l'espace prodigieux dans
 " lequel DIEU alluma tant de soleils, & fit
 " tourner tant de mondes, il est beaucoup
 " plus ridicule de dire *le ciel & la terre* que
 " de dire *les montagnes & un grain de sable*.
 " Notre globe est infiniment moins qu'un
 " grain de sable, en comparaison de ces
 " millions de milliards d'univers, parmi les-
 " quels nous disparoiſſons." (Id. p. 401.)

Je ne dirai rien sur ce ton affirmatif avec lequel M. de Voltaire & la plupart des philosophes parlent de ces millions de milliards de mondes, comme s'ils les avoient vus. On convient que leur système est vraisemblable.

Mais supposons le certain, se seroit-on attendu à une telle critique ? Faudroit-il dire, en parlant du Créateur de l'univers, qu'il a formé les cieux, le Soleil, Saturne, & Jupiter, parce que ces planètes sont in-

comparablement plus grandes que la terre ? Dans ce cas-là nous dirions que DIEU a créé le ciel & une partie du ciel ; ce qui seroit fort bien trouvé. Faudroit-il dire simplement que DIEU a créé le ciel, & par-là donner à entendre qu'il n'a pas créé la terre ? Rendroit-on par-là un plus grand hommage à la DIVINITE' ? Ne faudroit-il jamais parler de la terre, & ne louer DIEU que de ce qu'il a fait les astres, qui sont grands & admirables, fans doute, mais qui ne nous paroissent que comme des points dans l'espace, & desquels nous ne connoissons absolument rien, à la réserve des révolutions de quelques-uns ? Quelle formule le philosophe veut-il substituer à celle-ci ; *Les cieux & la terre sont remplis de la majesté & de la gloire de DIEU* ? Ne devons-nous rendre grace à DIEU, & le louer, que des choses qui nous sont, en quelque sorte, étrangères ? Un prince donne des gouvernemens qui sont d'un gros revenu ; il donne aussi de petites pensions : celui qui reçoit la petite pension ne doit-il le remercier que de ce qu'il a donné cinq ou six mille guinées de rente à un homme qu'il n'a jamais vu ni connu ? Devroit-on s'attendre à de telles pauvretés même de la part d'un poëte ?

§ 143. *Ce qui caractérise l'homme de bien.*

“ Que faut-il faire pour oser se regarder
“ soi-même sans répugnance & sans honte
“ devant l'Etre suprême ? Etre juste. Et
“ quoi encore ? Etre juste. (Idem, second
entretien, p. 405.)

St. *Augustin* avoit dit ; ‘ Si vous me deman-
‘ dez quelle est la première vertu du Chrétien,
‘ je vous dirai que c’est l’humilité ; si vous
‘ me demandez quelle est la seconde, je vous
‘ dirai que c’est l’humilité ; & si vous con-
‘ tinuez la même question, je vous ferai
‘ toujours la même réponse.’ Nous n’ose-
rions dire que M. de *Voltaire* copie St. *Au-*
gustin, quoique ce soit exactement la même
idée belle, & vraie à tous égards ; parce que
les vertus se tenant toutes par la main, il
il est impossible d’en pratiquer une, dans
toute sa perfection, sans pratiquer les autres ;
& d’ailleurs sans humilité il n’y a point de
vraie vertu. Ainsi le philosophe auroit dû
observer, qu’un homme juste, dans toute
l’étendue du terme, n’est ni jaloux, ni ca-
lomniateur, ni menteur, ni vindicatif, ni or-
gueilleux ; qu’il est chaste, honnête envers
tous ; qu’il ne méprise point les petits, ni
les pauvres, ni même les ignorants, &c.

§ 144. *Des Juifs de la Chine.*

“ Nous avons dans notre province environ
 “ deux cents familles d’anciens Sinous (Juifs
 “ des dix tribus) qui ont autrefois habité
 “ l’Arabie Pétrée ; ni elles ni leurs ancêtres
 “ n’ont jamais cru l’ame immortelle.” (Id.
 troisieme entretien, p. 416.)

On ne dira rien sur le récit en lui-même, qui est une imagination du critique ; mais on ne comprend pas trop pourquoi il appelle Juifs les Israélites des dix tribus, ni sur quoi fondé il les fait originaires de l’Arabie Pétrée. Est-on originaire d’un pays où l’on voyage ? & les Israélites étoient-ils originaires d’un désert que leurs ancêtres avoient traversé, sans y avoir ni établissement ni demeure fixe ?

Au reste, ce n’est que dans ce siècle qu’on a découvert avec quelque certitude qu’il y a des Israélites à la Chine. Le P. *Paul Gozani* en trouva quelques-uns dans la province de Ho-nan, qui avoient une synagogue, avec le *Pentateuque*, les livres de *Josué*, des *Juges*, de *Samuel*, des *Rois*, & de quelques Prophètes ; & qui, à ce qu’ils lui dirent, n’avoient point entendu parler de JESUS-CHRIST. Le temps de leur arrivée
à la

à la Chine est incertain.* Au sujet de l'opinion attribuée ici aux Sinous, sur l'immortalité de l'ame, voyez § 43.

§ 145. *De l'immortalité de l'ame, & de la doctrine de M. de Voltaire sur ce sujet.*

“ Eh bien, tristes ennemis de la raison
“ & de la vérité, direz-vous encore que cet
“ ouvrage enseigne la mortalité de l'ame ?
“ Ce morceau est imprimé dans toutes les
“ éditions. De quel front osez-vous le
“ calomnier ? Hélas ! si vos ames con-
“ servent leur caractère pendant l'éternité,
“ elles feront éternellement des ames bien
“ sottes & bien injustes. Non, les auteurs
“ de cet ouvrage raisonnable & utile ne
“ vous disent point que l'ame meurt avec
“ le corps ; ils vous disent seulement que
“ vous êtes des ignorants. N'en rougissez
“ pas ; tous les sages ont avoué leur igno-
“ rance ; aucun d'eux n'a été assez imper-
“ tinent pour connoître la nature de l'ame.
“ *Gassendi*, en résumant tout ce qu'a dit
“ l'antiquité, vous parle ainsi :—*Vous savez*
“ *que vous pensez ; mais vous ignorez quelle*
“ *espece de substance vous êtes, vous qui pensez.*

* *Hist. Univ. T. XX, p. 99, &c.*

“ Vous ressemblez à un aveugle, qui, sentant la
 “ chaleur du Soleil, croiroit avoir une idée dis-
 “ tincte de cet astre. Lisez le reste de cette
 “ admirable lettre à *Descartes* ; lisez *Locke* ;
 “ relisez cet ouvrage-ci attentivement ; &
 “ vous verrez qu’il est impossible que nous
 “ ayons la moindre notion de la nature de
 “ l’ame, par la raison qu’il est impossible que
 “ la créature connoisse les secrets ressorts
 “ du Créateur : vous verrez que, sans con-
 “ noître le principe de nos pensées, il faut
 “ tâcher de penser avec justesse & avec jus-
 “ tice ; qu’il faut être tout ce que vous
 “ n’êtes pas, modestes, doux, bienfaisants,
 “ indulgents ; ressembler à *Cu-su* & à *Kou*,
 “ & non pas à *Thomas d’Aquin* ou à *Scot*,
 “ dont les ames étoient fort ténébreuses, →
 “ ou à *Calvin* ou à *Luther*, dont les ames
 “ étoient bien dures & bien emportées.
 “ Tâchez que vos ames tiennent un peu
 “ de la nôtre ; alors vous vous moquerez
 “ prodigieusement de vous-mêmes.” (*Idem*,
 p. 418, note.)

L’apostrophe est mise parmi ce qu’on ap-
 pelle fleur de rhétorique ; & ce morceau,
 étant une apostrophe, est conséquemment
 une fleur de rhétorique : cependant on ne
 peut

peut pas dire que ce soit une de ces fleurs qui charment par leur coloris, & plaisent par leur douceur. Traiter les gens de *fots*, d'*ignorants*, d'*impertinents*, &c. ne paroît pas être tout-à-fait de la bonne compagnie ; & ce n'est pas encourager beaucoup à suivre cet avis, " Tâchez que vos ames tiennent un " peu de la nôtre."

Il y a quelque chose de plus, M. de *Voltaire* accuse ceux à qui il parle, de le *calomnier* ; & c'est lui qui les *calomnie*, par de fausses imputations, en supposant partout qu'ils prétendent connoître la nature de l'ame ; ce que jamais homme, dans son bon sens, n'a prétendu ; mais on dit précisément tout le contraire. Il combat donc une absurdité chimérique, qu'il met sur le compte des défenseurs de la Religion. Il nous oppose *Gassendi* & *Locke*, avec qui nous sommes d'accord sur ce sujet. Il nous taxe d'*ignorance* & d'*impertinence* pour prétendre savoir ce que nous ne prétendons pas savoir. Il nous parle ici en rodomont, parce qu'en effet il dit, dans le dialogue entre *Cu-su* & *Kou*, qu'il est possible, qu'il est probable que l'ame est immortelle ; & néanmoins, partout ailleurs dans ses écrits, il ne cesse de proposer des sophismes en faveur de la mortalité

talité de l'ame. Qui ne préféreroit, après cela, de ressembler à *Thomas d'Aquin* ou à *Scot*, quoiqu'ils se soient quelquefois laissé égarer par la philosophie scholastique, à *Calvin* & à *Luther*, quoiqu'ils tinssent, à certains égards, un peu trop de leur siècle, qu'à un détracteur tel que *Voltaire* ?

Néanmoins il faut avouer qu'en lisant ce dialogue, on est presque tenté de croire que *M. de Voltaire* est sérieux, & qu'il croit presque que l'ame est immortelle, ou du moins qu'il désire qu'elle le soit. Les réflexions de l'interlocuteur *Cu-su* sont, en général, solides ; & si c'étoit-là le *crêdo* de la secte de *M. de Voltaire*, on pourroit souvent le battre avec ses propres armes, ou lui montrer qu'il est un déserteur. D'ailleurs ce ne sont que des réflexions générales, données comme des probabilités, des peut-être ; & il ne réfute point ses propres sophismes ; c'est pourquoi il ne sera pas hors de propos de les passer en revue.

I. “ Comme avant ma naissance rien de
 “ moi n'avoit ni sentiment ni pensée, pour-
 “ quoi y en auroit-il après ma mort ? ”
 (*Cu-su & Kou*, troisième entretien, p. 409.)

Cette

Cette difficulté porte autant contre l'être actuel de la pensée & du sentiment que contre leur être futur ; car si l'être futur de ces facultés dépend d'une préexistence éternelle, leur être actuel doit en dépendre aussi.

Il est évident que les facultés dont nous sommes doués ne sont point une production que la matière puisse opérer d'elle-même ; chacun sent que les atomes ou les éléments ne peuvent produire d'eux-mêmes la pensée & le sentiment dont ils sont absolument privés. Ces facultés doivent donc nous être communiquées par une cause étrangère ; & cette cause, étrangère à la matière, ne peut être qu'un Être pensant qui nous a communiqué la faculté de penser. Mais, si l'ame, & les facultés dont elle est douée, est l'ouvrage de DIEU, non-seulement cette ame peut continuer d'exister, mais elle le doit nécessairement ; à moins que DIEU ne juge à propos de la faire cesser d'être, ou qu'il ne l'ait faite que pour un certain temps : car y a-t-il quelque être qui puisse défaire ou détruire ce que DIEU a fait ? L'existence ou la non-existence de notre ame dépend donc uniquement de ce que DIEU en a ordonné ?

II. “ Que pourroit être cette partie incompréhensible de moi-même ? Le bourdonnement d’une abeille restera-t-il après que cette abeille ne fera plus ? ”

La nature de cette partie de nous-mêmes est incompréhensible, c’est ce qu’on n’a jamais nié ; mais la comparaison qu’on en fait avec le *bourdonnement d’une abeille* est bien étrange. Le bourdonnement d’une abeille n’est autre chose qu’un air agité par une cause étrangère ; lorsque cette cause cesse d’agir, le mouvement doit nécessairement finir : notre âme, au contraire, est une cause, un être réel & existant, qui sent, qui pense, qui agit par un effet de sa volonté ; c’est elle qui anime & meut notre corps. N’y a-t-il donc pas de l’absurdité à faire une telle comparaison ?

III. “ La végétation de cette plante subsistera-t-elle quand la plante est déracinée ? ”

La végétation subsister ! Qu’est-ce que cela veut dire ? Est-ce que la végétation est un être qui subsiste ? Il semble qu’on devroit dire

dire la végétation aura-t-elle lieu, ou se fera-t-elle ?

La végétation n'est autre chose que les sucres que la chaleur extrait de la terre humectée, & qui coulent dans les plantes ; lorsque la plante est arrachée, les canaux sont coupés : ainsi la plante, qui n'a rien si elle ne reçoit rien, sèche. Mais quel rapport ces sucres ont-ils avec l'ame, ou avec les facultés de l'ame ? L'ame a en elle-même toutes ses facultés, & ces facultés ne lui viennent point des objets extérieurs ; elle pense, elle raisonne, elle sent, indépendamment des objets extérieurs. Elle est logée dans le corps, il est vrai, elle se sert du corps, elle fait usage des sens pour acquérir des idées ; mais c'est elle qui les commande, & elle peut les perdre & rester la même. Un homme peut perdre les yeux, & raisonner sur les couleurs ; l'ouïe, & raisonner sur les sons, &c.

D'où viennent la plupart de nos idées ? L'ame ne les tire-t-elle pas de son propre fond ? Est-ce des sens qu'elle reçoit l'idée du juste & de l'injuste ? Est-ce les sens qui la font remonter des créatures au Créateur ? Est-ce les sens qui lui font aimer la vertu & haïr le vice ?

La sève est-elle autre chose que la plante même,

même, qui n'étant d'abord qu'une matiere fluide se change, en vertu de l'ordre que le Créateur a établi, en bois, en écorce, en feuilles, en fleurs, & en fruits ? Il est donc naturel que lorsque la seve s'arrête la plante cesse de croître. Mais dans quelle espece de matiere ou d'être corporel, le critique voudra-t-il transformer les idées, le sentiment du bien & du mal, l'amour de la vertu, & l'horreur pour le crime ? Ce devroit pourtant être le cas, si la comparaison avoit quelque justesse.

Que l'on compare, si l'on veut, les aliments & la boisson avec la seve des plantes ; & que l'on dise que lorsque le corps en est privé il dépérit, ainsi que la plante lorsqu'elle n'est plus nourrie par la terre, à la bonne heure ; mais c'est insulter au sens commun que de lui chercher de la similitude avec la pensée & le sentiment ?

IV. “ La végétation n'est-elle pas un mot
 “ dont on se sert pour signifier la maniere
 “ inexplicable dont l'Etre supreme a voulu
 “ que la plante tirât les sucs de la terre ?
 “ L'ame est de même un mot inventé pour
 “ exprimer obscurément les ressorts de notre
 “ vie.”

Oui,

Oui, ce sont deux mots *inventés* ; & la conséquence qui en découle est que ce sont deux mots *inventés*, mais rien de plus. Deux mots peuvent exprimer des rapports différents, & nous venons de voir que c'est ce qui a eu lieu dans le cas en question.

V. “ Tous les animaux se meuvent, & cette puissance de se mouvoir on l'appelle *force active* ; mais il n'y a pas un être distinct qui soit cette force.”

Ce qu'on vient d'appeller *ame* on appelle ici *force active*, & l'on affirme, par voie de conclusion, que ce n'est pas un être distinct ; & c'est précisément là l'état de la question. Quelles sont les prémices d'après lesquels on tire cette conséquence ? C'est du nom de *force active* qu'on donne à l'ame. Est-ce là raisonner ?

VI. “ Nous avons des passions, une mémoire, une raison ; ces passions, cette mémoire, cette raison, ne sont pas, sans doute, des choses à part, ce ne sont pas des êtres existants, ce ne sont pas de petites personnes qui aient une existence particulière ; ce sont des mots génériques
“ inventés

“ inventés pour fixer nos idées.”

Ne diroit-on pas que l'interlocuteur combat ici des adversaires qui soutiennent que nous avons en nous autant d'ames, ou d'êtres distincts, que nous avons de facultés. Cependant de la pétition de principe ci-dessus (V), & de cette tirade de mots qui revient à ceci, que chacune de nos facultés n'est pas une *petite personne*, M. de Voltaire tire cette conclusion, “ L'ame . . . n'est elle-même “ qu'un mot.” Et voilà comme on raisonne.

VII. “ *Qui fait le mouvement dans la* “ nature ? C'est DIEU.”

DIEU est bien la cause première, ou le principe du mouvement, puisqu'il est le créateur de tous les êtres qui ont vie, & qui se meuvent ; mais puisque DIEU a formé des êtres qui ont la faculté de se mouvoir eux-mêmes, en vertu de leur propre détermination, ces êtres deviennent aussi la cause du mouvement qu'ils produisent.

VIII. “ *Qui fait le mouvement dans les* “ animaux ? C'est DIEU.”

Puisque

Puisque les animaux ont reçu la puissance de se mouvoir d'eux-mêmes, ce n'est point DIEU qui est leur moteur ; mais c'est les animaux eux-mêmes. Ce n'est plus l'horloger qui fait tourner les rouages de la montre qu'il a faite, c'est le ressort qui produit cet effet. Le lion qui court après sa proie agit en vertu de son instinct, qui le pousse à chercher sa nourriture. L'assassin qui se jette sur un passant & qui l'égorge, suit les suggestions d'un cœur corrompu & d'une volonté pervertie. Et ce n'est pas DIEU qui produit ces actions, ou ce mouvement.

IX. “ Qui fait la pensée de l'homme ?
“ C'est DIEU.”

La pensée est le résultat de nos sensations ou de nos méditations. Ces sensations, & ces méditations, sont souvent de notre choix ; ainsi DIEU ne peut pas en être dit l'auteur.

L'interlocuteur est bien peu d'accord avec lui-même ; ici DIEU doit tout produire, & ensuite il prétend qu'il est indigne de lui d'intervenir dans la conservation des espèces, voyez XII. Soyez donc d'accord avec vous-mêmes.

Qui ne voit la contradiction, l'absurdité,
&

& l'horrible impiété d'un système, qui ne distingue pas l'ouvrier de son ouvrage ; ce qui est le système de *Spinoza* ? Il suivroit de-là que DIEU seroit tigré & cerf, dévorateur & dévoré, accusateur & accusé, juge & criminel ; qu'il commettrait des actions infames pour les punir ensuite. Le cœur gémit & s'indigne, en se voyant contraint de salir le papier par de telles horreurs. Voy. § 167.

X. “ Si l'ame humaine étoit une petite
 “ personne, renfermée dans notre corps,
 “ qui en dirigeroit les mouvements & les
 “ idées, cela ne marqueroit-il pas dans
 “ l'éternel artisan du monde une impuif-
 “ sance & un artifice indigne de lui ? Il
 “ n'auroit donc pas été capable de faire des
 “ automates qui eussent dans eux-mêmes
 “ le don du mouvement & de la pensée.
 “ Je trouve *Vulcain* un divin forgeron,
 “ quand il fait des trépieds d'or qui vont
 “ tout seuls aux conseils des dieux ; mais ce
 “ *Vulcain* me paroîtroit un méprisable char-
 “ latan, s'il avoit caché dans le corps de ces
 “ trépieds quelqu'un de ses garçons qui les
 “ fit mouvoir sans qu'on s'en apperçût.”

L'auteur réduit toutes les *petites personnes*,
 dont

dont il a parlé, à une seule petite personne. Il s'est ravisé, sans doute, & a senti que nos facultés intellectuelles procedent du même principe, & que ce principe n'étant qu'un, ne peut pas être plusieurs petites personnes.

Il nous demande, qui dirigeroit nos mouvements & nos idées, si l'ame étoit une petite personne renfermée dans notre corps? On lui répondra que c'est elle-même, ayant reçu ce pouvoir & cette faculté de son Créateur.

Le reste de la difficulté revient à ceci; Que si DIEU nous avoit donné une ame qui fût distincte du corps, & qui pût exister indépendamment du corps, il seroit un *misérable artisan*; ainsi, selon lui, si notre ame est immortelle, si elle survit au corps, si elle peut exister après la dissolution du corps, ce ne peut être que parce que DIEU n'a pas pu faire mieux, en la faisant périr avec le corps. Si le boiteux *Vulcain* avoit fait des trépieds d'or qui étant animés par son souffle (car il ne s'agit pas ici de mettre un de ses garçons dans le corps de ces trépieds, c'est intervertir la question que de parler ainsi) ils eussent, non-seulement été capables d'aller au conseil des dieux; mais encore qu'ils eussent existé dans son souffle, après avoir été brisés, & cela d'une manière plus parfaite en-

que pour l'âme. C'est là tout ce que nous
avons à répondre. On peut demander
à M. de Voltaire, si ce sont-là des choses
plus claires dans le système de l'immortalité
de l'âme ?

XII. « Voilà une étrange occupation pour
« le maître du monde. . . Il faut que
« DIEU travaille perpétuellement à fabriquer
« des âmes pour les éléphants & pour les
« porcs, pour les hibous, pour les poissons,
« & pour les bonzes. Quelle idée don-
« neriez-vous de l'architecte de tant de mil-
« liers de mondes, qui seroit obligé de
« faire continuellement des chevilles in-
« visibles pour perpétuer son ouvrage ? »

Il a déjà été observé que les êtres animés
ont tous reçu de DIEU la faculté de perpétuer
leur espèce, & l'on ajoutera que le soin que
DIEU prend de la conservation de son ou-
vrage n'est pas moins digne de lui que celui
qu'il a eu de le créer.

M. de Voltaire se plaît merveilleusement à
comparer l'homme avec les brutes, & à don-
ner une âme à celles-ci, ainsi qu'à l'homme,
afin que ses espérances soient confondues avec
les leurs.

Cette assimilation de l'ame humaine avec celle des brutes, que M. de Voltaire ramene sans cesse, dans ses écrits, exige quelques observations. Nous ayons déjà mentionné ce que Moïse nous enseigne à ce sujet, § 43, I, 1 : il faut ajouter ici quelques réflexions, que l'expérience & la raison nous fournissent.

Quoique l'homme ait quelque ressemblance avec les brutes, qu'il naisse, se nourrisse, & végete de la même manière, la différence qu'il y a entr'eux est, du tout au tout, à l'égard de ce que nous appellons l'ame.—L'homme est un être moral, & les brutes ne le sont pas ; il n'y a pour elles ni vertu ni vice.—L'homme, par son intelligence, embrasse toute la nature, s'élève jusqu'aux cieux, contemple, admire, imite, adore son Créateur, & lui devient, jusqu'à un certain point, semblable. Rien de tout cela ne se trouve chez les brutes.—L'homme se connoît, prévoit ses besoins, non machinalement, mais par réflexion ; il sait qu'il doit mourir, & désire une autre vie, où il puisse être à toujours. Rien de tout cela n'est chez les brutes.

Les brutes naissent, se nourrissent, & croissent, ainsi que les plantes ; elles ont un sentiment plus exquis, mais ce n'est que du plus

au

au moins. Ce sont des plantes ambulantes, avec différents degrés de perfection. Il n'y a en elles rien de moral, rien qui les élève au-dessus de leur propre conservation, elles n'ont qu'un instinct invincible, & involontaire, qui les conduit nécessairement au but pour lequel elles ont été faites. Leur instinct naît & se développe nécessairement, à mesure qu'elles croissent, ainsi que les feuilles & les fleurs des arbres. Elles n'apprennent rien. Une mouche à miel en fait autant au moment qu'elle sort de son alvéole qu'après trois ans de travail. Deux hirondelles que vous ferez éclore, que vous nourrirez dans une cage, & que vous mettrez ensuite en liberté, seront aussi habiles que les plus habiles de l'espèce; &, dans une île où il n'y en aura point d'autres, elles bâtiront un nid aussi artistement construit que les autres hirondelles; & tel que l'art humain ne l'imiteroit qu'après bien de tentatives infructueuses.

Il en est tout autrement de l'homme; il ne fait rien de lui-même, il apprend tout par le travail, l'expérience, & l'instruction; tout ce qu'il fait, les fonctions animales exceptées, est un effet de la réflexion & du raisonnement. Cette faculté de réfléchir,

de raisonner, jointe au sentiment du juste & de l'injuste, n'a rien de commun avec les brutes ; elles n'en sont nullement susceptibles.

On a voulu attribuer du raisonnement aux brutes. La poule, dit-on, qui à la vue d'un oiseau de proie frémit & rassemble ses poulains ; le chat, qui se tapit & demeure immobile pour ne pas affaroucher les souris ; ne raisonnent-ils pas ? Si dans ces cas, & autres semblables, on admet du raisonnement dans les animaux, c'est un raisonnement d'une autre nature que celui de l'homme, un raisonnement bien plus parfait. Cet oiseau de proie est trois ou quatre cents brasses au-dessus de la poule, elle n'en a jamais vu, on ne lui a jamais fait comprendre que c'étoit un ennemi dangereux. On n'a jamais informé le chat que les souris étoient une nourriture propre pour lui, & qu'il falloit user de ruse pour les attraper. Sans instruction, sans expérience, sans idées ou principes déjà connus, leur jugement est formé & porté à la perfection. Qui ne voit que c'est là un pressentiment, un instinct involontaire & nécessaire ? Pretendre que, dans ce cas, la poule & le chat raisonnent, c'est, à-peu-près, comme si l'on vouloit que les eaux d'une fleuve eussent cette faculté, parce qu'el-

les coulent dans leur lit vers le bas au lieu de remonter vers le haut ; & que l'estomac est un habile chimiste, parce qu'il digère les aliments, & distribue les sucs, formés par la digestion, selon leurs diverses propriétés.

Tout ce que les brutes font leur est aussi naturel qu'il l'est à une pierre de tomber, lorsque rien ne la soutient, ou à la terre de tourner sur son axe. S'il en étoit autrement, les animaux seroient plus parfaits que l'homme ; car d'un côté, ils savent tout sans avoir été instruits, & de l'autre, ils ne se trompent jamais ; mais tout le contraire a lieu pour l'homme. L'âme humaine est donc entièrement différente de ce qu'on appelle l'âme animale.

Il se pourroit bien que l'on objectât ici que les brutes sont susceptibles d'instruction ; qu'on apprend à un perroquet à parler, à un chien à rapporter, à danser, &c. Mais attribuera-t-on cela au raisonnement ? Le perroquet sait-il ce qu'il dit, ou le chien ce qu'il fait ? On courbe aussi ou l'on redresse les branches d'un arbre. Tout cela prouve l'adresse & l'industrie de l'homme ; mais non que les brutes raisonnent. On a vu des animaux qui faisoient des choses fort surprenantes ; nous avons eu, dans cette

ville, un cochon qui épeloit les noms qu'on lui disoit ; mais qui admirera-t-on, le cochon, ou ceux qui ont eu la patience & l'habilité de le dresser ? Ou croira-t-on que ce cochon fut meilleur raisonneur que les autres cochons, ou que *Mahomet*, qui, comme on le prétend, ne savoit pas lire ?

Je ne dirai pas que les brutes sont des machines privées de sentiment physique ; il est incontestable qu'elles sentent du plaisir & de la douleur ; mais il me paroît évident, que si elles sont des automates doués de sentimens physiques, tout ce qu'elles font & tout ce qu'elle font, est une suite nécessaire de leur organisation, & qu'elles le font nécessairement. Ce sont des automates montés pour une certaine fin, & rien de plus : elles sont à la disposition de l'homme ; il les dirige, & s'en sert pour son plaisir ou pour son usage ; si elles vont plus loin que ce à quoi la nature les a destinées, ce n'est point à elles qu'il faut l'attribuer, mais à l'industrie humaine ; de leur côté c'est pure imitation, & non raisonnement.

Ces facultés des animaux, que nous appellons instinct, se trouve aussi chez l'homme. Nous sommes invinciblement entraînés à appaiser la faim, la soif, à satisfaire les au-

tres

tres besoins de la nature ; & , à cet égard , l'homme , laissé à lui-même , agit par instinct & sans réflexion ; de sorte que nous sommes automates , ainsi que les animaux : mais nous avons plus qu'eux ; c'est-à-dire , une ame raisonnable.

C'est une opinion assez généralement reçue qu'il y a une chaîne , une gradation , entre tous les êtres ; en sorte qu'en descendant depuis l'intelligence la plus parfaite jusqu'à l'huître , ou la moulle qui croit sur les murailles , on apperçoit une très-petite nuance qui sépare les especes. Cette idée paroît fondée à l'égard de ce qui concerne les facultés corporelles , ou la vie animale ; mais elle me paroît insoutenable dans le cas en question ; car où trouve-t-on cette nuance entre l'ame raisonnable & l'instinct animal ? Qu'on prenne l'espece des brutes qu'on voudra , apperçoit-on en elle la moindre trace de ces facultés qui annoblissent l'homme , & le rapprochent du Créateur ? Voit-on chez les brutes la moindre trace de Religion , de connoissance de Dieu ? S'est-il jamais trouvé des éléphants , ou des singes , qui aient fait des découvertes en philosophie , en géométrie , en histoire ; & qui aient enseigné ces choses à ceux de leur espece ? Ou plutôt

pense-t-on qu'il s'y en trouve aucun capable de s'en former la moindre idée? Ce qui a trait aux facultés de l'ame est visiblement hors de la sphere des brutes; ainsi que la lumiere est hors de la sphere d'un aveugle de naissance. Ces choses ne sont point de leur département, & l'on ne voit point ici la chaîne qui lie les ouvrages de Dieu: l'ame humaine n'a rien de commun avec ce qu'on appelle l'ame animale.

L'homme a donc des facultés, une ame à laquelle rien de ce que nous voyons dans les autres êtres ne ressemble; & il ne s'agit pas ici du plus ou du moins, mais d'objets de différente nature, qui diffèrent, en quelque sorte, ainsi que la lumiere diffère des ténébres, & l'être du néant.

C'est visiblement pour l'homme que Dieu a formé ce monde, & il est la fin pour laquelle tous les autres êtres ont été créés; car s'il n'y avoit que des êtres destitués des facultés dont l'homme est doué, & qui le distinguent des autres créatures, auroit-il été digne de la souveraine sagesse de former & de conserver notre terre? Faire un monde pour n'y placer que des êtres qui ne font que végéter, qui sont incapables d'en connaître & d'en admirer la structure; faire
éclater

éclater sa sagesse, sa puissance, & sa bonté, en faveur d'êtres privés d'intelligence, qui ne peuvent comprendre ce que c'est que sagesse, que puissance, & que bonté ; c'est présenter un beau tableau à un aveugle, & prêter des mets délicieux pour une pierre ou pour un arbre.

Mais en formant ce monde Dieu n'a placé l'homme, pour connoître, aimer, adorer, & glorifier son Créateur. En tant que nous sommes doués de la puissance de le faire, nous n'avons rien de commun avec les autres animaux ; notre âme n'est point corporelle comme la leur, elle est spirituelle ; c'est-à-dire, d'une nature toute différente. Et cette âme, pour laquelle Dieu n'a pas dédaigné de créer ce globe, ainsi que tout ce qu'il contient, cette âme ne seroit-elle destinée qu'à y faire une apparition de quelques heures, ou tout au plus de quelques années ? Cette âme n'y seroit-elle placée que pour souffrir, & gémir, & ensuite être anéantie ? Gardons-nous de faire un tel outrage à l'Être souverainement sage ; & sachant, voyant comme à l'œil, qu'il y a un Dieu tout parfait, voyons son plan & ses desseins dans ce que l'Évangile nous enseigne.

XIII. "Qu'ai-je à faire de ce petit être
 "subalterne (l'ame), quand je suis animé
 "par DIEU même ? A quoi me serviroit
 "cette ame ? Ce n'est pas nous qui nous
 "donnons nos idées ; car nous les avons
 "presque toujours malgré nous ; nous en
 "avons quand nous sommes endormis ; tout
 "se fait en nous sans que nous nous en
 "mélions. L'ame auroit beau dire au sang
 "& aux esprits animaux ; Courez, je vous
 "prie, de cette façon pour me faire plaisir :
 "ils circuleroient toujours de la même ma-
 "nière que DIEU leur a prescrite. J'aime
 "mieux être la machine d'un DIEU qui
 "m'est démontré, que d'être la machine
 "d'une ame dont je doute."

A prendre ceci à la lettre, que nous n'avons point d'ame, & que DIEU est notre ame, la doctrine de ce paragraphe revien-
 droit au Spinozisme. Voyez § 167.

L'auteur prétend que nous avons *presque* toujours nos idées malgré nous. Ce mot *presque*, montre qu'il n'est pas bien sûr de son fait, & qu'une partie de nos idées sont volontaires ; ce qui suffit pour renverser son principe. Voyez § 159, IV.

A l'égard des idées que nous avons dans

le sommeil, ne pourroit-on pas dire, qu'elles sont une suite ou un reste de celles que nous avons eues étant éveillés ; mais que les ressorts de l'ame étant comme détendus, les idées voltigent au hazard, ainsi qu'un vaisseau dont on laisse flotter le gouvernail ? Mais quoi qu'il en soit, à cet égard, qu'est-ce que cela fait au sujet ?

L'ame ne commande point au sang ni aux esprits vitaux (& bien nous en vaut !) : elle n'est que l'hôtesse, & non la maîtresse de la maison ; ainsi ce n'est point à elle à y commander. Notre corps, avec tout ce qui a trait à la vie animale, est en effet un automate, une machine montée par un artisan divin ; & il y a pourvu, afin que cet automate répondît au but de sa création ; & c'est ce qu'il fait aussi nécessairement qu'admirablement : mais ceci encore ne prouve rien en faveur de la these de M. de Voltaire, parce qu'il faut distinguer entre le corps & l'ame.

“ J'aime mieux être la machine,” &c. Avec votre permission, Monsieur, il ne s'agit pas de ce que vous aimez mieux, mais de ce qui est. Et quand même on vous accorderoit que vous êtes une machine, il ne faudroit pas pour cela vous confondre avec

la DIVINITE; car un tourne-broche est la machine d'un ferrurier, & une charrette la machine d'un charron; cependant l'une & l'autre sont distinctes de l'ouvrier qui les a faites; ce tourne-broche & cette charrette peuvent se déranger sans que la tête tourne au ferrurier & au charron; & ils peuvent les remettre en ordre quand il le faut.

On feroit tenté de souhaiter que l'ame de certains hommes fût réellement une machine, ainsi que leur corps l'est en effet; car alors ils répondroient à leur destination: l'estomac ne refuse jamais de digérer les aliments qui lui sont propres, autant qu'il est en son pouvoir; le cœur reçoit & distribue avec diligence le sang; les paupieres ne manquent jamais de se fermer, lorsque quelque chose menace l'œil, à moins de surprise; la main se retire précipitamment, lorsqu'elle s'est avancée imprudemment pour toucher quelque chose qui la blesse; mais l'homme avec sa raison se précipite souvent dans les plus grands malheurs, parce qu'étant libre, il s'écarte de la règle qui lui est prescrite; & il faut convenir que, si, à cet égard, il étoit une machine, ce feroit une machine bien détraquée, & qui ne feroit pas beaucoup d'honneur à l'artisan qui l'auroit

roit montée & qui la feroit mouvoir.

XIV. "Mais comment pourrai-je être
"récompensé ou puni quand je ne serai
"plus moi-même, quand je n'aurai plus
"rien de ce qui aura constitué ma personne?
"Ce n'est que par ma mémoire que je suis
"toujours moi. Je perds ma mémoire dans
"ma dernière maladie; il faudra donc,
"après ma mort, un miracle pour me la
"rendre, pour me faire rentrer dans mon
"existence que j'aurai perdue."

La supposition de notre non-existence, après la séparation de l'ame d'avec le corps, est une pétition de principe. *M. de Voltaire* prétend qu'il faudra un miracle pour nous redonner la mémoire; mais qui lui a dit qu'il n'en faudroit pas plutôt un pour la faire perdre? Les anciens croyoient ce dernier miracle nécessaire; & ils avoient en conséquence imaginé le fleuve Lété.

Vous perdez votre mémoire, dites-vous, dans votre dernière maladie; mais ne l'avez-vous pas perdue dans vos maladies précédentes? Et cependant elle n'étoit pas perdue, puisque vous vous êtes ensuite rappelé de tout ce qui les avoit précédées. Si votre
mémoire

mémoire s'est retrouvée tant de fois, pour-
quoi ne pourroit-elle pas se retrouver après
votre dernière maladie ?

Au reste, que prétend dire ici M. de Vol-
taire, en parlant de miracle ? Qu'il nous
explique ce que c'est qu'un miracle dans la
vie à venir.

Le lecteur jugera, après avoir parcouru
ces difficultés contre l'immortalité de l'ame,
difficultés que M. de Voltaire ne réfute point
expressément ici, & qu'il ramène sans cesse
dans ses ouvrages, où il combat presque
toujours le dogme d'une vie à venir, quoi-
qu'il fasse faire à *Cu-su* quelques réflexions
générales qui pourroient faire soupçonner
qu'il espéroit une autre vie ; le lecteur, dis-
je, pourra juger jusqu'à quel point M. de
Voltaire est fondé à nous faire cette répri-
mande ; "Eh bien, tristes ennemis de la
"raison & de la vérité," &c.

§ 146. *De ceux qui pensent qu'il n'y a de salut
que pour les gens de leur secte.*

"Quelle honte pour l'esprit humain que
"de petites nations pensent que la vérité
"n'est que pour elles, & que le vaste em-
"pire de la Chine est livré à l'erreur !
"L'Etre éternel ne feroit-il que le Dieu
de

“ de l’île de Formose ou de l’île Bornéo ?
 “ Abandonneroit-il le reste de l’univers ?

Cette censure n’est pas sans fondement, si l’on s’arrête aux principes de certaines sectes, ou aux opinions que les hommes ont adoptées, contre la Parole de DIEU. La foule parmi les Juifs pensoient autrefois ainsi ; & probablement ceux d’à-présent n’ont point corrigé leur *crédo* sur cet article. C’est un des principes de l’église de Rome, & il s’en trouve même parmi les autres dénominations qui ont quelque chose qui en approche ; mais la doctrine des Ecritures, la seule dont je prends ici la défense, ne donne aucun lieu à cette difficulté, ainsi qu’il me paroît aisé de le faire voir.

Qu’on examine d’abord les promesses faites à *Abraham*. DIEU lui promet de faire choix de sa postérité ; mais pourquoi ? Afin que toutes les nations de la terre fussent bénies en sa semence.* Et nous ne pouvons pas être accusés de donner à ces paroles une plus grande étendue qu’elles n’ont, puisque nous les prenons dans le sens & selon l’explication que l’Ecriture même nous en donne, ainsi

* *Gen.* XII, 3 ; XVIII, 18 ; XXII, 18.

qu’on

qu'on peut le voir en lisant Actes, iii, 25, 26 ; Gal. iii, 16.

La fameuse prophétie de *Jacob* est relative à cette promesse faite à *Abraham* : *Le sceptre ne se départira point de Juda, ni le législateur d'entre ses pieds, jusqu'à ce que le SCILO vienne; & c'est à lui qu'il appartient d'assembler les peuples.**

Voici de quelle manière *Moïse* parle aux Israélites de la part de DIEU : *Si vous obéissez à ma voix, vous serez d'entre tous les peuples mon plus précieux joyau, quoique toute la terre m'appartienne.†—Voici, les cieux, & les cieux des cieux appartiennent à l'ÉTERNEL son DIEU, la terre aussi, & tout ce qui est en elle. L'ÉTERNEL a pris son bon plaisir en tes pères, seulement pour les aimer ; & il vous a choisis, vous qui êtes leur postérité après eux, entre tous les peuples, comme il paroît aujourd'hui. Circoncisez donc le prépuce de votre cœur, & ne roidissez plus votre cou ; car l'ÉTERNEL votre DIEU est le DIEU des Dieux, & le SEIGNEUR des Seigneurs, le Fort, le Grand, le Puissant, & le Terrible ; qui n'a point d'égard à l'apparence des personnes, & qui ne prend point de présents ; qui fait droit à l'orphelin & à la veuve, QUI AIME L'ÉTRAN-*

* GEN. XLIX, 10. † EX. XIX, 5. †

GER pour lui donner de quoi se nourrir & se vêtir.
Vous aimerez donc l'étranger.*

Les Pseaumes, & en général les écrits des Prophètes, sont pleins de promesses qui s'adressent à toutes les nations de la terre; de déclarations des miséricordes de DIEU envers tous; & nous y trouvons clairement énoncé le dessein que DIEU avoit formé de rendre tous les peuples participants de son alliance. Les citations seroient ici superflues.

Lorsque les Juifs viennent au Précurseur de JESUS-CHRIST, il leur parle ainsi : Faites des fruits convenables à la repentance, & ne présumez pas de dire en vous-mêmes, Nous avons Abraham pour père; car DIEU peut de nos pierres même susciter des enfants à Abraham,† JESUS-CHRIST dit aux Juifs : Il en viendra d'orient & d'occident, du septentrion & du midi, qui seront à table avec Abraham; Isaac & Jacob, & les enfants du royaume, seront jetés dans les ténèbres de dehors.‡ Il ordonne à ses disciples d'aller par tout le monde, de prêcher l'Evangile à toute créature.|| Je vois, dit St. Pierre, que DIEU n'a point d'égard à l'ap-

* Deut. x, 14—19. † Matth. iii.

‡ Matth. xviii, 11. || Marc, xvi

parence des personnes ; mais qu'en toute nation celui qui le craint, & qui s'adonne à la justice, lui est agréable.* St. Paul est encore plus explicite sur le même sujet, dans les chapitres ii & iii de son épître aux Romains ; ainsi qu'on peut s'en convaincre en y jettant les yeux. Ce n'est donc que sur quelques esprits sévères & étroits, qui d'ailleurs ont reçu la Loi & l'Evangile & ont pu en faire leur profit, quoique dans l'erreur sur ce point, que tombe la censure de M. de Voltaire ; mais leurs méprises n'affectent point la vérité.

Au reste, l'affertion de M. de Voltaire, ou elle est mal exprimée, ou elle renferme visiblement une contradiction. Il ne veut pas qu'on dise “ que le vaste empire de la Chine “ est livré à l'erreur ;” par où il entend, sans doute, qu'un peuple ne doit pas dire de l'autre qu'il est dans l'erreur, ce qui néanmoins est nécessairement le cas, s'il est vrai que tous les peuples ne s'accordent pas, & que l'un affirme ce que l'autre nie ; car les contraires ne peuvent pas être vrais en même temps. Ou il faut que toutes les nations pensent de même, ou qu'elles croient les unes des autres qu'elles sont dans l'er-

* *Actes*, x, 34.

reur : il est impossible qu'il en soit autrement.

L'Evangile, me dira-t-on, déclare qu'il n'y a de salut qu'en JÉSUS-CHRIST, que celui qui croit au FILS a la vie éternelle ; mais que celui qui ne croit point au FILS ne verra point la vie, & que la colere de DIEU demeure sur lui.*

Deux observations suffiront pour éclaircir ce point, où l'Evangile paroît, au premier abord, être en contradiction.

I. Les hommes ne sont réconciliés avec DIEU, & lavés de leurs péchés, que par JÉSUS-CHRIST. C'est JÉSUS-CHRIST seul qui les affranchit de la condamnation, & qui leur mérite la vie éternelle : † mais sa mort & ses souffrances sont méritoires, non-seulement après sa manifestation, mais pour Adam & ceux qui l'ont suivi, avant la Loi & sous la Loi ; c'est pour cela qu'il est appelé l'Agneau immolé dès la fondation du monde : † sa mort est méritoire, même pour ceux qui n'ont pas été dans le cas de pouvoir le connoître ; ce qui fait dire à St. Jean,

* Jean, iii, 18 & 36. † Actes, iv, 12.

† Apoc. xiii, 8. Voyez aussi Rom. iii, 24 ; Héb. ix, 26 ; I. Pierre, i, 20.

que

que JESUS-CHRIST est mort pour nos péchés
(c'est-à-dire, sans doute, de ceux qui croient),
Et non-seulement pour les nôtres; mais aussi pour
ceux de tout le monde.*

2. La foi en JESUS-CHRIST, qui est pour
nous la condition du salut, & la base sur
laquelle repose toute la morale, n'est pas la
condition du salut pour ceux à qui elle n'a
point été proposée; car si ce que la Loi dit,
elle le dit à ceux qui sont sous la Loi, † il en est
de même de l'Evangile. Là où il n'y a point
de loi, il n'y a point de péché. ‡ DIEU ne jugera
pas les hommes sur un précepte qu'il ne leur
a point prescrit; & un précepte qui n'est
point connu, ne peut point être dit avoir
été prescrit: ainsi ceux qui auront péché sans la
Loi, périront aussi sans la Loi; ceux qui auront
été sous la Loi, seront jugés par la Loi; || &
ceux qui auront été sous l'Evangile, seront
jugés par l'Evangile. Celui qui a reçu cinq
talents, rend compte de cinq talents; celui
qui en a reçu deux, rend compte de deux;
& celui qui n'a reçu qu'un talent, ne rend
compte que d'un talent. ¶

Ce que dit le SAUVEUR, au XXV^{me} chapitre

* I. Jean, ii, 2. † Rom. iii, 19. ‡ IV, 15.

|| Rom. ii, 12. ¶ Matth. xxv, 14—29.

de St. Matthieu, nous montre que tous les hommes ne seront pas jugés sur la même règle; car s'il parle ailleurs de la foi comme de la condition du salut, il propose ici les œuvres de bienfaisance, comme condition. Ailleurs la charité nous est proposée comme la condition qui nous rend agréables à DIEU.* L'ange dit à Corneille; *Ta prière & tes aumônes sont montées en mémoire devant DIEU.* Corneille ne croyoit pas encore.

Il ne faut pourtant pas conclure de-là que toutes les religions & tous les cultes soient égaux ou indifférents, & qu'on puisse, à son choix, professer la vérité ou l'erreur. Ce que nous disons n'est applicable qu'à l'ignorance invincible; mais ceux qui ont connu ou pu connoître DIEU, & qui ne l'ont pas glorifié comme DIEU, seront inexcusables.† Un prince équitable use d'indulgence envers des sujets qui ont agi contre ses loix sans les connoître; mais si, après les avoir connues, ou pu les connoître, ils n'en tiennent aucun compte, ils encourent le châtement que ces loix dénoncent.

* Voyez Jean, XIV, 21; XVII, 26; XIII, 34, 35. Rom. XIII, 10. I. Jean, IV, 7.

† Rom. I, 20, 21.

On peut faire ici la difficulté que St. Paul se propose, après avoir traité le sujet en question : *Quel est donc l'avantage du Juif ?* Sa réponse est ; *Leur avantage est grand en toute manière, sur-tout en ce que les oracles de DIEU leur ont été confiés.** Faire cette question c'est comme qui demanderoit, s'il y a de la différence entre marcher dans la lumière, & être laissé dans les ténèbres ; & s'il est plus avantageux d'avoir un guide dans un désert inconnu, que d'être laissé à soi-même. C'est-là le sens de la difficulté que St. Paul se propose.

§ 147. *De l'amour des ennemis selon M. de Voltaire.*

“ Aimer ses ennemis ! . . . Rien n'est si
 “ commun.—Comment l'entendez-vous ?—
 “ Mais comme il faut, je crois. J'ai fait
 “ l'apprentissage de la guerre sous le prince
 “ de Décon, contre le prince de Visbrunk :
 “ dès qu'un de nos ennemis étoit blessé, &
 “ tomboit entre nos mains, nous avions
 “ soin de lui comme s'il eût été notre frère ;
 “ nous avons souvent donné notre propre
 “ lit à nos ennemis blessés & prisonniers,

* *Rom. iii, 1 & 2.*

“ & nous avons couché auprès d’eux sur
 “ des peaux de tigres étendues à terre ;
 “ nous les avons servis nous-mêmes ; que
 “ voulez-vous de plus ? Que nous les ai-
 “ mions comme on aime sa maîtresse ? Je
 “ suis très-édifié de tout ce que vous me
 “ dites ; & je voudrois que toutes les na-
 “ tions vous entendissent.” (*Cu-su & Kou,*
 cinquieme entretien, p. 432.)

Est-ce donc que ce précepte, *Aimez vos*
ennemis, ne s’adresse qu’aux gens de guerre ?
 Est-ce que les officiers ou les soldats sont
 ennemis des officiers ou des soldats de l’ar-
 mée qu’ils vont combattre ? Ne voit-on
 pas souvent des amis intimes, des freres, se
 trouver engagés les uns contre les autres ?
 N’est-ce pas faire un jeu de la morale, &
 tourner ce précepte en ridicule, plutôt que
 de l’expliquer & d’en presser l’importance ?
 On fait bien que ce précepte n’est pas pour
M. de Voltaire ; mais qu’il mette à quartier
 ce qui n’est pas de sa sphere. Malgré ses
 railleries, les esprits bien disposés admire-
 ront cette morale, confirmée par l’exemple
 de celui qui l’enseigne : *Aimez vos ennemis,*
bénissez ceux qui vous maudissent, faites du bien
à ceux qui vous haïssent, & priez pour ceux qui

*vous courent sus & vous persécutent ; afin que vous soyez les enfants de votre Pere qui est aux cieux ; car il fait lever son soleil sur les méchants & sur les bons, & il envoie sa pluie sur les justes & sur les injustes.**

§ 148. *Doctrine de M. de Voltaire sur les devoirs envers nous-mêmes.*

“ Je vous répéterai tous les lieux communs . . . sur toutes les vertus. Il y en a qui ne sont que pour nous-mêmes, comme la prudence pour conduire nos ames, la tempérance pour gouverner nos corps ; ce sont des préceptes de politesse & de santé.” (Idem, sixieme entretien, p. 434.)

Voilà donc tous les devoirs envers nous-mêmes réduits à la politesse & aux soins pour conserver la santé. L'impudicité, l'adultere, la pédérastie, la gourmandise, l'ivrognerie, & autres excès semblables, ne sont rien, pourvu qu'on soit civil, & qu'on ait bien soin de n'être pas malade. On voit souvent des hommes, on pourroit dire des brutes, agir d'après ces maximes ; cependant

* *Matth. v, 44 & 45.*

il s'en trouve peu qui osent réduire cette conduite en précepte ; mais ceux qui l'osent sont doublement les corrupteurs des mœurs, le fléau de la société.

§ 149. *Du défaut d'hospitalité attribué aux Européens.*

“ L'hospitalité, cette vertu si sociable, ce
“ lien sacré des hommes, commence à se
“ relâcher depuis que nous avons des ca-
“ barets. Cette pernicieuse institution nous
“ est venue,” (c'est un Chinois qui est ici
interlocuteur) “ à ce qu'on dit, de certains
“ sauvages d'occident.” (Idem, p. 435.)

L'hospitalité a été pratiquée par les Patriarches ; elle est prescrite dans les termes les plus forts par *Moïse* : le précepte en est renouvelé dans l'Evangile ; *J'ai été étranger, & vous m'avez logé*, dit JESUS-CHRIST. *N'oubliez point l'hospitalité*, dit St. Jacques. Mais si ce devoir est plus négligé parmi nous qu'il ne l'étoit autrefois, n'y a-t-il pas des raisons qui, du moins, exténuent cette négligence ? Il semble que cette particularité ne devrait pas être passée sous silence ; car il convient d'être juste dans ses censures, même envers le public.

Les temps sont bien changés : autrefois on voyageoit peu ; & si l'on voyageoit, c'étoit presque toujours par un motif respectable, par nécessité ou pour s'instruire. Les voyageurs ne trouvoient point de retraite ; & s'il n'y avoit pas eu des personnes qui exerçassent l'hospitalité, ils auroient péri : maintenant c'est tout le contraire, à ces différens égards. Un homme seroit maintenant aussi imprudent de recevoir chez lui indistinctement les étrangers qui pourroient se présenter à sa porte, qu'on auroit autrefois été dur & cruel en s'y refusant.

M. de Voltaire semble le reconnoître ; car il réduit ensuite l'hospitalité à recevoir des personnes bien recommandées ; & l'on peut dire que, dans ce cas, l'hospitalité est exercée par ces *certaines sauvages d'occident*. Il est vrai qu'à cause de la facilité de trouver des appartemens dans les maisons qui en louent, on ne les loge pas ordinairement chez soi ; mais on exerce d'ailleurs l'hospitalité. On voudroit demander à M. de Voltaire, s'il étoit autrefois plus sûr & plus agréable de voyager qu'il ne l'est maintenant chez les *sauvages* qui habitent la Grande-Bretagne, la Hollande, la France, ou l'Allemagne ; & si les voyageurs qui vont chez les peuples policés

policés de la Mauritanie (ou Barbarie), de l'Egypte, de l'Arabie, de la Turquie, de la Perse, de la Tartarie, de la Chine, & de l'Inde, ne pardonnent pas un peu à ces "certains sauvages d'occident, leurs cabarets, leurs cabanes dégoûtantes, leur accueil infâme, & le mauvais vin qu'ils vendent sur le grand-chemin," que le critique leur reproche.

§ 150. *D'une maxime de Confucius sur les injures.*

"Que notre *Confutzée* est sage & saint;
"il n'est aucune vertu qu'il n'inspire; le
"bonheur des hommes est attaché à cha-
"cune de ses sentences: en voici une qui
"me revient dans la mémoire; *Reconnais*
"les bienfaits par des bienfaits, & ne te venge
"jamais des injures. Quelle maxime, quelle
"loi, les peuples d'occident pourroient-ils
"opposer à une morale si pure!" (Idem,
p. 436.)

Les peuples d'occident n'ont que trop à opposer à cette maxime; ce sont, entr'autres, les principes & les exemples de plusieurs philosophes, qui se trouvent parmi eux, qui enseignent la vengeance, & qui

mettent tout en œuvre pour perdre, non-seulement un ennemi qui les aura offensés, mais ceux dont les talents ou la réputation leur donnent de l'ombrage, qui ne se font pas le moindre scrupule d'employer la calomnie & les plus insignes mensonges contr'eux ; ceux-là sont réellement opposés à *Confucius*, qui, vivant dans un siècle peu éclairé, a été un modele de sagesse & de vertu. Le bras de DIEU n'a jamais été raccourci ; & il a toujours pu déployer sa puissance & sa miséricorde envers toutes les nations, leur susciter des hommes extraordinaires pour les ramener à une morale pure, lorsqu'ils étoient plongés dans des ténèbres épaisses, qui, augmentant de jour en jour, les auroient réduits à un état pire que les brutes. On a donc vu des sages parmi toutes les nations, en Grece, en Italie, en Perse, & même chez les Scythes ; & tout cela a été selon les voies sages de la Providence, qui conduit & dirige les esprits & les cœurs, ainsi qu'il lui plaît ; de sorte qu'on peut dire qu'aucune nation n'a été abandonnée de DIEU, & que les païens même ont pu connoître & ont connu DIEU, quoiqu'ils ne l'aient pas glorifié, qu'ils ne lui aient point rendu grâces, qu'ils soient devenus vains dans leurs raisonnements, & que leur cœur

destitué

destitué d'intelligence ait été rempli de ténèbres.*

Ces secours ont été inférieurs à ceux qui ont été accordés au peuple dépositaire des oracles divins ; celui-ci a eu une succession d'hommes inspirés immédiatement, à qui Dieu se révéloit d'une manière sensible ; mais néanmoins ils auroient pu être suffisants, si l'on en avoit fait un bon usage. Il y a même quelque chose qui surprend, au sujet de *Confucius*, qui, s'il n'avoit point eu lui-même de révélation immédiate, en avoit reçu par tradition ; il attendoit la venue d'un Personnage extraordinaire pour éclairer les hommes, & il désignoit le lieu d'où ce Personnage extraordinaire devoit venir ; car on nous apprend qu'il répétoit souvent, *que c'étoit dans l'occident qu'on trouveroit le Saint.*† Et ce qui n'est guère moins extraordinaire, c'est que *Socrate*, qui vivoit peu de temps après, & qui ne pouvoit pas avoir entendu parler de *Confucius*, avoit, à-peu-près, les mêmes idées.

Ne pourroit-on pas confirmer & éclaircir ceci par l'exemple des Mages, qui furent conduits en Judée par une étoile ? La révération accordée aux Mages, qui vinrent

* *Rom. 1.* † *Hist. Univ. T. XX, p. 81.*

adorer JÉSUS-CHRIST, a-t-elle rien de plus extraordinaire que ce que l'histoire mentionne de *Confucius* ?

Mais si l'on trouve parmi nous des principes de morale qu'on peut opposer à la morale de *Confucius*, nous en avons aussi qui peuvent lui être comparés, & même la comparaison sera en notre faveur ; & pour nous borner à la maxime du choix de M. de Voltaire, nous mettrons à côté de cette maxime, *Reconnois les bienfaits, & ne te venge jamais des injures*,—ce précepte de St. Paul : *Ne rendez à personne mal pour mal. Recherchez les choses honnêtes devant tous les hommes. S'il se peut faire, & autant qu'il dépende de vous, ayez la paix avec tous les hommes. Ne vous vengez point vous-mêmes, mes bien-aimés, mais laissez agir la colère de DIEU ; car il est écrit ; A moi appartient la vengeance, je la rendrai, dit le SEIGNEUR. Si donc ton ennemi a faim, donne-lui à manger ; s'il a soif, donne-lui à boire . . . ne sois point surmonté par le mal ; mais surmonte le mal par le bien.* Rom. XII, 17—21.

§ 151. *Des peuples qui ont admis un dieu particulier.*

“ Malheur à un peuple assez imbécille &
 “ assez barbare pour penser qu'il y a un
 “ dieu

“ dieu pour sa seule province.” (Id. p. 438.)

Il y a réellement eu des peuples qui ont pensé qu’il y avoit un dieu pour une seule province. On a eu un *Jupiter Olympien*, un *Jupiter Hammon*, une *Diane d’Ephese*, un *Babal* dieu des Sidoniens, un *Kémos* dieu des Hammonites ; mais les Hébreux & les Chrétiens ont été les seuls peuples qui ont particulièrement adoré le DIEU des dieux, le SEIGNEUR des seigneurs, l’arbitre souverain des cieux & de la terre. Leurs livres sacrés en font une preuve, sans réplique. Voyez § 146.

§ 152. *Proverbes xxx, 24—28.*

“ On trouve dans les proverbes attribués à Salomon, qu’il y a quatre choses qui sont les plus petites de la terre, & qui sont plus sages que les sages. Les fourmis, petit peuple qui se prépare une nourriture pendant la moisson ; le lievre, peuple foible qui couche sur des pierres ; la sauterelle, qui n’ayant pas de rois voyage par troupes ; le lézard, qui travaille de ses mains, & qui demeure dans les palais des rois,” &c. (Singularités de la nature, ch. vi. p. 23.)

Le texte porte ; Il y a quatre choses très-

petites sur la terre, qui toutefois sont bien avisées. Les fourmis, qui sont un peuple foible, & qui néanmoins préparent, durant l'Été, leur nourriture; les lapins, qui sont un peuple sans force, & qui néanmoins font leurs maisons dans les rochers; les sauterelles, qui n'ont point de roi, & qui toutefois vont par bandes; l'araignée, qui saisit les mouches avec ses pieds, & qui est pourtant dans les palais des rois.

Il est un peu étrange que M. de Voltaire ait fait la méprise d'attribuer à Salomon ce qui est expressément mentionné être les paroles d'Agur, fils de Jaké. La vulgate favorise la version de M. de Voltaire, mais cela suffit-il pour l'excuser lorsqu'il a l'original, ou des versions faites sur l'original ?

§ 153. *De la couleur des Negres.*

“ La race des negres n'est-elle pas ab-
 “ solument différente de la nôtre ? Il y
 “ encore des ignorants qui impriment que
 “ les negres & les négresses transportés dans
 “ nos climats engendrent des blancs. Il n'y
 “ a rien de plus faux ; & tous nos colons
 “ de l'Amérique, qui ont des negres, sont
 “ témoins du contraire. Comment peut-on
 “ imprimer encore aujourd'hui que les noirs
 “ sont une race de blancs noircie ? ” &c.

(Des

(Des monstres, p. 121.)

Peut-être que le *docte Voltaire* n'a pas bien compris *ces ignorants*, qui n'ont pas voulu dire que les enfants des negres, nés dans nos climats, sont blancs ; mais qu'ils blanchissent par degrés. On pense que le témoignage de *tous nos colons de l'Amérique* n'est pas nécessaire pour savoir ce qui a lieu dans nos climats.

Si la couleur suffit pour donner une origine différente, il faudra bien plus multiplier les races que *M. de Voltaire* ne le pense ; car les habitants du sud de la France sont moins blancs que ceux du nord ; les Espagnols le sont encore moins ; les Maures sont plus bruns que les Espagnols ; & les Maures des côtes de la Méditerranée moins que ceux du Biledulgerid. Ce seroit même un bon argument pour montrer que l'histoire n'est qu'un tissu de fables, & que les Espagnols ne peuvent pas venir du nord de l'Allemagne. On démontreroit entr'autres que les habitants des îles du Cap Verd, qui s'y transportèrent du Portugal, il y a deux ou trois cents ans, sont aussi une race différente des Portugais, parce qu'ils sont maintenant, à-peu-près, aussi noirs que les negres même.

Si M. de *Voltaire* avoit fait la découverte de quelque nation de blancs, habituée, depuis quelques milliers d'années, au milieu des sables brûlants de l'Afrique, son systême auroit quelque vraisemblance ; mais il s'en faut bien que cela ait lieu ; on voit au contraire que les nuances de la couleur sont en raison de la proximité, ou de la distance de ce pays qui a noirci ses habitants. Voyez § 31.

§ 154. *Des Negres-blancs.*

“ Les negres-blancs, que j'ai vus, ces
 “ petits hommes, qui ont des yeux de per-
 “ drix, & la soie la plus fine & la plus blanche
 “ sur la tête, & qui ne ressemblent aux
 “ negres que par leur nez épaté & par la
 “ rondeur de la conjonctive, ne me paroîs-
 “ sent pas plus descendre d'une race noire
 “ dégénérée, que d'une race de perroquets.
 “ L'auteur de l'histoire naturelle les croit
 “ d'une race noire, parce qu'ils sont blancs,
 “ & qu'ils habitent tous à-peu-près la même
 “ latitude ; au Darjen, au sud de Zaïr, à
 “ Ceilon : & moi, c'est parce qu'ils habitent
 “ la même latitude que je les crois tous
 “ d'une race particuliere.” (Sing. de la
 Nature, ch. xxxvi, p. 125.)

Ces

Ces negres-blancs sont des hommes comme les negres ; ils ont le nez comme eux, de la laine comme eux ; ils s'unissent ensemble par le mariage, & ont des enfants ; & cependant ils ne descendent pas plus d'une race de negres que d'une race de perroquets ! Cela paroît un peu fort.

M. de *Voltaire* s'est mépris, en croyant que " l'auteur de l'histoire naturelle les croit " d'une race noire, parce qu'ils sont blancs ; " il a de meilleures raisons, ainsi que nous l'avons vu.

M. de *Buffon*, en disant qu'ils sont à-peu-près sous la même latitude, ne mentionne pas l'isthme de Darien & Ceilon, avec le sud du Zaïre (la latitude du Zaïre différant de celle de Ceilon & du Darien au moins de 14°) ; M. de *Buffon* savoit un peu mieux la géographie. Voyez § 31.

§ 155. *Du défaut de barbe des Américains.*

" *Maillet* a raison quelquefois. Il avoit
" beaucoup vu, & beaucoup examiné. Les
" *Américains*, dit-il, page 125 du premier
" volume, sur-tout les *Canadiens*, excepté les
" *Esquimaux*, n'ont ni poil, ni barbe. . . . Les
" hommes dans le nouveau monde en sont
" privés, comme les lions y sont privés de
" crins."

“ crins.” (Ch. xxxvi, p. 123.)

En supposant que l'animal qu'on appelle *puma* fût en effet de l'espece des lions, la perte qu'il auroit faite de sa criniere, dans le climat de l'Amérique, feroit présumer la vérité de l'hypothese que les hommes ont perdu leur poil par la même cause.

Mais on n'a pas besoin d'avoir recours à de tels arguments, dans le cas dont il s'agit, pour se persuader, non-seulement de la vraisemblance, mais de la certitude que les hommes de l'ancien & du nouveau continent ont la même origine (Voy. § 31.). La privation de barbe est une bien foible raison pour étayer le systême de M. de Voltaire. Il n'est pas rare parmi nous de voir des hommes qui n'ont presque point de barbe ; & à l'égard de ceux qui en sont mieux fournis, c'est ordinairement du plus au moins. Les Chinois & les Japonois en ont très-peu ; & des personnes qui ont été en Amérique assurent qu'il y a aussi des Américains, outre les Esquimaux, qui ne sont pas entierement privés de poil.

Il est aisé de concevoir que l'humidité du climat, joint à leur maniere de vivre dans les bois, ce qui étoit le cas de tous les Américains

ricains quelques siècles ayant la première arrivée des Européens dans ce continent, a pu opérer cette altération, d'abord sur la plupart, & devenir ensuite générale. Le mot, "sur-tout les Canadiens," de l'auteur que *M. de Voltaire* cite, fait bien voir que cet homme qui "avoit beaucoup vu, & beaucoup examiné," n'osoit pas dire que tous les Américains étoient sans barbe.

§ 156. *Si les Lapons & les Samoïedes sont une espece d'hommes à part.*

"Croira-t-on de bonne foi qu'un Lapon & un Samoïede soient de la race des anciens habitants du bord de l'Euphrate ? Leurs rangifères ou rennes, animaux qui ne se trouvent point ailleurs, & qui ne peuvent vivre ailleurs, descendent-ils des cerfs de la forêt de Sanlis ?" (Id. p. 125.)

Oui, sans doute, on croira que les Lapons & les Samoïedes ont la même origine que les anciens habitants des bords de l'Euphrate, puisque la principale différence qu'il y a entr'eux consiste dans la taille. On fait que le climat peut & doit influencer sur la stature des premiers ; car, quoique l'homme puisse vivre dans tous les climats, il n'est pas insensible

insensible à l'intempérie de l'air ; & comme le soleil brunit sa peau, un froid excessif, joint à un genre de vie sauvage, doit nécessairement altérer sa constitution. Ne trouve-t-on pas dans ces régions glacées presque tous les arbres rabougris ? Notre corps est-il plus insensible que les arbres ?

Les rennes de la Laponie & les cerfs de la forêt de Sanlis, n'ont rien à faire ici ; il ne s'agit pas de ce que les rennes & les cerfs sont deux différentes especes d'animaux, que les Lapons n'ont pas la même origine que les Perses.

§ 157. *D'un passage de la Genese sur l'ame.*
(Ch. ix, 5 & 6.)

“ Ce systême” (de Descartes, qui prétend que les bêtes sont de pures machines privées de sentiment)
 “ étoit aussi ridicule que l'autre” (celui qui enseigne que la pensée est l'essence de l'ame des animaux) ; “ mais au lieu d'en faire voir l'ex-
 “ travagance on le traita d'impie : on pré-
 “ tendit qu'il répugnoit à l'Ecriture Sainte,
 “ qui dit dans la Genese ; *Que DIEU a fait*
 “ *un pacte avec les animaux, & qu'il leur ré-*
 “ *demanderà le sang des hommes qu'ils auront*
 “ *mordus ou mangés ;* ce qui suppose mani-
 “ festement dans les bêtes l'intelligence, la
 “ con-

“ connoissance du bien & du mal.” (Le philosophe ignorant, fixieme question, p. 145.)

Nous convenons avec *M. de Voltaire* que ces deux systêmes sont aussi absurdes l'un que l'autre ; mais nous avons quelques doutes sur ce qu'il attribue à ceux qu'il critique : les raisons qu'il leur prête pourroient bien être de son invention, du moins à quelques égards ; quoi qu'il en soit, à ce sujet, cet argument est faux, qui que ce soit qui l'a employé ; car *Moïse* ne dit pas ce qu'on lui fait dire. Voici ce que nous lisons dans la Genese ; *Je redemanderai votre sang, le sang de vos ames ; je le redemanderai de la main de toutes les bêtes, & de la main de l'homme ; même de la main de chacun de ses freres ; je redemanderai l'ame de l'homme. Celui qui aura répandu le sang de l'homme dans l'homme, son sang sera répandu ; car DIEU a fait l'homme à son image.*

Ces paroles disent-elles que DIEU fera lui-même le châtiment du meurtrier, en vertu d'un *pacte avec les bêtes* ; & qu'il interviendra lui-même immédiatement par un miracle ? Rien ne nous conduit à les prendre dans ce sens ; mais c'est ici un ordre de mettre à mort quiconque ôte la vie à l'homme, que ce soit un homme ou une bête. Selon ce précepte

précepte on ne doit point laisser vivre une bête qui aura tué un homme ; loi qui fut ensuite renouvelée par *Moïse* (auteur de la Genese, & qui en est, sans doute, le meilleur interprète). C'est à quoi conduisent ces derniers paroles, qui sont comme une répétition explicatoire du précepte. *Celui qui aura répandu le sang de l'homme, son sang sera répandu.* Cette maniere de citer & d'expliquer les Ecritures est apparemment ce que *M. de Voltaire* appelloit ruses de guerre ; mais il auroit dû savoir que, lorsqu'il est question de la vérité, il faut laisser à côté la guerre, & sur-tout les ruses.

§ 158. *Si l'Ecriture est incompatible avec la philosophie.*

“ Ne mêlons jamais l'Ecriture Sainte dans
 “ nos disputes philosophiques, ce sont des
 “ choses trop hétérogenes, qui n'ont aucun
 “ rapport.” (Idem.)

Le critique observe bien fidelement ce précepte ; il est vrai qu'on dit que celui qui fait la loi est au-dessus de la loi ; & c'est probablement la raison pour laquelle *M. de Voltaire* n'en suit point ; parce qu'il pensoit pouvoir faire la loi parmi les savants.

On conviendra, sans difficulté, que la doctrine des Ecritures est très-*hétérogène* avec la philosophie de M. de *Voltaire*; mais il y a deux sortes de philosophie ou de sagesse, & qui sont incompatibles; & si la doctrine des Ecritures est *hétérogène* avec l'une, elle doit s'accorder avec l'autre.

§ 159. *Examen de la doctrine de M. de Voltaire sur la liberté.*

I. “ Toutes les fois que je veux, ce ne peut être qu'en vertu de mon jugement, bon ou mauvais.” (Le philosophe ignorant, quest. XIII. p. 154.)

Si c'étoit-là le cas, toutes les fois que notre jugement ou notre raison (car c'est une seule & même chose) nous dit qu'une action est juste & pour notre bien, nous la ferions; & nous nous en abstiendrions lorsque notre raison nous dit qu'elle est mal & contraire à nos vrais intérêts. Il suivroit de-là qu'il suffiroit que l'homme connût son devoir pour le faire, & que sa vertu seroit toujours proportionnée à ses lumieres: & chacun fait si c'est-là le cas.

Si les hommes agissoient toujours conformément à leurs lumieres, ils ne seroient jamais cou-

coupables ; car peut-on blâmer un homme qui fait ce que son jugement lui dit être de son devoir, ou de ne pas faire ce que son jugement lui dit être mauvais, si son ignorance est involontaire ?

N'est-il pas vrai encore, que les devoirs de l'homme sont si simples, si aisés à connoître, qu'il n'y a presque point d'homme qui les ignore ? Qui est l'homme à qui son jugement ne dit pas qu'il est juste de faire à autrui ce que nous voulons qu'on nous fasse ? Ce n'est pourtant pas ce que tous les hommes ont fait & font, pas même *M. de Voltaire*. Ce n'est donc pas toujours en vertu de notre jugement que nous voulons d'une volonté effice.

II. " Ce jugement est nécessaire ; donc
" ma volonté l'est aussi."

On vient de voir que le principe est faux ; d'où il suit que la conséquence l'est aussi.

Mais voici un autre principe (" Ce jugement est nécessaire") qui exige des distinctions. L'entendement de l'homme est naturellement droit ; il ne lui est pas possible de ne pas sentir ce qu'il sent, & de ne pas voir ce qu'il voit ; il n'est pas possible à notre jugement de

ne

ne point acquiescer, par exemple, à ces propositions, *la lumière rend visible les objets extérieurs, deux & deux font quatre, l'ingratitude est criminelle, la reconnoissance est un devoir* : mais lorsque les passions sont intéressées dans notre jugement, elles l'offusquent, & il est rare que nous suivions ce qu'il nous dicte ; il arrive même souvent que le jugement se met de leur côté, & que nous cherchons à excuser en nous ce qui nous paroîtroit criminel chez autrui.

On peut appliquer ici ce que dit Salomon ; *Dieu a fait l'homme droit, mais ils ont cherché beaucoup de discours.* Le fait sert ici de démonstration ; car le jugement que les hommes portent des objets n'est pas toujours le même ; l'un juge d'une manière, & l'autre d'une autre ; & le même homme altere souvent son jugement sur les mêmes choses. Le jugement que les hommes portent dépend des circonstances, des dispositions actuelles du cœur, des préjugés, des passions, &c. Ainsi, lorsqu'on parle en thèse générale, on ne peut pas dire que notre jugement soit nécessaire.

M. de Voltaire fonde cette nécessité de notre jugement sur la première cause, qu'il appelle ailleurs une *nécessité inévitable* ; & pour parler sans détour, sur ce qu'il appelle dieu, au sujet

jet duquel il dit que “ la nécessité fait son existence.” Mais dans ce cas cette cause nécessaire seroit-elle même une assemblage de contradictions, puisque le jugement des hommes, sur la plupart des choses, est contradictoire ? Tout ce qu’on peut affirmer, à ce sujet, se réduit donc à ceci, que l’entendement est naturellement droit ; mais que le cœur de l’homme pervertit l’entendement. Ce qui revient à ce que dit *Salomon* dans les paroles citées.

III. “ En effet il seroit bien singulier que “ toute la nature, tous les astres obéissent à “ des loix éternelles, & qu’il y eût un petit “ animal haut de cinq pieds, qui, au mé- “ pris de ces loix, pût agir toujours comme “ il lui plairoit, au seul gré de son caprice. “ Il agiroit au hazard, & on fait que le ha- “ zard n’est rien.”

En suivant ce raisonnement on pourroit prouver, si ce que dit le critique étoit conséquent, qu’une fourmi n’a point de mouvement ; car, pourroit-on dire, il seroit assez singulier qu’un rocher d’une grosseur énorme, une montagne qui est haute de trois ou quatre lieues, sur trois ou quatre cents en longueur,

fussent

fussent immobiles, & qu'une fourmi marchât ?

M. de *Voltaire* prétend-il donc que l'homme agit en vertu des mêmes loix selon lesquelles les êtres inanimés tendent au but pour lequel ils ont été créés, & ainsi, par exemple, que les corps pesants gravitent vers le centre de la terre ? Une pierre en tombant agit-elle comme un être moral ? Ou bien l'homme n'est-il point un être moral, non plus que cette pierre, ou la terre, en faisant ses révolutions, ou l'eau qui coule nécessairement vers le lieu le plus bas ? Qui ne voit que, par ces assertions, M. de *Voltaire* confond l'ordre moral avec l'ordre physique, & qu'il anéantit toute différence entre le bien & le mal, le juste & l'injuste ?

“ Si l'homme n'agissoit pas nécessairement en vertu de ces loix, il agiroit au “ hazard,” nous dit M. de *Voltaire*. Non, il agiroit, disons-nous, en vertu de sa volonté. N'y a-t-il point de différence entre notre volonté & le hasard ?

M. de *Voltaire* auroit dû nous dire sur quel principe il se fonde, lorsqu'il prétend qu'un petit animal haut de cinq pieds ne peut pas agir en vertu de loix différentes de celles qui font mouvoir les astres. Comment nous démontrera-

trera-t-il que DIEU est borné à ne suivre qu'une seule marche dans le gouvernement du monde ? Comment nous prouvera-t-il que ce que nous voyons est un être de raison ? Car il est de fait que les loix selon lesquelles l'univers est conduit sont diverses.

S'ensuit-il de ce que le diametre de la terre est d'environ deux mille quatre cents lieues, & que l'homme n'a que cinq pieds de haut, que l'homme n'agit pas en vertu de sa propre volonté ? Est-ce que la dignité des êtres que DIEU a créés se mesure avec une aune ou avec un boisseau ? La maison est-elle supérieure en dignité à celui qui l'habite, parce qu'elle est plus grande ? ou le champ est-il plus excellent que celui qui le cultive ? Est-ce pour lui-même, ou pour l'homme, que notre globe a été fait ?

IV. “ Mes idées entrent nécessairement
 “ dans mon cerveau ; comment ma volonté,
 “ qui en dépend, seroit-elle à la fois néces-
 “ sitée & absolument libre ? ”

Nous avons vu que nos lumieres ne sont pas toujours, ni même le plus souvent, ce qui détermine notre volonté. Nous ajouterons ici, que quoiqu'il ne depende pas de nous d'empêcher

d'empêcher que certaines idées se présentent à notre esprit ; & que quoique nous ayons nécessairement l'idée de la couleur blanche, lorsqu'un objet blanc s'offre à notre vue ; ou d'une action louable, lorsque nous la voyons, ou qu'on nous en parle ; on ne peut pas en conclure que toutes nos idées viennent malgré nous, puisqu'il est en notre puissance d'éviter les occasions de voir ces objets ou d'entendre ces récits, & de faire d'un sujet l'objet de notre méditation, ou de le perdre de vue, & de l'oublier ; ainsi qu'il dépend de nous de voyager en Allemagne plutôt qu'en Espagne ; & alors nous connoîtrons l'Allemagne, & nous ne saurons rien de l'Espagne.

On ne fait pas trop à quoi sert ici le terme *absolument*, mis avant *libre* ; puisque M. de Voltaire combat la liberté, & que sa manière de raisonner montre qu'il ne l'admet *absolument* point. Seroit-ce pour se réserver une échappatoire ? Car il nous dira ensuite ; “ Je ne “ vous ai pas dit que nous ne sommes pas “ libres.” Que dire à un homme qui affirme le pour & le contre ? Rien, sans doute ; mais lorsque cet homme avance des sophismes, que ces sophismes sont lus, & qu'ils peuvent en imposer, il est nécessaire d'en montrer le faux.

V. “ Mais je veux nécessairement ce que
 “ je veux ; autrement je voudrois sans raison,
 “ sans cause ; ce qui est impossible.”

Notre volonté peut être, il est vrai, déterminée par celle d'un être, qui ayant la puissance d'influer sur elle, peut ne pas lui laisser la liberté de choisir, s'il le juge à-propos. Mais nous pouvons aussi être déterminés à agir par les réflexions que nous faisons, & selon les circonstances ; dans ce dernier cas, où est la nécessité ? Un Anglois va s'établir en France, parce qu'il s'imagine que le climat est préférable ; il s'embarque à Douvres plutôt qu'à un autre port, quoique tous lui soient ouverts. Où trouve-t-on la nécessité dans son choix ? Ou comment fait-on que cette personne a été contrainte dans ce qu'elle a fait ? Faut-il aller chercher une nécessité dont on n'a aucune idée, pour révoquer en doute une liberté qu'on sent ? Car la personne dont je parle fait qu'elle agit en vertu de sa propre détermination ; & si dans la suite elle se repent de ses démarches, c'est elle seule qui sera blâmable.

Je fais & je sens, que lorsque je fais une action, soit que les motifs soient pressants, ou que je me trouve dans une sorte d'indifférence, que c'est moi qui agis, & qui me
 déter-

détermine : néanmoins je ne pense pas que mes actions soient hors des voies de la Providence, & qu'il soit au pouvoir d'un *petit animal de cinq pieds de haut* de changer ou d'altérer le plan du Créateur de l'univers ; je crois qu'il fait servir à ses fins tout ce qui arrive ; mais il le fait sans me priver de ma liberté ; car je sens que je suis libre, & toute la métaphysique des philosophes ne sauroit m'empêcher de sentir ce que je sens, & me faire méconnoître ce dont j'ai d'aussi fortes preuves que de mon existence.

Si l'on me demande de concilier la prédétermination de la Providence ou la prescience divine avec ma liberté, je répondrai qu'on me demande une chose qui n'est pas de ma compétence, que mon ignorance ne prouve autre chose que les bornes de mon esprit ; & que la difficulté qu'on voudroit me faire, à ce sujet, seroit déraisonnable & peu conséquente de la part de Messieurs les philosophes, qui avouent qu'il y a nombre de choses qu'ils ne peuvent concevoir, & qu'ils sont néanmoins contraints d'admettre.

On doit convenir d'ailleurs que nier la liberté de l'homme c'est renverser tous les principes de la morale ; c'est ôter au magistrat le droit de faire des loix, & de punir les criminels ; c'est anéantir tous les principes sur les-

quels les sociétés subsistent ; car un bâton peut-il être coupable ou vertueux, & un prince fera-t-il des édits contre les flots de la mer ? Ainsi M. de Voltaire, par son fatalisme, anéantit tous les principes qui sont le fondement de la société.

VI. “ Ma liberté consiste à ne point faire
 “ une mauvaise action, quand mon esprit se
 “ la représente nécessairement mauvaise ; à
 “ subjuguier une passion, quand mon esprit
 “ m’en fait sentir le danger, & que l’horreur
 “ de cette action combat puissamment mon
 “ désir.”

La liberté ne consiste pas à faire, mais à pouvoir faire ; ainsi ce que le critique dit ici n’a point de sens.

Vaincre ses passions déréglé, c’est faire ce qu’on doit ; être doué du pouvoir de le faire, c’est être libre ; mais il y a souvent bien loin de l’un à l’autre. Je suppose, par exemple, qu’un philosophe a le pouvoir de ne pas calomnier les vivants & les morts, de ne pas leur faire dire ce qu’ils n’ont jamais dit ni pensé, afin de les tourner en ridicule, ou d’accréditer ses erreurs ; & que cependant il le fasse ; on m’avouera qu’il y a ici bien loin de la liberté au bon usage de cette liberté.

VII. “ Nous pouvons réprimer nos passions;
“ mais alors nous ne sommes pas plus libres
“ en réprimant nos désirs qu’en nous laissant
“ entraîner à nos penchants ; car, dans l’un
“ & dans l’autre cas, nous suivons irrésisti-
“ blement notre dernière idée, & cette der-
“ nière idée est nécessaire ; donc je fais
“ nécessairement ce qu’elle me dicte.”

On auroit un peu besoin d’explication pour entendre ce que c’est que “ pouvoir réprimer” ses passions, & “ n’être pas libre en les réprimant.”

“ Nous suivons toujours notre dernière idée, & cette idée est nécessaire.”

J’ignore ce que l’auteur entend par notre dernière idée ; mais nous avons montré, premièrement que les lumières de notre entendement sont bien loin d’être toujours la règle de nos actions. Nous avons montré, en second lieu, que nos idées dépendent de notre volonté, en ce que l’objet de nos pensées & de notre méditation est ordinairement de notre choix.

VIII. “ Il est étrange que les hommes ne
“ soient pas contents de cette mesure de
K 3 “ liberté ;

“liberté ; c’est-à-dire, du pouvoir qu’ils
 “ont reçu de la nature de faire en plusieurs
 “cas ce qu’ils veulent.”

Observez l’accord du philosophe avec lui-même ; il nous dit ici que les hommes sont
 “dans plusieurs cas ce qu’ils veulent ;” &
 plus haut il nous dit ; “Nos idées entrent
 “nécessairement dans notre cerveau, & nous
 “suivons irrésistiblement notre dernière
 “idée.”

IX. “Nous nous figurons que nous
 “avons le don incompréhensible & absurde
 “de vouloir sans autre motif que celui de
 “vouloir.”

Il est question de liberté, & nous nous
 figurons l’avoir, parce que nous l’avons reçue ; il n’y a point là d’absurdité. Que ce
 don soit incompréhensible ou non, ce n’est
 pas de quoi il s’agit ; nous avons reçu ce don,
 nous en faisons usage, & nous nous en te-
 nons là.

Il est vrai que nous n’employons pas ce lan-
 gage si clair, si intelligible, & si sensé de M.
de Voltaire, qui nous parle d’un *pouvoir de*
faire ce qu’on veut, sans être libre ; d’une vo-
lonté

lonté nécessaire & irrésistible ; & qui nous dit que nous pouvons réprimer nos passions, mais que nous ne sommes pas libres en les réprimant : aussi ne nous glorifions-nous pas d'avoir ses dons & ses talents.

X. “ Je ne puis pardonner au Docteur Clarke d'avoir . . . attaqué Collins en sophiste, & d'avoir détourné l'état de la question, en reprochant à Collins d'appeller “ l'homme un agent nécessaire.”

C'est-là une accusation grave contre un homme distingué par ses talents, ainsi que par son mérite, & qui tient un des premiers rangs parmi les savants. Il faut mettre le lecteur en état de savoir à quoi s'en tenir.

Le livre que le Dr. Clarke réfute a pour titre, *Recherche philosophique sur la liberté de l'homme.* Voici un court extrait du plan de l'auteur.

‘ La question que l'auteur entreprend de déterminer, est, si l'homme est un agent libre, ou un agent nécessaire. (p. 1.)

‘ Il produit six arguments distincts pour prouver qu'il n'y a, ni qu'il ne peut y avoir, aucune liberté dans les actions humaines.

‘ Son premier argument est que l’expérience, que le vulgaire allegue en preuve de la liberté, ne la prouve point. (p. 11.)

‘ Le second argument qu’il produit, pour prouver que l’homme est un agent nécessaire, est, que toutes ses actions ont un commencement, que tout ce qui a un commencement doit avoir une cause, & que toute cause est une cause nécessaire. (p. 57.)

‘ Le troisieme argument de l’auteur contre la liberté est, que la liberté ne seroit point une perfection, mais une imperfection ; & que c’est un avantage & une perfection d’être un agent nécessaire. (p. 62.)

‘ Son quatrieme argument contre la liberté est, que la liberté est incompatible avec la prescience divine. (p. 82.)

‘ Le cinquieme argument est comme suit : Si l’homme n’étoit pas un agent nécessaire, déterminé par le plaisir ou par la peine, il n’y auroit point de fondement pour accorder des récompenses, & pour infliger des châtimens. Les châtimens deviennent inutiles, si l’homme n’est pas un agent nécessaire, & s’il n’est pas déterminé par le plaisir ou par la douleur ; parce qu’un homme qui seroit libre, ou indifférent au plaisir & à la douleur, la douleur ne sauroit être un motif pour déterminer l’homme à observer la loi.

' loi. (p. 86.)

' Son fixieme & dernier argument est ;
' Si l'homme n'étoit pas un agent nécessaire, déter-
' miné par la douleur ou par le plaisir, il n'auroit
' aucune notion de moralité ou de motif à pratiquer
' ses devoirs.' (p. 88.)*

Le lecteur ne sera pas embarrassé sur la
maniere dont le Dr. Clarke s'y prend pour
triompher dans ce combat ; mais que dira-
til de cette accusation de M. de Voltaire,
" Je ne puis pardonner au Dr. Clarke," &c.

Quand même il seroit vrai que Collins
auroit été accusé sans fondement de faire
de l'homme un agent nécessaire, seroit-ce à
M. de Voltaire à censurer Clarke de ce qu'il
attribue cette opinion à son confrère ? On
s'attendroit, au contraire, qu'il seroit flatté
de se rencontrer avec un homme auquel il
donne un rang distingué parmi les philo-
sophes. Est-il possible de dire plus expres-
sément qu'il le fait lui-même, dans cet ar-
ticle, que l'homme est un agent nécessaire ?
(Voy. I, II, III, IV, V, VII, & XI.)

Qu'un citoyen entreprenne la défense
d'un accusé, à la bonne heure ; on pardonne

* Dr. Samuel Clarke's *Works*, vol. IV. at
the end.

à un innocent de plaider en faveur d'un coupable. Mais auroit-il convenu à *Cartouche* de faire un crime à celui qui auroit accusé de vol un homme de sa bande ? Ou *Auguste* auroit-il été fondé à donner un démenti à *Cicéron*, lorsque celui-ci accusoit *Antoine* d'avoir de l'ambition ?

XI. “ Le prédicateur, dans *Samuel Clarke*,
 “ a étouffé le philosophe ; il distingue la
 “ nécessité physique de la nécessité morale.
 “ Et qu'est-ce qu'une nécessité morale ?
 “ La nécessité morale n'est qu'un mot ; tout
 “ ce qui se fait est absolument nécessaire.
 “ Il n'y a point de milieu entre la nécessité
 “ fité & le hazard ; & vous savez qu'il n'y
 “ a point de hazard : donc tout ce qui arrive est nécessaire.”

Si le philosophe étoit chez *Clarke* ce qu'il étoit chez *Voltaire*, qu'est-ce que le prédicateur pouvoit faire de mieux que de l'étouffer ? Il rendit en cela un grand service à l'humanité & à lui-même ; & cet exploit du prédicateur vaut bien le plus extraordinaire d'*Hercule* qu'il fit, étant encore au berceau.

“ Il distingue la nécessité physique de la
 nécessité

“nécessité morale.” Sans doute, après avoir étouffé le philosophe, qui ne vouloit pas admettre cette distinction, ce qui ne sert pas peu à justifier son action; car ne falloit-il pas que ce philosophe eût la tête tournée, pour ne pas distinguer le bâton de la main qui en frappe? L'action du bâton, qui assomme, est d'une nécessité physique; & celle de l'homme qui s'en sert, contre un serpent, est d'une nécessité morale. Le mouvement de la terre est d'une nécessité physique, & l'obéissance aux commandemens de DIEU est une nécessité morale.

La différence dans les effets de la nécessité physique & de la nécessité morale, se démontre invinciblement par leurs effets; l'une est toujours efficace, au lieu qu'il arrive très-souvent que l'autre ne l'est pas. Les loix de la nature, que nous appellons nécessaires d'une nécessité physique, restent inviolables; les loix de DIEU prescrites à l'homme, que nous appellons nécessaires d'une nécessité morale, sont souvent violées; ce qui provient de ce que dans le premier cas il n'y a point de liberté dans l'agent, & qu'il y en a dans le second.

La nécessité physique est toujours la même, parce qu'elle a lieu en vertu d'une loi générale

rale & irrésistible, à moins d'un miracle : mais la nécessité morale a différents degrés de nécessité ; elle est plus ou moins nécessaire ou irrésistible selon la force ou le nombre des motifs. Quelquefois les loix divines & humaines sont réunies avec l'intérêt temporel, sans qu'on soit exposé à des tentations pour violer ces loix ; & alors il n'y a que ceux à qui la tête a tourné qui ne cedent pas à cette nécessité ; & tel seroit le cas que l'auteur cite d'une reine d'Angleterre.

Il est à-propos d'ajouter ici cette observation du Dr. Clarke, sur ces expressions, *la nécessité morale* : “ La nécessité morale, rigoureusement parlant, selon la vraie & stricte signification des termes, n'est nullement une nécessité ; mais c'est simplement une manière figurée de parler, qui, ainsi que les autres expressions figurées, n'a du tout & en réalité rien de physique. ”*

“ *La nécessité morale n'est qu'un mot.* ”

Le critique se trompe, ce sont-là trois mots ; &, qui plus est, des mots auxquels on attache des idées, ainsi que nous l'avons vu.

“ Il n'y a point de milieu entre la nécessité & le hasard. ”

* *Dr. Samuel Clarke's Works, Vol. IV.*

Le philosophe entend peut-être *point d'alternative* ; car ce qui n'est pas ne sauroit servir de point fixe pour chercher un milieu. Nous n'estimons pas plus le hazard qu'il ne l'estime lui-même ; mais nous distinguons entre nécessité physique & nécessité morale : & ce n'est qu'improprement que celle-ci est appelée nécessité ; car elle dépend de la volonté d'un agent libre.

Supposons qu'un Prince Allemand appellât auprès de lui un *grand philosophe*, qu'il le comblât de bienfaits, qu'il l'admît dans tous ses secrets ; nous appellons nécessité morale l'obligation où seroit ce *grand philosophe* d'être reconnoissant : néanmoins, malgré cette nécessité morale, il pourroit bien arriver que ce *philosophe* fût ingrat envers ce Prince, qu'il débitât des contes flétrissans contre lui, qui, s'ils étoient vrais, procéderaient d'une noire ingratitude, ou, s'ils étoient faux, seroient une infâme calomnie.*

* « Voltaire a écrit sur le Roi de Prusse les plus atroces calomnies, si les faits sont faux ; ou les plus viles médisances, s'il a révélé les secrets de l'amitié. Le Roi le savoit ; & il les a toujours méprisés & pardonnés. » (Eloge du Roi de Prusse, par l'auteur de l'Essai général de Tactique, p. 286.) XII.

XII. Il ne sera pas hors de propos d'ajouter à ces remarques, sur le système de *M. de Voltaire*, une idée de ce que l'Ecriture nous enseigne sur l'état où l'homme se trouve, à l'égard de la faculté qu'il a de faire le bien ou le mal, & en quoi il est ou n'est pas libre.

Je puiserai mes observations dans le chapitre VII de l'épître de *St. Paul* aux Romains. Si *M. de Voltaire* étoit vivant, il faudroit lui demander pardon, de la hardiesse qu'on prend, de comparer sa philosophie avec celle de *St. Paul*; & sur-tout de ce qu'on ne préfère pas la sienne; car, à en juger d'après ses sarcasmes contre *St. Paul*, il ne l'auroit pas cru digne de délier la courroie de ses souliers.

St. Paul enseigne, qu'il y a en nous deux principes de nos actions; l'entendement, & les affections charnelles: il les compare à deux loix, dont l'une condamne ce que l'autre approuve. *M. de Voltaire* auroit appelé cela deux petites ames, mais *St. Paul* n'étoit pas goguenard.

L'entendement est cette rectitude, cette raison, que DIEU a mise en nous: les affections charnelles du cœur ne font autre chose que le penchant au mal, qu'on appelle le péché original.

Qu'il

Qu'il y ait en nous deux volontés opposées qui se combattent, dont l'une nous porte au bien, & l'autre nous entraîne vers le mal ; c'est ce qu'on ne sauroit contester. On n'a qu'à rentrer en soi-même, & se rappeler ce qui se passe chez nous lorsque nos passions, ou les penchants déréglés de nos cœurs, nous portent à des actions que nous savons être criminelles. Les exemples sont en trop grand nombre & trop commun pour qu'il soit nécessaire d'en rapporter ici.

Notre entendement est droit, parce que nous l'avons reçu de DIEU ; nos affections sont dépravées, parce qu'elles sont une suite du péché, ou de l'abus de la liberté, dont l'homme a été doué. C'est à l'entendement à commander ; mais il se laisse souvent maîtriser & entraîner par les passions, & il est de lui-même trop foible pour leur résister, s'il s'agit de combattre d'égal à égal. Et comme un Etat est ordinairement désigné par le nom de celui qui y est le plus fort, & qui y commande, l'homme est ordinairement dit être *charnel, vendu au péché, & enfant de colère.*

Mais néanmoins, l'entendement ne perd point ses droits, qu'il est toujours fondé de révéndiquer ; & c'est pour le mettre en état de le faire que DIEU lui offre son secours ;
&

& s'il l'accepte, il devient vainqueur, & subjugué les affections déréglées de son cœur ; & pour me servir des expressions de l'Ecriture, il *amène ses pensées & ses desirs captifs à l'obéissance de CHRIST.*

La liberté de l'entendement ne consiste pas à trouver bien ce qui est mal, ou mal ce qui est bien ; mais à se laisser conduire par l'Esprit de DIEU, ou par ses penchans déréglés, qui, quand ils ont pris le dessus, l'offusquent & l'éblouissent, au point qu'il ne voit presque rien, ou voit tout de travers, les objets lui étant présentés sous un faux point de vue. C'est-là, je pense, la cause de cette diversité d'opinions, de ces contradictions perpétuelles qu'on voit chez les hommes.

Je ne pense pas que l'homme, ainsi livré à ses propres convoitises, soit libre ; c'est-à-dire, qu'il ait la puissance de les maîtriser, de changer ses affections, ou de se donner un cœur qui n'aime que ce qu'il doit aimer. C'est de l'homme qui est tel que l'Ecriture dit ; *Le Maure changeroit-il sa peau, & le léopard ses tâches ? Comment feriez-vous le bien, vous qui n'êtes appris qu'à mal faire !**

* Jer. XIII, 23.

L'affection de la chair est inimitié contre DIEU ; car elle ne s'assujettit point à la loi de DIEU, & elle ne le peut.* Je suis charnel, vendu au péché. Je vois dans mes membres une loi qui combat contre la loi de mon entendement, & qui me rend prisonnier de la loi du péché qui est dans mes membres ; misérable que je suis, qui me délivrera du corps de cette mort ! †

L'homme, dans cet état, conserve sa liberté pour tout ce qui a trait au civil ; il a la puissance de voir son état, son esclavage spirituel, sa corruption ; il peut régler son extérieur ; mais rien de plus. Lorsque les hommes sentent qu'ils sont dans cet état, DIEU se présente encore à eux comme miséricordieux, comme leur refuge, comme leur dernière & unique ressource : JESUS-CHRIST leur dit ; Venez à moi. ‡ Aussi St. Paul conclut-il le tableau qu'il a fait de l'esclavage de l'homme par ces paroles ; Je rends grâces à DIEU, par notre Seigneur JESUS-CHRIST. Comme s'il disoit ; Je n'ai de moi-même aucune ressource pour m'affranchir ; mais DIEU m'affranchit par JESUS-CHRIST, & par lui je deviens vainqueur de ma corruption, du péché qui avoit pris

* Rom. VIII, 7. † Ch. VII. ‡ Matth. XI, 28.

l'empire sur moi.

Telle est la doctrine des Ecritures sur la liberté. Son langage n'est probablement pas fort édifiant ni fort clair, pour les philosophes de la trempe de M. de Voltaire ; mais il est intelligible pour les pauvres en esprit & pour les petits ; car DIEU a choisi les choses foibles de ce monde pour confondre les sages ; il a choisi les choses foibles pour confondre les fortes . . . afin que nulle chair ne se glorifie devant lui.*

§ 160. *Opinions de M. Locke, selon Voltaire.*

1°. *Sur la liberté.*

“ La question sur la liberté de l'homme
 “ m'intéressa vivement ; . . . Je lus Locke,
 “ & j'apperçus des traits de lumière ; je
 “ lus le traité de Collins, qui me parut Locke
 “ perfectionné ; & je n'ai jamais rien lu
 “ depuis qui m'ait donné un nouveau degré
 “ de connoissance. Voici ce que ma foible
 “ raison a conçu, aidée de ces deux grands
 “ hommes . . .

“ . . . Toutes les fois que je veux, ce
 “ ne peut être qu'en vertu de mon juge-
 “ ment, bon ou mauvais ; ce jugement est
 “ nécessaire, donc ma volonté l'est aussi.”

* I. Cor. i, 27.

(Le phil. ignor. quest. XIII, p. 153.)

A quoi il faut ajouter ce que M. de Voltaire affirme sur le même sujet, & qui est rapporté dans ce paragraphe depuis III. jusqu'à VII. inclusivement ; puisque c'est sur le système de *Locke*, ainsi que de *Collins*, que M. de Voltaire prétend avoir formé le sien.

M. de Voltaire ajoute, à la page 189, question 29 ; “Après tant de courses malheureuses . . . je suis revenu à *Locke*, comme l'enfant prodigue qui retourne chez son pere ; je me suis rejetté entre les bras d'un homme modeste . . . Il me confirme dans l'opinion que j'ai toujours eue, que rien n'entre dans notre entendement que par les sens.

“Que je suis libre quand je peux faire ce que je veux ; que cette liberté ne peut consister dans ma volonté, puisque lorsque je demeure volontairement dans ma chambre, dont la porte est fermée, & dont je n'ai pas la clef, je n'ai pas la liberté d'en sortir ; puisque je souffre quand je ne veux pas souffrir ; puisque très-souvent je ne puis rappeler mes idées, quand je veux les rappeler.

“Qu'il est donc absurde de dire la volonté est libre ; puisqu'il est absurde de dire, je
“veux

“ veux vouloir cette chose ; car c’est précisé-
 “ ment comme si je disois, je désire de la
 “ désirer, je crains de la craindre : qu’enfin
 “ la volonté n’est pas plus libre qu’elle n’est
 “ bleue ou quarrée.

“ Que je ne puis vouloir qu’en consé-
 “ quence des idées que j’ai reçues dans mon
 “ cerveau ; que je suis nécessité à me dé-
 “ terminer en conséquence de ces idées,
 “ puisque sans cela je me déterminerois sans
 “ raison, & qu’il y auroit un effet sans
 “ cause. . . .

“ Voilà les raisons, ou plutôt les doutes,
 “ que me fournit ma faculté intellectuelle,
 “ sur l’assertion modeste de *Locke*.”

Qui ne croiroit, après cela, que *Locke* ne
 fût fataliste, ainsi que *Voltaire* & *Collins* ; &
 que leurs opinions ne fussent les mêmes sur
 la liberté ? Voici ce que dit M. *Locke* sur le
 sujet.

*Opinion de M. Locke sur la liberté, selon lui-
 même.*

‘ Il faut bien prendre garde de ne pas per-
 ‘ dre de vue que la liberté consiste dans
 ‘ la dépendance de l’existence ou de la non-
 ‘ existence d’une action de la volonté que

‘ nous

‘ nous en avons ; & non dans la dépendance d’une action, ou de son contraire, sur notre choix ;’ c’est-à-dire, que la liberté ne consiste pas en ce que de deux actions nous pouvons préférer l’une à l’autre, mais en ce que nous pouvons faire celle que nous faisons. ‘ Un homme, qui est au milieu d’une colline escarpée, a la liberté de glisser vingt verges vers le bas dans la mer, non parce qu’il a le pouvoir de faire le contraire, qui est de glisser vingt verges vers le haut ; car cela lui est impossible ; mais néanmoins il est libre, parce qu’il a le pouvoir de glisser, ou de ne pas glisser.

‘ Mais si une force supérieure à la sienne le retient ou le précipite, dans ce cas, il n’est plus libre ; parce qu’il n’est plus dans son pouvoir de faire ou de ne pas faire cette action particulière.

‘ Celui qui est retenu prisonnier dans une chambre de vingt pieds en carré, étant du côté du nord de sa chambre, a la liberté de marcher vingt pieds vers le sud ; parce qu’il peut parcourir ou ne pas parcourir cet espace : mais il n’a pas en même temps la liberté de faire le contraire ; c’est-à-dire,

* dire, de marcher vingt pieds vers le nord.*
 * La liberté consiste donc en ceci ; savoir,
 * en ce que nous avons le pouvoir d'agir ou
 * de ne pas agir, selon que nous le choisissons,
 * ou que nous le voulons.*†

De ce qui détermine la volonté.

* La volonté n'étant autre chose que le
 * pouvoir de l'entendement, de diriger les
 * facultés actives de l'homme à se mouvoir
 * ou à rester en repos, autant qu'elles dépen-
 * dent d'une telle direction, la réponse à
 * cette question ; *Qu'est-ce qui détermine la*
 * *volonté ?* est, que c'est l'entendement. Car
 * ce qui détermine la puissance générale de
 * diriger à telle ou telle direction, n'est autre

* C'est apparemment de ce que dit ici M. Locke
 que M. de Voltaire a tiré ce langage si intel-
 ligible ; “ Cette liberté ne peut consister dans
 “ ma volonté, puisque lorsque je demeure vo-
 “ lontairement dans ma chambre, dont la porte
 “ est fermée, & dont je n'ai pas la clef, je
 “ n'ai pas la liberté d'en sortir.” Voilà ce
 que c'est que de savoir perfectionner celui qu'on
 copie, & extraire les ténèbres de la lumière.

† *An Essay concerning Human Understanding,*
Book II, ch. XXI, § 27.

* chose

‘ chose que l’agent lui-même, qui exerce le
‘ pouvoir qu’il a de le faire.

‘ Si cette réponse ne satisfait pas, j’ajou-
terai, ‘ qu’il est évident que le sens de
‘ cette question, *Qu’est-ce qui détermine la*
‘ *volonté ?* est, Qu’est-ce qui meut l’enten-
‘ dement dans tous les cas particuliers, pour
‘ déterminer la puissance générale qu’il a
‘ de diriger à tel ou tel mouvement ou
‘ repos ? Ma réponse est, le motif de con-
‘ tinuer dans le même état ou dans la même
‘ action, c’est uniquement la satisfaction
‘ qu’on y trouve ; c’est toujours une sorte
‘ de mal-aise, qui est le motif qui nous
‘ porte à changer ; rien ne nous détermi-
‘ nant au changement d’état, ou à faire
‘ une action différente, qu’une sorte de
‘ mal-aise.

‘ C’est-là le grand motif qui opère sur
‘ l’esprit pour le mettre en action, ce que,
‘ pour être bref, j’appellerai *la détermination*
‘ *de la volonté.*

‘ La volonté est entièrement distincte du
‘ désir qui, dans la même action, peut avoir
‘ une pente tout-à-fait contraire à ce que
‘ la volonté nous détermine à faire. . . .

‘ Un homme qui trouve qu’un étourdisse-
‘ ment de tête ou un manque d’appétit dis-
‘ paroît

‘ paroît, après une violente attaque de goutte,
 ‘ défire d’être foulagé des douleurs qu’il
 ‘ souffre à ses pieds ou à ses mains ; néan-
 ‘ moins, tandis qu’il craint qu’en appaisant ces
 ‘ douleurs il peut jetter l’humeur pernicieuse
 ‘ sur quelque partie vitale & se donner la
 ‘ mort, il ne veut point se déterminer à faire
 ‘ des remedes pour guérir la goutte. Par
 ‘ où il paroît évidemment que le désir &
 ‘ la volonté sont deux actes de l’esprit dis-
 ‘ tincts l’un de l’autre ; & conséquemment
 ‘ que la volonté, qui n’est que la faculté de
 ‘ vouloir, est très-distincte du désir.*

‘ Mais pour en revenir à l’examen de
 ‘ cette question, *Qu’est-ce qui détermine la*
 ‘ *volonté à l’égard de nos actions ?* Ce qui,
 ‘ après y avoir murement réfléchi, ne me

* *Idem*, § 30.

C’est probablement de ce qui est dit ici que
M. de Voltaire a pris ; “ Qu’il est absurde de
“ dire, la volonté est libre, puisqu’il est ab-
“ surde de dire, je veux vouloir cette chose ;
“ car c’est précisément comme si je disois, je
“ défire de la défirer, je crains de la crain-
“ dre : qu’enfin la volonté n’est pas plus libre
“ qu’elle n’est bleue ou quarrée.” Voilà ce qu’on
peut encore appeller extraire les ténèbres de la lumière.

‘ paroît

‘ paroît pas être, ainsi qu’on le suppose, le
‘ plus grand bien en vue ; mais quelque
‘ mal-aise (& le plus souvent le plus pres-
‘ sant) que l’homme sent dans le moment.
‘ C’est-là ce qui détermine successivement
‘ la volonté, & nous met en action dans ce
‘ que nous faisons.

‘ Ce *mal-aise*, nous pouvons l’appeller (ainsi
‘ qu’il l’est en effet) *désir* ; qui est un *mal-*
‘ *aise* de l’esprit, occasionné par le besoin
‘ de quelque bien absent. Toutes les dou-
‘ leurs du corps, de quelle nature qu’elles
‘ soient, & toutes les inquiétudes de l’esprit,
‘ peuvent être appelées *mal-aise* : &, à ce
‘ mal-aise est toujours joint un désir égal à
‘ la peine ou au mal-aise qu’on ressent, &
‘ il peut difficilement en être distingué.*

‘ Les biens ou les maux, présents ou ab-
‘ sents, font, il est vrai, impression sur l’es-
‘ prit ; mais ce qui détermine immédiate-
‘ ment la volonté, dans les différents temps,
‘ à toutes les actions volontaires, c’est le
‘ mal-aise ou désir’ (mot pour mot mal-aise
de désir) ‘ fixé sur quelque bien absent,
‘ soit négatif, tel que le repos à celui qui
‘ souffre, ou positif, tel que la jouissance de

* *Idem*, § 31.

quelque plaisir. . . . *

Le bien, le plus grand bien, quoique
reconnu & avoué tel, ne détermine point
la volonté jusqu'à ce que le désir s'étant
accru, à un degré qui lui soit proportion-
né, produit en nous un mal-aise qui nous
en fait éprouver le besoin. Persuadez un
homme, tant qu'il vous plaira, que l'abon-
dance est préférable à l'indigence; mon-
trez-lui & faites-lui avouer qu'il est plus
convenable de se donner les commodités de
la vie, que de se refuser le nécessaire &
de vivre dans la saleté; tandis qu'il sera
content de son état, & qu'il n'en sentira
aucun mal-aise, il y restera: sa volonté
ne le détermina à rien faire pour changer
son état. Qu'un homme soit encore plus
persuadé des avantages de la vertu, &
qu'elle est aussi nécessaire que les aliments
le sont au corps, pour un homme qui a
de grandes vues dans ce monde, & des
espérances pour celui qui est à venir, néan-
moins, jusqu'à ce qu'il ait *faim & soif de la*
justice, jusqu'à ce qu'il sente un mal-aise
produit par le besoin qu'il en a, il ne
se déterminera point à agir pour l'acqui-

* *Idem*, § 33.

fition

‘ fition de ces choses qu’il confesse être le
‘ plus grand bien ; mais tout autre mal-
‘ aise qu’il éprouvera, prendra place & déter-
‘ minera sa volonté à faire d’autres actions.
‘ . . . Ce ne sera pas parce qu’il ignore quel
‘ est le plus grand bien ; car il le voit & le
‘ confesse.*

‘ Si la volonté étoit déterminée par la
‘ perspective du bien, plus ou moins grand,
‘ tel qu’il paroît à l’entendement par la
‘ contemplation, ce qui est le cas de tous les
‘ biens absents ; & qui, dans l’opinion re-
‘ çue, est supposé déterminer la volonté ; je
‘ ne vois pas comment il seroit possible que
‘ les joies du ciel, une fois admises comme
‘ possibles, pourroient ne pas absorber toutes
‘ les pensées, & les désirs de l’homme. . . .
‘ Mais qu’il n’en soit pas ainsi, c’est ce qui
‘ est évident par l’expérience ; le bien, qu’on
‘ reconnoît être infiniment au-dessus de tous
‘ les autres, est souvent négligé pour satis-
‘ faire un mal-aise ou des désirs qui n’ont
‘ pour objet que des bagatelles.†

* *Idem*, § 35. Ceci revient, à la lettre, à ce
que St. Paul dit, *Rom. VII*, 15—23.

† *Idem*, § 38.

Du pouvoir de suspendre la poursuite de nos desirs.

‘ Comme il y a en nous un grand nombre
 ‘ de desirs (mal-aises) qui nous pressent, &
 ‘ prêts à déterminer notre volonté, il est
 ‘ naturel, ainsi que je l’ai déjà dit, que le
 ‘ plus grand ou le plus pressant détermine
 ‘ la volonté à agir ; & c’est aussi le cas, pour
 ‘ l’ordinaire, mais non toujours. Car, ainsi
 ‘ que l’expérience le fait voir, l’entendement
 ‘ ayant, dans la plupart des cas, la puissance
 ‘ de suspendre l’exécution ou la satisfac-
 ‘ tion de nos desirs ; & même de tous, l’un
 ‘ après l’autre ; il a la liberté d’en con-
 ‘ sidérer les objets, de les considérer de tous
 ‘ les côtés, & de les comparer les uns avec
 ‘ les autres, pour en faire une juste esti-
 ‘ mation.

‘ C’est en cela, proprement, que consiste
 ‘ la liberté que l’homme a ; & c’est du mau-
 ‘ vais usage qu’il en fait, que procedent ses
 ‘ méprises, ses erreurs, & les fautes qu’il
 ‘ commet dans tout le cours de sa vie. . . .
 ‘ Pour prévenir ce mal, nous avons la puis-
 ‘ sance de suspendre la poursuite de tel ou
 ‘ tel désir, ainsi que chacun peut le sentir
 ‘ journellement. C’est-là ce qui me paroît
 ‘ être la source de la liberté.

2°. *Sentiments de Locke, selon Voltaire, sur les êtres dont la pensée fait l'essence.*

“ Y a-t-il des substances dont l'essence soit
“ de penser, qui pensent toujours, & qui
“ pensent par elles-mêmes? En ce cas ces
“ substances sont des dieux ; car elles
“ n'ont nul besoin de l'Etre éternel & for-
“ mateur, puisqu'elles les ont de leur essence
“ sans lui, puisqu'elles pensent sans lui.”

Sentiments de M. Locke, selon lui-même:

“ Il n'est point nécessaire de supposer que
“ l'ame pense toujours, & qu'elle est sans
“ cesse en action. C'est, peut-être, le pri-
“ vilege de l'Etre infini, auteur & conserva-
“ teur de toutes choses, *qui jamais ne sommeille*
“ *ni ne dort* ; mais ce privilege n'est pas de
“ la compétence d'un être fini, du moins il
“ n'appartient pas à l'ame humaine.”*

Au reste, s'il y en a qui ont dit, que l'essence de l'ame est de penser, ils se sont servis d'une expression indiscrete ; car on convient que la nature, ou l'essence de l'ame, est inexplicable, & que nous ne savons pas ce qu'elle est ; mais nous disons qu'elle a la faculté de penser, & rien de plus.

* *Idem, ch. ii, § 7.*

3°. *Sentiments de Locke sur les brutes, selon M. de Voltaire.*

“ Je ne puis douter que DIEU n'ait accordé des sensations, de la mémoire, & par conséquent, des idées, à la matiere organisée dans les animaux. Pourquoi donc nierois-je qu'il puisse faire le même présent à d'autre matiere.”

Sentiments de M. Locke, selon lui-même.

Il dit qu'il n'est pas impossible que DIEU donne à la matiere la faculté de penser, mais que ‘ les brutes sont fort éloignées d'approcher de l'homme ; car,’ continue-t-il, ‘ quoiqu'elles retiennent ensemble différents assemblages d'idées simples, ainsi qu'un chien, par exemple, qui a l'idée de la forme, de l'odeur, & de la voix de son maître, ce qui forme, peut-être l'idée complexe qu'il a de lui ; ou plutôt, ce sont autant de marques distinctes par où il le connoît ; néanmoins je ne pense pas que d'elles-mêmes les brutes composent des idées, & qu'elles forment des idées complexes’ (c'est-à-dire, qu'elles raisonnent) ; &, peut-être, que lorsque nous pensons qu'elles ont des idées complexes, ce n'est qu'une idée simple qui les dirige dans la connoissance

‘ connoissance de diverses choses, qu’il est
‘ possible qu’elles distinguent par la vue
‘ moins que nous ne l’imaginons. Car . . .
‘ une chienne nourrira, jouera, & sera aussi
‘ attachée à un jeune renard qu’à son propre
‘ chien, si l’on peut seulement le faire teter
‘ assez long-temps pour que le lait passe à
‘ travers le corps du petit renard : & les
‘ animaux, qui ont plusieurs petits à la fois,
‘ ne paroissent pas en savoir le nombre ; car,
‘ quoiqu’ils soient extrêmement affectionnés
‘ à chacun d’eux, si on les leur enleve, lorsqu’ils
‘ sont hors de leur vue, & sans bruit,
‘ ils ne paroissent pas s’en appercevoir, quoiqu’il
‘ leur en manque un ou deux.*

On pourroit ajouter ici une multitude d’exemples : une poule n’est pas moins empressée auprès des canards qu’elle a couvés qu’auprès de ses poulets ; il n’y a point de brute qui ne puisse voir son semblable mort, & même une femelle ses petites, sans en être affectée en aucune manière.

4°. *Sentiments de Locke, selon Voltaire, sur l’infini en nombre & en espace.*

“ *Locke me confirme dans l’opinion,*

* *Idem.*

L: 4.

“ *Que*

“ Que nous ne pouvons avoir l'idée d'un
 “ espace infini, ni d'un nombre infini.

“ Que je ne puis avoir une idée positive
 “ de l'infini.”

*Sentiment de M. Locke sur l'infinité en espace &
 en nombre, selon lui-même.*

‘ Chaque distance particuliere est une dif-
 ‘ férente modification de l'espace ; & chaque
 ‘ idée de ces distances particulieres, ou es-
 ‘ paces, est un mode simple de cette idée.
 ‘ Les hommes, pour leur usage, & conformé-
 ‘ ment à leur coutume de mesurer, ont dans
 ‘ l'esprit l'idée de certaines longueurs déter-
 ‘ minées, telles qu'un pouce, un pied, une
 ‘ verge, une brasse, un mille, un diametre
 ‘ de la terre, &c. qui sont autant d'idées
 ‘ distinctes, composées uniquement de l'es-
 ‘ pace. Lorsque de telles longueurs, ou
 ‘ mesures, déterminées de l'espace, sont de-
 ‘ venues familières aux hommes, ils peuvent
 ‘ les répéter (ou assembler) dans leur esprit,
 ‘ aussi souvent qu'il leur plaît, sans y mêler
 ‘ ou joindre l'idée d'aucun corps ou d'aucune
 ‘ autre chose quelconque, & se représenter
 ‘ l'idée de la longueur d'un pied, d'une
 ‘ verge, & d'une brasse, en longueur, en
 ‘ quarré, ou cubique, parmi les corps qui
 ‘ composent

‘ composent l’univers, ou même au-delà de
‘ tous les corps ; & en ajoutant encore ces
‘ mesures, ou espaces, les uns aux autres,
‘ étendre l’idée de l’espace autant qu’il leur
‘ plaît. Cette faculté de répéter, ou de
‘ doubler quelle idée que ce soit, que nous
‘ ayons d’une distance quelconque, & d’y
‘ en ajouter autant que nous voulons, sans
‘ en venir jamais à en être empêché, &
‘ l’étendant autant que nous voulons, est ce
‘ qui nous donne une idée de l’immensité,*
ou, ce qui est la même chose, d’un espace
infini.

‘ En procédant de la même manière, par
‘ l’addition des minutes, des heures, ou des
‘ années, je puis procéder jusqu’à l’infini,
‘ supposer une durée qui excède ces pé-
‘ riodes autant de fois que je puis compter,
‘ quels prodigieux que soient les nombres
‘ que j’ai formés ; ce qui est, je pense,
‘ l’idée que nous avons de l’éternité, de
‘ l’infinité de laquelle nous n’avons point
‘ d’autre idée que celle que nous avons de
‘ l’infinité en nombre, que nous pouvons
‘ ajouter les uns aux autres pour toujours, &
‘ sans fin.†

* *Id. ch. XIII, § 4.* † *Id. ch. XIV, § 31.*

Le lecteur se fera apperçu que dans les numéros 2^o & 3^o, *M. de Voltaire* représente les idées de *M. Locke* sous un faux point de vue ; & qu'aux numéros 1^o & 4^o, il lui fait dire tout le contraire de ce qu'il dit ; enforte que *M. Locke* nie ce que *M. de Voltaire* lui fait affirmer, & affirme ce qu'il lui fait nier.

M. de Voltaire a cru, fans doute, étayer son systême, & lui donner de l'importance auprès de ses néophites, ou des esprits superficiels qui le lisent, fans prendre la peine de confronter, en prétendant avoir les mêmes principes que *Locke* ; mais toutes les ruses fondées sur la fausseté & le mensonge ne peuvent que rendre souverainement méprisable celui qui les emploie : & il falloit que *M. de Voltaire* sentît que sa cause étoit bien mauvaise, & qu'il n'eût pas l'ombre de délicatesse, pour faire usage d'une telle supercherie.

Dans les principes philosophiques de *Locke* on ne trouve rien qui ne soit analogue aux vérités fondamentales du Christianisme ; & ceux de *Voltaire* tendent à renverser toute Religion.

Cependant, à entendre *Voltaire*, c'est dans *Locke* qu'il a puisé ses principes ; c'est entre les bras de *Locke* qu'il s'est jeté comme

un enfant prodigue. Si *Voltaire* a jamais été enfant de *Locke*, il a certainement été un enfant prodigue, qui a abandonné la maison paternelle & a dissipé tout ce qu'il avoit reçu de lui, en vivant dans la prodigalité & dans la débauche; c'est ce que tout le monde fait : mais pour son retour & sa repentance, quel trait en peut-on produire ?

On peut voir au § 159, X, si M. de *Voltaire* a sujet d'affocier M. *Locke* à *Collins* sur l'article de la liberté ; & sur-tout s'il est vrai, que “ *Collins* soit *Locke* perfectionné.” On y verra que *Collins* enseigne le fatalisme, au lieu que *Locke* défend la liberté de l'homme.

§ 161. *De l'éternité de la matiere.*

I. “ Le *tohu bobu* des Chaldéens & des Hébreux, tout annonce qu'on a toujours cru l'éternité de la matiere. Ma raison, trompée par cette idée, si ancienne & si générale, me dit ; il faut bien que la matiere soit éternelle, puisqu'elle existe ; si elle étoit hier, elle étoit auparavant. Je n'apperois aucune vraisemblance qu'elle ait commencé à être. . . . Je cede donc à cette conviction, soit fondée, soit erronée ; & je me range du parti du monde entier,”
(Le phil. ignorant, quest. xiv, p. 159.)

“ Le *tobu bobu* des Chaldéens & des Hébreux.”

L'auteur veut donner à entendre, en faisant premierement mention des Chaldéens, que c'est de ceux-ci que *Moïse*, élevé en Egypte, & ensuite berger dans l'Arabie, près de la Mer Rouge, a puisé chez les Chaldéens ce qu'il écrivit aux environs de Sinai & d'Oreb, sur la création du monde ; quoique personne n'ait encore entendu parler d'aucun auteur Chaldéen aussi ancien que *Moïse*. Tout cela est fort judicieux.

“ Le *tobu bobu* . . . tout annonce qu'on a toujours cru l'éternité de la matiere.”

Le *Tobu bobu*, & *Tout*, pourroient bien annoncer le contraire.

A l'égard du premier, nous lisons ces paroles dans la Genèse ; *Au commencement DIEU créa les cieux & la terre ; & la terre étoit sans forme & vide, & les ténèbres étoient sur la face de l'abîme.* Voilà la terre sans forme (ou *tobu bobu*) après sa création. Ce chaos (ou la matiere sans forme) a donc été créé ; & conséquemment la matiere n'est pas éternelle, selon le *tobu bobu*.

Que l'on nous fasse voir de quelle matiere préexistante ces paroles supposent que la lumière, étrangere au *tobu bobu*, fût formée :
DIEU

DIEU dit, *Que la lumiere soit, & la lumiere fut.*

L'Ecriture dit que DIEU commande aux choses qui ne sont point comme si elles étoient.*

Que les choses qui sont, n'ont point été faites des choses qui apparussent.† Les Chrétiens & les Juifs s'accordent à reconnoître que la matiere n'est point éternelle. Voilà donc de quoi restreindre le mot *tout*.

Les anciens philosophes ont admis que la matiere est éternelle ; mais c'est en se contredisant & tombant dans des absurdités palpables. On peut voir là-dessus *Bayle*, article *Epicure*, rem. (S) & (T).

“ Ma raison me dit qu'il faut bien
“ que la matiere soit éternelle, puisqu'elle
“ existe ; si elle étoit hier, elle étoit auparavant.”

Votre raison vous dit que parce qu'une chose étoit hier elle étoit auparavant ! Elle vous dit aussi, sans doute, qu'elle sera demain ? Mais pourquoi y a-t-il tant de choses qui ont été, & quine sont pas aujourd'hui, comme il est de fait qu'elles n'étoient pas hier ? Une chose existe : donc elle est éternelle. Tel est le langage de la raison du phi-

* *Rom.* IV, 17 ; *Pf.* xxx, 9.

† *Heb.* XI, 3.

lofophie *Voltaire*.

“ Je n’apperçois aucune vraisemblance
“ qu’elle ait commencé à être.”

M. de *Voltaire* n’apperçoit pas ; donc il est impossible : il n’apperçoit pas de *vraisemblance*, dont le contraire est certain. Tout cela est fort didactique. Eh ! Monsieur, qu’est-ce que l’éternité de la matiere a de commun avec vos *vraisemblances*, avec vos je n’apperçois pas ? Vous parlez de l’éternité, & vous dites que vous n’appercevez pas.

Si vous n’appercevez pas, d’autres conçoivent qu’on n’est nullement obligé d’accorder l’éternité à un être qui n’est pas nécessaire, ou qui n’existe pas nécessairement ; & c’est le cas de la matiere & de tous les êtres créés : nul d’eux, pris en particulier, n’est nécessaire pour l’existence de l’univers, pris en général. L’existence d’une premiere cause, d’un DIEU, est nécessaire ; parce que sans cette premiere cause rien n’existeroit, vu qu’il est contradictoire qu’il y ait d’effet sans cause : mais cela ne peut être dit que de DIEU.

II. “ Si, comme les philosophes de l’antiquité l’ont pensé, l’Etre éternel a toujours agi, que deviendra . . . le *tobu bobu*
“ des

“ des Chaldéens ? ” (il falloit dire des Hébreux) “ Il restera dans les fables.
“ Le chaos est impossible aux yeux de la
“ raison ; car il est impossible que l’intel-
“ ligence étant éternelle, il y ait jamais
“ eu quelque chose d’opposé aux loix de
“ l’intelligence : or le *chaos* est précisément
“ l’opposé de toutes les loix de la nature.
“ Entrez dans la caverne la plus horrible
“ des Alpes, sous ces débris de rochers,
“ de glace, de sable, d’eaux, de cristaux,
“ de minéraux informes, tout y obéit à la
“ gravitation & aux loix de l’hydrostatique.
“ Le chaos n’a jamais été que dans nos
“ têtes.”

Notez que M. de *Voltaire* soutient que la matiere est éternelle, & il poursuit sa point en faisant des difficultés contre l’éternité du *chaos* ; c’est-à-dire, de la matiere dont le monde est composé. Cela n’est-il pas bien suivi ? Qu’est-ce que nous avons à faire avec ce chaos éternel, nous qui nous en tenons à *Moïse* ; qui croyons que la matiere a été créée, & qu’elle a été aussitôt assujettie aux loix qu’elle suit maintenant. Si cependant il veut attaquer l’éternité du chaos, qu’il le fasse ; mais alors qu’il s’en prenne

prenne à *Hésiode* ou à *Ovide*, nous ne faisons pas cause commune avec eux.

“ Le chaos est impossible,” dites-vous. Vous en admettez cependant un ; &, de votre propre aveu, celui qui est dans votre tête en fait partie. Vous conviendrez encore que les matériaux dont un édifice est composé, soit qu’ils se trouvent épars, soit qu’on les ait rassemblés en monceaux, ont, par rapport à cet édifice, quelque ressemblance à un chaos : il faut pourtant qu’ils existent avant que l’édifice soit bâti ; & il n’étoit pas moins nécessaire que la matiere, dont ce monde est composé (qui est ce qu’on appelle le chaos), existât premierement, n’eût-ce été qu’une heure ou une minute : ainsi, bien loin que le chaos soit impossible, il est impossible qu’il n’ait pas existé, s’il est vrai que dans un ouvrage la matiere doit être antérieure à la forme ou à l’arrangement qu’elle reçoit.

“ Entrez dans la caverne la plus horrible des Alpes,” &c.

C’est-à-dire, qu’actuellement que DIEU a assujetti la matiere à des loix, le chaos ne se trouve pas dans la caverne la plus horrible des Alpes : c’est-là un bien bon argument pour prouver que ce chaos n’existoit pas avant.

avant l'établissement de ces loix !

III. “ Si notre Ecriture Sainte a dit que
“ le *chaos* existoit, si le *tohu bobu* a été adopté
“ par elle, nous le croyons, sans doute, avec
“ la foi la plus vive.”

Pour affirmer que l'Ecriture a adopté un terme ou une opinion, il faudroit faire voir premierement ce terme ou cette opinion dans quelque ouvrage antérieur à elle ; mais si ce terme ou cette opinion n'est mentionnée dans aucun livre, que plusieurs siècles après, on présumera plutôt que c'est de l'Ecriture que ce terme a été emprunté.

L'Ecriture dit que la terre a été créée *sans forme*, & qu'ensuite elle a reçu la forme qu'elle a maintenant ; mais cela est aussi étranger au chaos éternel, que *Voltaire* est étranger à une foi vive aux Ecritures.

§ 162. *Le philosophe Voltaire indécis s'il doit être athée ou théiste.*

“ Je veux savoir si l'Intelligence Divine
“ est quelque chose d'absolument distinct de
“ l'univers, à-peu-près comme le sculpteur
“ est distingué de la statue ; ou si cette ame
“ du monde est unie au monde, & le pénètre
“ (à-peu-

“ (à-peu-près encore) comme ce que j’ap-
 “ pelle mon ame est unie à moi, & selon
 “ cette idée de l’antiquité, si bien exprimée
 “ dans *Virgile* & dans *Lucain*,

“ *Mens agitât molera & magno se corpore miscet.*

“ *Jupiter est quodcumque videt, quodcumque movet.*

“ Je me vois arrêté tout-à-coup dans ma
 “ vaine curiosité. Misérable mortel ! si je
 “ ne puis sonder ma propre intelligence, si
 “ je ne puis savoir ce qui m’anime, com-
 “ ment connoîtrai-je l’Intelligence ineffable
 “ qui préside visiblement à la matiere en-
 “ tiere ? Il y en a une, tout me le démon-
 “ tre ; mais où est la bouffole qui me con-
 “ duira vers sa demeure éternelle & igno-
 “ rée ?” (Le philosophe ignorant, art. xvii,
 p. 162.)

Plus haut M. de *Voltaire* décide d’une ma-
 niere assez péremptoire (& il y reviendra
 assez souvent dans la suite), que la DIVI-
 NITE’ n’est que “ cette ame du monde qui
 “ est unie au monde, le pénètre, & est à
 “ son égard, à-peu-près ce que l’ame est au
 “ corps.” C’est-là ce qu’on appelle athéisme,
 & qui revient au système de *Spinoza*. Voyez
 ce que nous en dirons § 167, & ce que nous
 avons dit § 61 & 145.

Ici

Ici le philosophe paroît indécis ; & il semble qu'il croit possible que le Créateur de l'univers soit distinct de son ouvrage, "à-peu-près comme le sculpteur est distingué de la statue." Quel grand effort de raison ! Et quelle condescendance dans cet aveu !

On est étonné, quand on voit des gens qui prétendent mériter une place parmi les sages, qui sont même classés parmi les premiers génies, par la pluralité des sages de leur siècle, mettre en question si l'ouvrier est distinct de son ouvrage ; si Celui qui conduit & gouverne ces globes innombrables parsemés dans l'espace, est distinct d'un ver qui rampe, d'une plante qui végete, ou d'un rocher qui est immobile.

DIEU ne peut être apperçu des yeux du corps ; mais en contemplant les ouvrages de l'univers, nous ne voyons pas moins, *comme à l'œil*, une première cause dont la puissance, la sagesse, & l'intelligence, nous absorbent, & surpassent toute conception. Refuserons-nous à cette première cause les perfections que nous voyons dans ce qu'elle a fait ? Nous voyons, à l'égard des créatures, que l'ouvrage est distinct de l'ouvrier ; nous ne confondons pas le potier avec un vase d'argile,

gile, ni l'architecte avec un aqueduc ; & nous confondrons la DIVINITE', cette Cause dont la puissance & la sagesse sont infinies, avec un vil insecte ou une matiere brute & insensible ! Ici la démence va de pair avec l'impiété & le blasphême.

M. de *Voltaire* appelle cette opinion une "idée de l'antiquité." On lui accordera que quelques-uns de ceux qu'on a appellés philosophes ont débité ces absurdités, & qu'elles sont exprimées dans les deux vers qu'il cite ; mais il s'en faut bien que ce fût-là la doctrine de l'antiquité. Voyez § 51, II.

" Misérable mortel ! si je ne puis sonder
 " ma propre intelligence, si je ne puis savoir
 " ce qui m'anime, comment connoîtrai-je
 " l'Intelligence ineffable ?

Oui, misérable mortel en effet ! insecte orgueilleux ! Ver luisant, tu jettes une foible lueur pendant les ténèbres ; mais où est cette lueur lorsque le Soleil paroît ? Cache-toi dans ta fange ; car on ne te distinguera plus des autres vers. Le Soleil continuera d'éclairer, de réchauffer, & d'animer la nature entière & toi-même, quoiqu'il soit distinct du globe dont tu es un atome ; mais garde-toi de le confondre avec la terre ou avec toi-même.

même. Ta bouffole c'est l'humilité, & le bon usage des dons qui te sont départis.

“ L'Intelligence ineffable qui préside à la
“ matiere entiere.”

Beau langage ! Présider à la matiere ! La présidence (s'il est permis de faire une telle application de ce mot) sur un troupeau de bœufs ou de moutons feroit, sans doute, préférable à la présidence sur la matiere ; & encore ne feroit-elle ni fort honorable, ni fort digne d'envie.

Mais ce langage, dans la bouche de celui qui le tient, est moins une faute de grammaire ou de rhétorique que la conséquence de son système impie ; qui est qu'il n'y a que deux choses dans l'univers, DIEU & la matiere, ou plutôt la matiere & son ame. Voy. § 167.

§ 163. *De la toute-puissance, de l'immensité,
& de l'éternité de DIEU.*

“ Cette Intelligence est-elle infinie en
“ puissance & en immensité, comme elle est
“ incontestablement infinie en durée ? Je
“ n'en puis rien savoir par moi-même. Elle
“ existe ; donc elle a toujours existé : cela
“ est clair. Mais quelle idée puis-je avoir
“ d'une puissance infinie ? Comment puis-
“ je concevoir un infini actuellement exist-
“ tant ?

“ tant ? Comment puis-je imaginer que
 “ l’Intelligence suprême est dans le vide ?
 “ Il n’en est pas de l’infini en étendue
 “ comme de l’infini en durée. Une durée
 “ infinie s’est écoulée au moment que je
 “ parle, cela est sûr ; je ne puis rien ajouter
 “ à cette durée passée ; mais je peux tou-
 “ jours ajouter à l’espace que je conçois,
 “ comme je peux ajouter aux nombres que
 “ je conçois. L’infini en nombres & en
 “ étendue est hors de la sphere de mon en-
 “ tendement.” (Le philosophe ignorant,
 art. XVIII, p. 163.)

Après avoir mis en problème si DIEU est
 distinct de la matiere, & donné à entendre
 qu’il n’y a autre chose dans le monde que
 la matiere & une sorte d’ame répandue dans
 tous les êtres, M. de Voltaire, en raisonnant
 d’après le même principe, met en problème
 la toute-puissance & l’immensité de DIEU ;
 & toujours d’après cet argument si tranchant,
 c’est qu’il ne *conçoit pas*, qu’il ne peut *pas*
imaginer ! Il admet l’éternité, sans doute,
 parce qu’il la *conçoit* mieux.

Est-ce donc qu’il est plus aisé de conce-
 voir l’éternité que la toute-puissance & l’im-
 mensité ? Tout ce qui est infini nous ab-
 sorbe ;

forbe ; & il nous est aussi impossible d'avoir une idée distincte d'une durée infinie que d'une puissance & d'une étendue infinie : s'il y avoit de la différence entre ces trois infinis, les difficultés seroient-elles moins embarrassantes à l'égard de l'éternité que de l'immensité & de la toute-puissance ? car la première présente des contradictions apparentes, qui sont absolument insolubles pour nous.

Si vous prenez l'éternité passée, vous trouvez qu'elle renferme une succession d'années infinie, en sorte qu'il est impossible d'y rien ajouter ; car que pouvez-vous ajouter à ce qui est infini ? Remontez tant qu'il vous plaira, vous n'arriverez jamais au bout, & il est impossible de *concevoir* & d'*imaginer* un nombre plus grand. Cependant vous pouvez y ajouter des jours, des années, & même une autre infinité. Voilà deux infinis auxquels vous pouvez ajouter & auxquels vous ne pouvez pas ajouter.

Vous demandez comment vous pouvez concevoir un infini actuellement existant ? On ne demande pas que vous *conceviez* le comment de cet infini, mais que vous l'admettiez comme existant. Et comment pouvez-vous refuser de le faire, sous prétexte que

que vous ne le concevez pas, & que vous admettez deux infinis en durée, dont vous ne concevez pas mieux le comment ou la maniere ?

“ Je ne peux rien ajouter,” dites-vous, “ à cette durée passée ; mais je peux tous jours ajouter à l’espace que je conçois.” Qu’est-ce donc que cet espace que vous concevez ? Ne fait-il pas partie de l’éternité passée ou de l’éternité future ? N’ajoutez-vous donc pas à deux infinis auxquels, de votre propre aveu, on ne peut rien ajouter ? Eh ! ce sont-là des choses que vous concevez !

C’est avec raison que vous dites ; Cette Intelligence “ existe, donc elle a toujours existé : cela est clair.” Nous convenons du principe & de la conséquence : mais suit-il de-là que vous conceviez mieux l’infinité en durée que l’infinité en puissance & en étendue ?

La nécessité d’admettre une étendue infinie est-elle moins sensible que la nécessité de supposer une durée infinie ? Il faut que vous admettiez l’espace sans bornes ; car s’il étoit borné, ce seroit par *quelque chose* ou par *rien* : pouvez-vous mettre le rien à côté de l’espace ? Si l’espace étoit borné par
quelque

quelque chose, ce quelque chose seroit dans l'espace ou hors de l'espace : s'il étoit dans l'espace, l'espace iroit donc au-delà ; & si ce quelque chose n'étoit pas dans l'espace, où seroit-il ? Dans le rien ?

Il faut donc admettre l'espace infini, lors même qu'on ne conçoit pas cette infinité. Si l'espace est infini, il faut que DIEU le soit ; à moins qu'on veuille dire qu'une partie de l'espace est hors de lui, & que cette partie de l'espace n'a rien de commun avec lui. De quel domaine sera donc cet espace ? Est-ce d'un autre Dieu, ou de rien ? Répondez à ces questions, ou avouez l'absurdité de vos raisonnements.

S'il est absurde & contradictoire que DIEU soit borné dans son immensité, il l'est aussi qu'il ne soit pas tout-puissant ; car étant par-tout, est-il possible qu'aucun des êtres qu'il a créés puisse s'opposer à lui ? & si nul être n'est capable de lui résister, qu'est-ce qui peut borner sa puissance ?

On dit que le Soleil est un million de fois plus grand que la terre. Supposez un corps des milliards de fois plus grand que le Soleil ; ce corps ne seroit pas, comparé à l'Etre infini, ce qu'est un cheveu avec un animal haut de cinq pieds : mais si ce petit animal, se

trouvant dans sa chambre, a de fortes raisons d'en sortir, croit-on qu'un cheveu qui se mettroit à la traverse pût l'en empêcher, & le retenir prisonnier? Or si nul être ne peut borner la puissance de DIEU, & s'opposer efficacement à lui, il est donc tout-puissant.

§ 164. *Que DIEU n'a pu être oisif pendant l'éternité; sortie contre l'Ecriture à ce sujet.*

“ Je ne puis concevoir que la cause qui agit
 “ continuellement & visiblement sur elle,
 “ pouvant agir dans tous les temps, n'ait pas
 “ agi toujours. Une éternité d'oisiveté, dans
 “ l'Être agissant & nécessaire, me semble incompatible. Je suis porté à croire que le
 “ monde est toujours émané de cette cause
 “ primitive & nécessaire, comme la lumière
 “ émane du Soleil. Par quel enchaînement
 “ d'idées me vois-je toujours entraîné à croire
 “ éternelles les œuvres de l'Être éternel? Ma
 “ conception, toute pusillanime qu'elle est,
 “ a la force d'atteindre à l'Être nécessaire,
 “ existant par lui-même, & n'a pas la force
 “ de concevoir le néant. L'existence d'un
 “ seul atome me semble prouver l'éternité
 “ de l'existence; mais rien ne me prouve le
 “ néant. Quoi! il y auroit eu le rien dans
 “ l'espace

“ l'espace où est aujourd'hui quelque chose?... ”

“ Je sais bien qu'une succession infinie
“ d'êtres, qui n'auroit point d'origine, est
“ aussi absurde ; *Samuel Clarke* le démontre
“ assez : mais il n'entreprend pas seulement
“ d'affirmer que DIEU n'ait pas tenu cette
“ chaîne de toute éternité ; il n'ose pas dire
“ qu'il a été si long - temps impossible à
“ l'Etre éternellement actif de déployer son
“ action. Il est évident qu'il l'a pu ; & s'il
“ l'a pu, qui sera assez hardi pour me dire
“ qu'il ne l'a pas fait ? La révélation seule,
“ encore une fois, peut m'apprendre le con-
“ traire. Mais nous n'en sommes pas encore
“ à cette révélation, qui écrase toute philo-
“ sophie, à cette lumière devant qui toute
“ lumière s'évanouit.” (Id. art. 20, p. 166.)

Vous ne pouvez concevoir une éternité
d'oisiveté, pour une cause agissante : ni nous
non plus ; & nous sommes, à ce sujet, par-
faitement d'accord.

Mais nous vous prions de nous dire, si
vous savez, si vous êtes bien assuré que l'éter-
nité, par rapport à DIEU, est semblable à ce
qu'est le temps pour nous, en sorte qu'il soit
plus vieux de six mille ans, qu'il ne l'étoit
lorsque *Adam* existoit ; & que ses années
croîtront

croîtront ainsi éternellement ? Auriez-vous la faculté de concevoir un temps où l'Etre éternel ait été jeune, & un temps où il a été & sera toujours plus vieux ? C'est cependant ce que vous devez faire, si vous voulez mesurer l'éternité par la regle du temps. Ne sentez-vous pas que l'éternité, étant infinie, absorbe & confond un être aussi fini & aussi borné que nous le sommes, & qu'il y a de l'impertinence à vouloir raisonner & porter des décisions sur la nature d'un objet inconcevable ?

Si nous jugions de l'éternité par le temps, nous vous répondrions, que votre difficulté, d'un être agissant, mais oisif pendant l'éternité, ne repose sur rien, & qu'en la faisant c'est comme si vous battiez l'air avec un bâton ; car qui vous a jamais parlé de cette éternelle oisiveté ? On vous dit, il est vrai, que notre globe fut créé il y a six mille ans ou environ ; mais y a-t-il quelqu'un qui prétende que l'Etre infini est confiné à un globe dont le diametre n'est que de 35 millions de pieds, ou deux mille quatre cents lieues ? L'espace est sans bornes ; ne pourroit-il pas avoir agi dans les autres parties de l'espace ? Ou même notre globe, & ceux de son système, n'auroient-ils pas pu prendre

la place d'autres globes ?

Mais nous vous avouons que l'éternité est hors de notre sphere ; & que si vous jugez à-propos de vous élancer dans cette éternité, nous ne vous suivrons point, crainte de nous perdre avec vous. L'opinion de plusieurs savants est que, par rapport à DIEU, l'éternité n'est qu'un point, qu'avec lui il n'y a ni passé ni à venir ; mais que tout lui est présent : & toute inconcevable que cette idée est pour nous, elle ne paroît pas avoir les inconvénients d'une succession éternelle. *St. Pierre* dit, que mille ans sont devant DIEU comme un jour, & un jour comme mille ans :* ce qui, sans être aussi explicite que l'opinion que je viens de rapporter, va, peut-être, mieux au but, en se bornant à nous dire que la durée du temps n'est pas avec DIEU ce qu'elle est avec nous.

“ Je suis porté à croire que le monde a toujours émané de cette cause primitive & nécessaire, comme la lumière émane du Soleil.”

Le Soleil est lumineux, & paroît être un globe de feu : il en émane des rayons lumineux, qui communiquent de la chaleur ;

* *II. Pierre*, iii. 8.

c'est-à-dire, que ce qui émane du Soleil est analogue à ce qu'est le Soleil ; mais quelle idée se former d'un être de qui le feu & l'eau, le tigre & l'agneau, la lumière & les ténèbres, émaneroient naturellement, ainsi que la lumière du Soleil ? Quelle idée monstrueuse ce détracteur veut-il nous donner de la première Cause, de l'Être des êtres, de la Source de toute perfection ! Ici encore on peut appercevoir assez visiblement les principes du Spinosisme.

“ Par quel enchaînement d'idées me vois-je toujours entraîné à croire éternelles les œuvres de l'Être éternel ? ”

Voilà une antithèse ; mais les fleurs de rhétorique ne sont pas des arguments suffisants pour démontrer un système. Les antithèses ne sont souvent que des mots artistement arrangés ; & on ne prouve point par des mots, mais par des arguments.

L'ouvrage étant distinct & différent de l'ouvrier, devez-vous les confondre ? D'ailleurs expliquez-nous ce que c'est qu'un ouvrage éternel. Ce qui est fait est-il éternel ? Et votre antithèse renferme-t-elle autre chose qu'une contradiction dans les termes ?

“ Ma conception pusillanime n'a point de force pour concevoir le néant. ”

Qu'en-

Qu'entendez-vous par *le néant* ? Est-ce la non-existence d'un être qui n'est pas nécessaire ? (c'est de quoi il est question maintenant.) Dans ce cas vous avez raison d'appeler votre conception puillanime.

“ Rien ne me prouve le néant.”

Vous ne devez pas en être surpris ; car la preuve du néant ne doit pas se chercher dans ce qui existe.

“ Quoi ! y auroit-il eu *le rien* dans l'espace où est aujourd'hui quelque chose ?... ”

On vous répondra ; Oui, sans doute, les êtres qui existent n'existoient pas avant d'être créés. Quoi ! cela feroit-il au nombre des choses que vous ne *concevez pas* !

“ *Samuel Clarke* n'entreprend pas seulement d'affirmer que DIEU n'a pas tenu cette chaîne de toute éternité.”

Samuel Clarke vous prouve que nul des hommes, en remontant aussi haut qu'on voudra, n'a existé par soi-même, & qu'il faut toujours en venir à un premier homme qui a été créé : & c'est ce qu'on rend sensible par une chaîne suspendue, dont les chaînons sont supportés l'un par l'autre ; car le premier chaînon doit être suspendu à quelque chose. Vous convenez de la force du raisonnement, de votre propre aveu ; “ *Clarke*

M 4 “ démontre

« démontre assez qu'une succession infinie
 « d'êtres qui n'auroit point d'origine, est
 « absurde. »

Mais si vous admettez que l'homme a été créé, dites-nous ce que devient votre chaîne éternelle ; car ce qui est créé est-il éternel ? existoit-il lorsqu'il a été créé ? Est-ce votre philosophie qui enseigne que ce qui est créé est éternel ? Il faut vous rappeler, par rapport à *Samuel Clarke*, que selon vous le prédicateur avoit étouffé le philosophe : ceux qui sont étouffés ne disent plus rien ; ainsi il n'a pas prévu cette subtilité de la philosophie ; il n'a pas su que la philosophie enseignât que l'espèce humaine a été créée, & que cependant elle existe de toute éternité ; & vous pouvez être assuré que c'est uniquement cette ignorance qui l'a empêché d'aller plus loin.

« Il n'ose pas dire qu'il a été si long-
 « temps impossible à l'Etre éternellement
 « actif de deployer son action. »

Qu'entendez-vous par ce *si long-temps* ? Est-ce l'éternité ? Dans ce cas-là c'est un bien *long-temps* en effet. Mais qui oseroit dire une pareille impiété ? *Samuel Clarke* avoit trop de respect pour DIEU pour avancer un tel blasphème. DIEU est le même
 hier,

bier, aujourd'hui, & il le sera éternellement ;* il lui a donc toujours été possible de déployer sa puissance. Vous excuserez si l'on ne se sert pas, à votre exemple, du terme de *déployer son action* ; car on ne fait pas trop ce que cela veut dire.

“ La révélation seule, encore une fois, peut m'apprendre le contraire.”

Non, elle ne le peut ; parce qu'étant inspirée de DIEU, elle ne peut se contredire ; & elle se contrediroit si elle affirmoit quelque part que DIEU ait jamais été incapable d'agir ; car elle en parle comme ayant toujours été le même,† & comme n'étant susceptible d'aucune variation, ni ombre de changement.‡ Avant que les montagnes fussent nées, dit Moïse, & que tu eusses formé la terre, même d'éternité en éternité, tu es le DIEU fort. || Il n'y a pas dans cette révélation une seule syllabe qui dise ou insinue ce que vous lui prêtez ici.

“ Cette révélation qui écrase toute philosophie, cette lumière devant qui toute lumière s'évanouit.”

Doucement, Monsieur ; vous vous dépitez, & cela ne convient pas à un philosophe.

* Hébr. XIII, 8. † Ps. CII, 27 & 28.

‡ Jacques, I, 17. || Ps. XC, 2.

En lisant ces deux phrases, on voit que vous étiez hors de vous-même, lorsque vous les avez écrites; & c'est, sans doute, par cette raison que vous faites comme *Caïphe*, qui, en condamnant JESUS-CHRIST à la mort, prononça une sentence qui renferme la substance de la doctrine chrétienne.

Si l'on prend vos paroles dans le sens que vous leur donnez, la Révélation anéantit toute sagesse, toute vertu, toute connoissance utile: cette révélation n'est qu'un chaos, & ne tend qu'à plonger les hommes dans les plus épaisses ténèbres: cette révélation, en un mot, est le plus grand fléau de l'humanité, puisqu'elle *écrase toute philosophie*; c'est-à-dire, toute sagesse ou étude de la nature & de la morale, & fait *évanouir toute lumière*. Nous nous garderons bien de répondre à des assertions aussi décentes & aussi sentées que celles-là; le lecteur n'a pas besoin qu'on le prémunisse contre elles, il y verra assez, en les lisant, la rage d'un adversaire qui ne fait ce qu'il dit.

Mais ce que vous dites est pourtant la vérité; si par *toute philosophie* il faut entendre votre philosophie, & par *toute lumière* votre système; car votre philosophie consiste à faire un jeu de tout, à tourner en ridicule les

choses

choses les plus sacrées & les plus dignes de vénération ; & votre système à confondre le Créateur avec son ouvrage, l'homme avec la brute, à anéantir toute différence entre le bien & le mal. Et la Révélation nous enseignant tout le contraire, à ces divers égards, il n'y a point d'homme sensé qui, lorsqu'il réfléchit murement, ne déteste vos principes, & ne donne la préférence à la révélation ; ainsi, comme la vérité doit enfin triompher, il est indubitable que la révélation *écrasera* votre philosophie, & fera *évanouir* votre système.

M. de Voltaire a très-bien vu la contradiction qu'il y a entre ses principes & ceux de la Révélation ; il a très-bien vu que le Spinoïsme, la philosophie qui permet la débauche, la dissimulation, qui fait consister la tempérance dans des précautions pour conserver la santé, les devoirs envers le prochain dans la politesse, & l'amour des ennemis aux égards qu'on se témoigne en se faisant la guerre ; il a, dis-je, bien vu la contradiction de ses principes avec ceux de la révélation, & qu'il falloit que les uns ou les autres fussent proscrits : & comme il est dans la nature d'aimer mieux *écraser* que d'être *écrasé*, il auroit voulu pouvoir prévenir la Révélation ; mais c'est une tâche au-dessus

de ses forces ; c'est le serpent contre la lime.

§ 165. *Si DIEU est l'auteur de nos idées.*

“ Cet Etre éternel, cette Cause univer-
 “ selle, me donne mes idées ; car ce ne sont
 “ pas les objets qui me les donnent ; une
 “ matiere brute ne peut envoyer des pensées
 “ dans ma tête. Mes pensées ne viennent pas
 “ de moi ; car elles arrivent malgré moi, &
 “ souvent s'enfuient de même. On fait assez
 “ qu'il n'y a nulle ressemblance, nul rap-
 “ port, entre les objets & nos idées & nos
 “ sensations.” (Id. art. 21, p. 167.)

Ceci revient à ce que l'auteur affirme si souvent, que DIEU est l'ame qui anime toute la nature, qu'il végète dans les plantes, agit, sent, & se meut, dans les animaux, pense & raisonne dans l'homme. Voyez § 167.

Si c'étoit la DIVINITE' qui nous donnât nos idées, & conséquemment qui pensât en nous, que cette faculté de penser ne fût autre chose que la DIVINITE', quelles conséquences révoltantes ne découleroit pas d'un tel principe ! Ce seroit faire de l'Etre qui est la perfection, même un assemblage monstrueux de contradictions & d'horreurs ; car les idées de l'impudique, du meurtrier,
 pro-

procéderaient de la même cause que celles du juste. Que deviendrait la différence entre les bonnes & les mauvaises pensées, si les unes & les autres venoient de DIEU, & si, comme l'auteur le prétend, ce sont nos idées qui nous déterminent dans nos actes, où fera la différence entre le bien & le mal, la vertu & le vice ?

DIEU étant tout-puissant, il peut influencer sur ses créatures, sans doute, ainsi qu'il lui plaît ; mais il a fait de l'homme un agent libre, qui agit par lui-même, & qui conséquemment devient la cause de ses actions & de ses idées, à l'aide des causes secondes qui font impression sur lui.

“ Une matiere brute ne peut envoyer
“ des idées dans ma tête.”

Cette matiere brute n'envoie pas les idées dans votre tête ; car elle n'a point d'idée, & on ne donne point ce qu'on n'a pas : mais cette matiere brute fait impression sur vos sens, qui ont été rendus susceptibles de recevoir cette impression ; & c'est ainsi que viennent une partie de vos idées : les autres sont l'effet de la combinaison que vous faites de ces premieres idées, & cette combinaison est ordinairement de votre choix ; car vous êtes libre de méditer sur un sujet plutôt

plutôt que sur un autre, ou de ne méditer sur aucun.

“ On fait assez qu’il n’y a nulle ressemblance, nul rapport, entre les objets & nos idées, & nos sensations.”

Oui, on fait bien qu’une idée n’est pas un rocher, un arbre, ou un lion ; mais cependant, peut-on dire qu’il n’y a aucun rapport entre les objets & nos idées ? L’idée que j’ai d’un lion, ou d’un arbre, n’a-t-elle pas du rapport avec l’objet qu’elle me peint ? Cette idée est-elle autre chose que l’image, ou la ressemblance du lion ou de l’arbre ?

§ 166. *DIEU est un Etre simple,*

“ On me dit que DIEU est simple ; j’avoue humblement que je n’entends pas la valeur du mot. Il est vrai que je ne lui attribuerai pas des parties grossières, que je puisse séparer ; mais je ne puis concevoir que le principe, & le maître de tout ce qui est dans l’étendue, ne soit pas dans l’étendue. La simplicité, rigoureusement parlant, me paroît trop semblable au non-être.” (Le phil. ign. art. 23, p. 170.)

Lorsqu’on dit que DIEU est un *Etre simple*,
ou,

ou, en d'autres termes, qu'il est *Esprit*, on n'entend autre chose finon qu'il n'est pas corporel, qu'il n'est pas composé de parties grossières qu'on puisse séparer. M. de Voltaire prétend-il que nous devons comprendre la Nature Divine, comme nous comprenons que la matière a ces trois dimensions, la longueur, la largeur, & la profondeur ?

On ne voit pas trop à quoi tend cette critique du philosophe, puisqu'il affirme lui-même quelque chose de semblable, en disant qu'il n'attribue point à DIEU "des parties grossières qui puissent se séparer."

On a bien plus sujet d'être étonné de ces paroles ; " Je ne puis concevoir que le principe, & le maître de tout ce qui est dans l'étendue, ne soit pas dans l'étendue." Est-ce que quelqu'un a jamais nié que DIEU soit dans l'étendue ?

" La simplicité, rigoureusement parlant, me paroît trop semblable au non-être."

Ceci a un peu l'air d'un désaveu de ce qui précède : dire que, *rigoureusement parlant*, ce qui n'est point corporel (car c'est ce qu'on entend par cette expression, que DIEU est Esprit ou un Etre simple) ressemble au néant, n'est-ce pas donner à entendre qu'une telle substance ne peut exister ?

Le

Le meilleur commentateur d'un auteur c'est, sans doute, l'auteur même ; & ce que M. de Voltaire dit ici, ne pourroit-il pas être commenté par ce vers de *Lucrece*, qu'il met parmi ces " productions immortelles, qui " sont le charme de toutes les nations ?

" *Le corps peut seul toucher & gouverner le " corps.*"*

La spiritualité de DIEU (car le terme *simplicité* paroît impropre à certains égards, & l'on n'en fait usage ordinairement que pour tâcher de faire comprendre ce qu'on entend par *spiritualité*) est une conséquence de son immensité. Il est évident que DIEU étant par-tout, il ne fauroit y être à la maniere des corps. Il est donc un Etre spirituel ; c'est-à-dire, qu'il n'a rien de corporel ; même *rigoureusement parlant*.

§ 167. *Spinoza† comparé avec Voltaire.*

Ce que nous allons dire, dans cette section, pourra servir à donner une juste idée de M. de Voltaire, quoiqu'il fasse ici, ainsi que dans la plupart de ses écrits, usage

* *Quest. sur l'Encyc. art. Les Pourquoi.*

† *Le philosophe ignorant, quest. 24, p. 172, & suiv.*

de la prudence de ceux qu'il appelle des adeptes, qui cachent la mine.

Il présente le système de *Spinoza* sous le point de vue le plus séduisant, & ensuite il prononce que *Spinoza* est athée, dans toute l'étendue du terme ; après quoi il fait semblant de le réfuter ; il allègue même quelques-unes des raisons qui combattent ce système ; & néanmoins, c'est son propre système ; car c'est-là qu'aboutit ordinairement ce qu'il dit ailleurs : aussi prodigue-t-il les éloges à *Spinoza*, à ses principes, à sa philosophie. Il fera à-propos d'entrer dans quelque détail à ce sujet, & ensuite je mettrai sous les yeux du lecteur la réfutation que *M. Bayle* a faite du Spinoïsme.

I. *Abrégé du système de Spinoza, selon Voltaire.*

“ Après m'être plongé avec *Thalès* dans
“ l'eau, dont il faisoit son premier prin-
“ cipe ; après m'être roussi auprès du feu
“ d'*Empédocle*. . . . J'ai voulu enfin con-
“ noître le système de *Spinoza*. . . . Il a
“ employé une méthode géométrique, im-
“ posante, pour se rendre un compte net de
“ ses idées. . . .

“ Il établit d'abord une vérité incon-
“ testable & lumineuse.

1. " Il y a quelque chose, donc il existe
 " éternellement un être nécessaire. Ce prin-
 " cipe est si vrai que le profond Samuel
 " Clarke s'en est servi pour prouver l'exis-
 " tence de DIEU."

Selon M. de Voltaire, Clarke & Spinoza sont partis du même principe ; mais il s'en faut bien que ce soit là le cas.

Quand même le Dr. Clarke auroit employé ces expressions, *il existe éternellement un être nécessaire* ; le sens que leur auroit donné le théologien seroit bien différent de celui du philosophe. Le premier auroit entendu cette nécessité de l'existence de la première cause, qui est en effet nécessaire ; au lieu que le second l'entend, non-seulement de l'existence de cette première cause, mais aussi de toutes ses opérations ; d'où il suit que cet Être est privé de liberté : ce qui est bien différent.

Mais il est faux que Clarke emploie ces expressions, " il existe éternellement un être nécessaire." Voici ces propres paroles ; *Quelque chose a existé de toute éternité.**

* " *Some thing has existed from all eternity.*
A demonstr. of the being and attrib. of God, &c.
 p. 9, 8^e edit.

ou, *Il a existé de toute éternité quelque Etre immuable & indépendant.**

Le Dr. Clarke se sert ailleurs des termes d'*exister par soi-même*, & d'*exister nécessairement*; mais il ne dit nulle part, "il existe éternellement un être nécessaire." C'est là un principe particulier à *Spinoza*, & à quelques autres philosophes tels que lui; mais ce n'est nullement celui de *Samuel Clarke*, ni d'aucun défenseur du Christianisme. On peut même dire que c'est dans l'admission ou la rejection de ce principe, dans le sens de *Spinoza* & de *Voltaire*, que consiste la principale différence entre le système de M. de *Voltaire* & le nôtre: ainsi, il commence par établir en fait, & comme un principe vrai, comme une vérité incontestable & lumineuse, ce qui est en question.

Conformité entre Spinoza & Voltaire.

La manière dont M. de *Voltaire* s'exprime sur ce principe de *Spinoza*, nous dispense de faire voir que ses propres principes sont les mêmes: cependant comme une confirma-

* 'There has existed from all eternity some One unchangeable and independant being.' *Idem*, p. 12.

tion de ce qu'il dit ici lui-même, on peut voir § 121, 131, 164, & les Observations.

2. "Cet Etre doit se trouver par-tout où est l'existence ; car qui le borneroit ?"

Conformité entre Spinoza & Voltaire.

Si cette proposition est prise à la lettre, elle ne renferme rien qui ne soit conforme à nos principes ; mais, étant posée pour être une des bases du Spinozisme, il y a lieu de penser que l'on veut dire par-là que cet Etre nécessaire n'est que là où il existe des êtres ; ou, pour parler notre langage, qu'elle n'est que là où il se trouve des créatures : ce qui est l'opinion de M. de Voltaire, voy. 127 & 163.

3. "Cet Etre nécessaire est donc tout ce qui existe ; il n'y a donc qu'une seule substance dans l'univers."

Observez la maniere de raisonner de ces philosophes ; le principe qu'ils posent est celui-ci, que "l'Etre nécessaire est par-tout où est l'existence ;" c'est-à-dire, par-tout où il y a des êtres ; & leur conséquence est, donc il est tout ; donc il n'est pas

pas différent de ces êtres. C'est comme si l'on disoit ; Pierre est dans sa chambre ; donc il est sa chambre : ou bien , le feu pénètre le fer rouge , & la lumière le verre ; donc le feu est du fer , & la lumière du verre.

Voyez pour la conformité entre *Spinoza* & *Voltaire* § 61 & 162.

4. “ Cette substance n'en peut créer une autre ; car, puisqu'elle remplit tout, où mettre une substance nouvelle, & comment créer quelque chose du néant ? Comment créer l'étendue, sans la placer dans l'étendue même, laquelle existe nécessairement ? ”

Conformité entre Spinoza & Voltaire.

M. de *Voltaire* enseigne la même chose dans les § 129, 130, 131, 161 I, seulement *Spinoza* suivoit les principes de *Descartes* sur le plain ; il n'admettoit point de vide, & M. de *Voltaire* l'admet.

5. “ Il y a dans le monde la pensée & la matière ; la substance nécessaire, que nous appellons *DIEU*, est donc la pensée & la matière. Toute pensée & toute matière

“ tierre est donc comprise dans l’immensité
 “ de DIEU : il ne peut y avoir rien hors de
 “ lui ; il ne peut agir que dans lui, il com-
 “ prend tout, il est tout.”

Conformité entre Spinoza & Voltaire.

La même doctrine est enseignée § 61, 162 :
 cependant au paragraphe 162, le philosophe
 n’est pas bien sûr, il n’est pas absolument
 déterminé s’il sera athée ou non. Il faut
 encore observer que *Spinoza* fait son dieu im-
 mense ; mais *M. de Voltaire* ne peut pas le
 concevoir tel, & il met en question son im-
 mensité. Voy. 127, 153.

6. “ Ainsi, tout ce que nous appelons
 “ *substances différentes*, n’est en effet que l’uni-
 “ versalité des différents attributs de l’Être
 “ suprême, qui pense dans le cerveau des
 “ hommes, éclaire dans la lumière, se meut
 “ sur les vents, éclatte dans le tonnerre,
 “ parcourt l’espace dans les astres, & vit
 “ dans toute la nature.”

Comparez avec cet article les § 61, 145,
 VII, VIII, IX, & XIII.

“ Se meut sur les vents.” Il paroît que
 ces Messieurs sont ici embarrassés, & qu’ils
 ne

ne savent comment s'exprimer ; car ils n'osent pas dire, ce semble ; *se ment dans les vents*, comme ils ont dit qu'il " pense dans le cerveau ;" parce qu'ils sentoient qu'on auroit pu leur demander, *qu'est-ce qu'il y a dans le vent outre le vent ?* Ce qui les auroit un peu embarrassés. Mais qu'est-ce, selon leurs principes, que ce dieu qui " se ment sur les vents," s'il est vrai qu'il n'y ait dans le monde que la matière & son ame ?

7. " Il n'est point, comme un vil roi de la terre, confiné dans son palais, séparé de ses sujets ; il est intimement uni à eux ; ils sont des parties nécessaires de lui-même ; s'il en étoit distingué il ne seroit plus l'Etre nécessaire ; il ne seroit plus universel ; il ne rempliroit point tous les lieux ; il seroit un être à part comme un autre."

Comparez ceci avec § 165, 170.

" Il n'est pas comme un vil roi." Ne diroit-on pas que *Spinoza & Voltaire* veulent insinuer qu'ils donnent de DIEU des idées plus sublimes que ceux qu'ils attaquent, tandis que jamais homme, jamais système n'a dégradé & avili la DIVINITE' au point que

que le fait leur monstrueuse hypothese !

“ S’il en étoit séparé, il ne feroit plus l’Être
nécessaire.”

C’est comme si l’on disoit, que si l’ouvrier étoit distinct de son ouvrage, il ne feroit plus nécessaire que l’ouvrier eût existé pour le faire, que son ouvrage auroit existé sans lui.

“ Il ne feroit plus universel.” Non, sans doute, DIEU n’est pas universel dans le sens que vous employez ce mot ; il n’est pas créature ; il n’est pas arbre, rocher, &c.

“ Il ne rempliroit point tous les lieux.”

Non à la maniere des corps, mais d’une maniere analogue à sa nature spirituelle.

“ Il feroit un être à part comme un autre.”

Nous ne disons pas un être à part ; mais un être distinct, ce qui est nécessairement le cas.

8. “ Quoique toutes les modalités changeantes dans l’univers, soient l’effet de ses attributs ; cependant, selon *Spinoza*, il n’a point de parties ; car, dit-il, l’infini n’en a point de proprement dites ; s’il en avoit, on pourroit en ajouter d’autres, & alors il ne feroit plus infini.”

Cette assertion, que DIEU n'a point de parties, est dans nos principes, & elle est conséquente en ce que nous admettons un DIEU d'une nature différente de tout ce qui se voit, ou qui peut se concevoir ; mais, dans le système de *Spinoza*, cette assertion est absurde & contradictoire, ainsi que *Bayle* le démontre. *M. de Voltaire* est encore plus absurde, s'il est possible, que *Spinoza* même ; parce qu'admettant le vide il faut qu'il attribue à DIEU des parties ou membres séparés les uns des autres.

9. “ Enfin *Spinoza* prononce qu'il faut
 “ aimer ce dieu nécessaire, infini, éternel ;
 “ & voici ses propres paroles ; *A l'égard*
 “ *de l'amour de DIEU, loin que cette idée puisse*
 “ *t'affoiblir, j'estime qu'aucune autre n'est plus*
 “ *propre à l'augmenter, puisqu'elle me fait con-*
 “ *noître que DIEU est intime à mon être, qu'il*
 “ *me donne l'existence, & toutes mes propriétés ;*
 “ *mais il me les donne libéralement, sans reproche,*
 “ *sans intérêt, sans m'assujettir à aucune chose*
 “ *qu'à ma propre nature. Elle bannit la crainte,*
 “ *l'inquiétude, la défiance, & tous les défauts*
 “ *d'un amour vulgaire ou intéressé. Elle me*
 “ *fait sentir que c'est un bien que je ne puis perdre,*
 “ *& que je possède d'autant mieux que je le*
 Tom. II. N “ connois,

“ connois, & que je l'aime.”

Conformité entre Spinoza & Voltaire.

M. de *Voltaire* parle aussi de l'amour de DIEU ; mais, dans certains endroits de ses ouvrages, il semble qu'il reste un peu en arriere : il fait consister les devoirs du théiste envers la DIVINITE', à lui dire ; “ Je vous adore, & je vous sers.” Voy. § 56. Mais ne peut-on pas lui appliquer ce qu'il dit de *Spinoza* ?

“ Au fond *Spinoza* ne reconnoît point de
 “ DIEU ; il n'a probablement employé ces
 “ expressions, il n'a dit qu'il faut aimer
 “ DIEU que pour ne point effaroucher le
 “ genre humain. Il paroît athée dans toute
 “ la force du terme. . . . Il l'est, parce
 “ qu'il ne reconnoît nulle Providence ; parce
 “ qu'il n'admet que l'éternité, l'immensité,
 “ & la nécessité des choses.”

A l'égard de la conformité entre *Spinoza* & *Voltaire*, sur ce dernier article on prie le lecteur de jeter les yeux, à l'égard de la Providence, sur § 14, 81, 120, 137 ; pour ce qui concerne la nécessité, sur § 121, 133, 159, III. Pour l'infinité, M. de *Voltaire* dit qu'il ne
 la

la comprend point, & il paroît qu'il ne l'admet pas ; voy. § 127, 163.

II. *Témoignage rendu par M. de Voltaire à Spinoza, & à son système.*

1. “ Encore une fois, *Spinoza* lui-même
“ admet cette intelligence (une cause intelligente, formatrice, qui anime l'univers).
“ C'est la base de son système. Vous ne
“ l'avez pas lu ; il faut le lire.*

“ Il faut donc reconnoître une intelligence
“ ineffable, que *Spinoza* admettoit.†

“ *Bayle* combattit *Spinoza*, trop philosophe.‡

“ *Spinoza* du moins avouoit une intelligence agissante dans ce grand tout, qui
“ constituoit la nature ; il y avoit là de la
“ philosophie.||

“ *Virgile* dit ;

“ *L'Esprit régit le monde, il s'y meut, il l'anime.*

“ *Virgile* a bien dit ; & *Benoit Spinoza*, qui
“ n'a pas la clarté de *Virgile*, & qui ne le
“ vaut pas, est forcé de reconnoître une intelligence qui préside à tout : s'il me

* *Quest. sur l'Encyc. T. II, art. Athéisme, sect. 2.* † *Idem.* ‡ *Idem, art. Bayle.*

|| *Idem, art. DIEU, sect. 3.*

“ l’avoit niée, je lui aurois dit; *Benoit*, tu
 “ es fou, tu as une intelligence, & tu la
 “ nies; & à qui la nies-tu ?* ”

M. de *Voltaire* copie de nouveau ce que *Spinoza* dit ci-dessus (I, 9.) sur l’amour de DIEU (& qui, selon lui, étoit un trait de prudence, “ pour ne pas effaroucher le genre “ humain”); à quoi il ajoute un autre extrait, qui y est analogue : ensuite il continue ainsi; Est-ce le vertueux & tendre *Fénélon* ? est-ce *Spinoza*, qui a écrit ces pensées ? *Spinoza* n’a pas commis une seule “ mauvaise action.” On pourroit remplir plusieurs pages de semblables éloges donnés par M. de *Voltaire* à *Spinoza*, & à son système.

2. M. de *Voltaire* va un peu plus loin, & il semble ne plus se mettre en peine de se cacher sous le nom d’un autre. Voici de quoi faire assez comprendre quelles étoient ses idées sur la DIVINITE’.

“ Pourquoi ces peuplades sur la terre ?
 “ Et à quoi bon former tant d’êtres des-
 “ tinés à se dévorer tous ; & l’animal homme,
 “ qui semble né pour égorger son sembla-

* *Quest. sur l’Encyc. art. Causes finales.*

“ ble d’un bout de la terre à l’autre ? On
“ m’assure que je saurai un jour ce secret.
“ Je le souhaite, en qualité de curieux.*

“ Si jamais on a accusé la Nature de
“ mépriser son ouvrage, de contredire son
“ plan, d’agir contre ses vues, c’est ce fléau
“ détestable qui a souillé la terre d’horreurs
“ & de turpitude.†

“ Les hommes peuvent se donner la lèpre,
“ par leur saleté. . . . Mais pour la v—,
“ c’est la nature qui a fait ce présent à
“ l’Amérique. Nous lui avons déjà re-
“ proche, à cette Nature si bonne & si mé-
“ chante, si éclairée & si aveugle, d’avoir
“ été contre son but, en empoisonnant la
“ source de la vie ; & nous gémissons encore
“ de n’avoir point trouvé de solution à
“ cette terrible difficulté.”‡

’ Le lecteur n’a pas besoin qu’on lui dise
que par la *Nature M. de Voltaire* entend, &
ne peut entendre ici, que ce principe in-
telligent répandu dans l’univers, cette ame
du monde qu’il appelle DIEU. Voy § 121.

* *Idem, art. Population, sect. première.*

† *Idem, art. Amour.*

‡ *Idem, art. Lèpre.*

Après avoir lu ces extraits on ne sera pas surpris de voir dans les écrits de cet homme, “ L’athéisme est le vice de quelques gens d’esprit, & la superstition le vice des fots ; mais les fripons que font-ils ? Des fripons.”*

On trouve ici le genre humain divisé en trois classes :—1^o, les gens d’esprit ; 2^o, les fots ; & 3^o, les fripons.

En parlant des Epicuriens, qui n’avoient point de religion ; c’est-à-dire, qui étoient athées ; M. de Voltaire s’adresse à ceux qui font “ de la même trempe,” & leur dit ; “ Philosoquez tant qu’il vous plaira entre vous. Je crois entendre des amateurs qui se donnent un concert d’une musique savante & raffinée ; mais gardez-vous d’exécuter ce concert devant le vulgaire ignorant & brutal : il pourroit vous casser vos instruments & vos têtes.”† C’est-là le concert du “ château enchanté.”

Spinoza n’est pas le seul qui ait droit aux éloges de M. de Voltaire ; voici un autre philosophe favori.

“ Il vint, en 1770, un homme très-supérieur à *Spinoza*, à quelques égards ; aussi

* *Id. art. Athéisme.* † *Idem, art. Religion.*
“ éloquent

“ éloquent que le Juif Hollandois est sec ;
 “ moins méthodique , mais cent fois plus
 “ clair ; peut-être aussi géometre, sans af-
 “ fecter la marche ridicule de la géométrie,
 “ dans un système physique & moral ; c’est
 “ l’auteur du *Système de la nature*. . . . Vous
 “ qui voulez vous servir de votre raison &
 “ vous instruire, lisez cet éloquent & dan-
 “ gereux passage.”*

Cet *éloquent & dangereux* passage recom-
 mandé à ceux qui veulent se *servir de leur*
raison & s’instruire, c’est un système d’athéisme
 proposé avec moins de ménagement que
Spinoza ne propose le sien : son système est,
 que cet univers ne démontre point un ouvrier
 intelligent & sage ; mais que tout ce que
 nous voyons est produit par les *éléments éternels*.
 Nous pourrons avoir occasion de faire nos
 observations sur ce *dangereux passage*, contre
 lequel *M. de Voltaire* a la charité de nous
 prémunir, en invitant à le lire tous ceux qui
 veulent se *servir de leur raison & s’instruire*.

III. *Prudence de l’adepte Voltaire, qui tâche de cacher la mine.*

M. de Voltaire cependant escarmouche con-

* *Idem*, art. *Causes finales*.

tre *Spinoza* ; & il le fera encore ci-après, ainsi que contre le *livre de la nature* : il lui “ semble qu’on pourroit battre les rem-
 “ parts du *Spinosisme* par un côté que *Bayle*
 “ a négligé.” Cette batterie, élevée par
M. de Voltaire, c’est le vide.*

Il dit ensuite qu’il a “ quelques soupçons
 “ que *Spinoza*, avec sa substance universelle,
 “ ses modes, & ses accidents, avoit entendu
 “ autre chose que ce que *Bayle* entend ; &
 “ que, par conséquent, *Bayle* peut avoir eu
 “ raison sans avoir confondu *Spinoza*.” † Il
 dit encore que, “ peut-être, *Bayle* devoit s’en
 “ tenir au mot de *modalités*, & non pas de
 “ parties ; puisque c’est ce mot de *modalités*
 “ que *Spinoza* emploie toujours.” (p. 175.)

Néanmoins *M. de Voltaire* avoit déjà dit ;
 “ On reprocha au savant *Bayle* d’avoir at-
 “ taqué durement *Spinoza* sans l’entendre.
 “ Durement, j’en conviens ; injustement, je
 “ ne le crois pas : il seroit étrange que *Bayle*
 “ ne l’eût pas entendu ; il découvrit aisé-
 “ ment l’endroit foible de ce château en-
 “ chanté.” (Id.)

Le système de *Spinoza* est, pour le philosophe

* *Quest. sur l’Encyc. art. DIEU, sect. 2.*

† *Idem.*

Voltaire, “un château enchanté ;” mais beaucoup de personnes (qui, à la vérité, sont classés par *M. de Voltaire* parmi les fots, ou parmi les fripons), le prendront pour une caverne de Belzebub.

Il faut laisser, pour quelques moments, *M. de Voltaire* avec ce qui l'enchanté ; car quoiqu'il parle souvent de DIEU, de la vertu, de la justice, & sur-tout de l'obligation où le débiteur est de payer son créancier, quiconque le lira avec attention verra bientôt à quoi s'en tenir : ces éloges donnés, non-seulement aux athées, mais à l'athéisme ; ces censures ironiques de *dangerueux passages*, appliquées à ce qu'on propose d'ailleurs comme propre à *instruire ceux qui veulent faire usage de leur raison*, n'en imposeront point. *M. de Voltaire* nous parle de DIEU, & de la vertu ; *Spinoza* nous parle aussi de DIEU, & de l'amour de DIEU : mais ces Messieurs savoient bien que l'athéisme est en horreur ; qu'il y a peu de personnes que la seule idée de l'athéisme ne révolte ; & ils vouloient être lus ; ainsi, en vrais adeptes, ils ont essayé de cacher la mine.

Je passe maintenant à ce que dit *Bayle* sur le système de *Spinoza*, que *M. de Voltaire* soupçonne *Bayle* de n'avoir pas entendu, & qu'il

croit qu'il a entendu. Le lecteur excusera la longueur de cet extrait, en faveur de l'importance du sujet ; je dis *importance*, non pas tant à cause du danger des sophismes sur lesquels ce systême est fondé, que parce que les principes de l'auteur, sur les ouvrages duquel roulent ces observations, reviennent dans le fonds à ceux que *Bayle* attaque ; & le témoignage de M. *Bayle* donnera du poids à ses arguments, vu que, comme on le fait, M. *Bayle* ne sauroit être pris à partie.

IV. *Réfutation du Spinosisme, par M. Bayle.*

‘ *Spinoza* suppose qu’il n’y a qu’une substance dans la nature, & que cette substance unique est douée d’une infinité d’attributs, & entr’autres l’étendue & la pensée. En suite de quoi il assure que tous les corps qui se trouvent dans l’univers sont des modifications de cette substance, en tant qu’étendue ; & que, par exemple, les ames des hommes sont des modifications de cette substance, en tant que pensée ; de sorte que DIEU, l’Être nécessaire & infiniment parfait, est bien la cause de toutes les choses qui existent, mais il ne diffère point d’elles.

‘ Il n’y a qu’un être & qu’une nature, & cette nature produit en elle-même, & par

‘ par une action immanente, tout ce qu’on
 ‘ appelle créatures. Il est tout ensemble
 ‘ agent & patient, cause efficiente & sujet ;
 ‘ il ne produit rien qui ne soit sa propre mo-
 ‘ dification.

‘ Voilà une hypothèse qui surpasse l’en-
 ‘ tassement de toutes les extravagances qui
 ‘ se puissent dire. Ce que les poètes païens
 ‘ ont osé chanter de plus infame contre
 ‘ *Jupiter* & contre *Vénus*, n’approche point
 ‘ de l’idée horrible que *Spinoza* nous donne
 ‘ de DIEU ; car, au moins les poètes n’at-
 ‘ tribuoient point aux dieux tous les crimes
 ‘ qui se commettent, & toutes les infirmités
 ‘ du monde. Mais, selon *Spinoza*, il n’y a
 ‘ point d’autre agent & d’autre patient que
 ‘ DIEU, par rapport à tout ce qu’on nomme
 ‘ mal de peine & mal de coulpe, mal phy-
 ‘ sique & mal moral. Touchons par ordre
 ‘ quelques-unes des absurdités de son système.

- ‘ 1. *Que, selon Spinoza, DIEU & l’étendue sont*
 ‘ *la même chose.*

‘ Il est impossible que l’univers soit une
 ‘ substance unique ; car tout ce qui est éten-
 ‘ du a nécessairement des parties, & tout
 ‘ ce qui a des parties est composé ; & comme
 ‘ les parties de l’étendue ne subsistent point

‘ l’une dans l’autre, il faut nécessairement
 ‘ ou que l’étendue en général ne soit pas une
 ‘ substance, ou que chaque partie de l’éten-
 ‘ due soit une substance particuliere & dis-
 ‘ tincte de toutes les autres. Or, selon
 ‘ *Spinoza*, l’étendue en général est l’attribut
 ‘ d’une substance. Il avoue, avec tous les
 ‘ autres philosophes, que l’attribut d’une
 ‘ substance ne differe point réellement de
 ‘ cette substance ; il faut donc qu’il recon-
 ‘ noisse que l’étendue en général est une
 ‘ substance ; d’où il faut conclure, que
 ‘ chaque partie de l’étendue est une substance
 ‘ particuliere ; ce qui ruine les fondements
 ‘ de tout le systême de cet auteur.

‘ Il ne fauroit dire que l’étendue en gé-
 ‘ néral est distincte de la substance de DIEU ;
 ‘ car, s’il le disoit, il enseigneroit que cette
 ‘ substance est en elle-même non-étendue,
 ‘ elle n’eût donc jamais pu acquérir les trois
 ‘ dimensions qu’en les créant, puisqu’il est
 ‘ visible que l’étendue ne peut sortir ou
 ‘ émaner d’un sujet non-étendu, que par
 ‘ voie de création. Or *Spinoza* ne croyoit
 ‘ point que rien ait pu être fait de rien.

‘ Il est encore visible qu’une substance
 ‘ non-étendue de sa nature, ne peut jamais
 ‘ devenir

‘ devenir le sujet de trois dimensions ; car
‘ comment seroit-il possible de les placer sur
‘ un point mathématique ? Elles subsisteroient
‘ donc sans sujet ; elles seroient donc une
‘ substance : de sorte que si cet auteur ad-
‘ mettoit une distinction réelle entre la sub-
‘ stance de DIEU & l’étendue en général, il
‘ seroit obligé de dire que DIEU seroit com-
‘ posé de deux substances distinctes l’une de
‘ l’autre ; savoir, de son être non-étendu, &
‘ de l’étendue.

‘ Le voilà donc obligé de reconnoître que
‘ l’étendue & DIEU ne sont que la même
‘ chose ; & comme d’ailleurs il soutient qu’il
‘ n’y a qu’une substance dans l’univers, il
‘ faut qu’il enseigne que l’étendue est un être
‘ simple, & aussi exempte de composition
‘ que les points mathématiques. Mais n’est-
‘ ce pas se moquer du monde que de sou-
‘ tenir cela ? N’est-ce point combattre les
‘ idées les plus distinctes que nous ayons
‘ dans l’esprit ? Est-il plus évident que le
‘ nombre millénaire est composé de mille
‘ unités, qu’il est évident qu’un corps de
‘ cent pouces est composé de cent parties
‘ réellement distinctes l’une de l’autre, qui
‘ ont chacune l’étendue d’un pouce ?”

‘ *Que*

‘ *Que l’étendue est composée de parties qui sont*
 ‘ *chacune une substance particuliere.*

‘ *Qu’on ne vienne point nous alléguer des*
 ‘ *reproches contre l’imagination & les pré-*
 ‘ *jugés des sens ; car les notions les plus in-*
 ‘ *tellectuelles & les plus matérielles nous*
 ‘ *font voir, avec la derniere évidence, qu’il*
 ‘ *y a une distinction très-réelle entre les*
 ‘ *choses, dont l’une possède une qualité que*
 ‘ *l’autre ne possède pas. Les scholastiques*
 ‘ *ont parfaitement bien réussi à nous mar-*
 ‘ *quer les caracteres, & les signes infaillibles*
 ‘ *de la distinction ; Quand on peut affirmer*
 ‘ *d’une chose, nous disent-ils, ce qu’on ne*
 ‘ *peut pas affirmer de l’autre, elles sont distinctes.*
 ‘ *Les choses qui peuvent être séparées les unes des*
 ‘ *autres, ou à l’égard du temps, ou à l’égard du*
 ‘ *lieu, sont distinctes.*

‘ *Appliquant ces caracteres aux douze*
 ‘ *pouces d’un pied d’étendue, nous trouvons*
 ‘ *entr’eux une véritable distinction. Je puis*
 ‘ *affirmer du cinquieme qu’il est contigu au*
 ‘ *fixieme, & je le puis nier du premier & du*
 ‘ *douzieme. Je puis transférer le fixieme à*
 ‘ *la place du douzieme ; il peut donc être*
 ‘ *séparé du cinquieme.*

‘ *Notez que Spinoza ne sauroit nier que les*
 ‘ *caracteres de distinction, employés par*
 ‘ *les*

‘ les scholastiques, ne soient très-justes ; car
‘ c’est à ces marques qu’il reconnoît que les
‘ pierres & les animaux ne sont pas la même
‘ modalité de l’Etre infini.

‘ Il avoue donc, me dira-t-on, qu’il y a
‘ quelque différence entre les choses.—Il faut
‘ bien qu’il l’avoue ; car il n’étoit pas assez
‘ fou pour croire qu’il n’y eût point de diffé-
‘ rence entre lui & le Juif qui lui donna un
‘ coup de couteau ; ni pour oser dire, qu’à
‘ tous égards, son lit & sa chambre étoient le
‘ même être que l’empereur de la Chine.

‘ Que disoit-il donc ? Vous allez le voir :
‘ il enseignoit, non pas que deux arbres fus-
‘ sent deux parties de l’étendue, mais deux
‘ modifications.

‘ Vous ferez surpris qu’il ait travaillé tant
‘ d’années à forger un système, puisque l’une
‘ des principales colonnes en devoit être la
‘ prétendue différence entre le mot *partie* &
‘ le mot *modification*. A-t-il bien pu se pro-
‘ mettre quelque avantage de ce change-
‘ ment de mot ? Qu’il évite, tant qu’il
‘ voudra, le nom de *parties* ; qu’il substitue,
‘ tant qu’il voudra, celui de *modalité* ou de
‘ *modification*, que fait cela à l’affaire ? Les
‘ idées que l’on attache au mot *parties* s’ef-
‘ faceront-elles ? Ne les appliquera-t-on pas
‘ au

‘ au mot *modification* ? Les signes & les
 ‘ caracteres de différence sont-ils moins réels
 ‘ ou moins évidents quand on divise la ma-
 ‘ tiere en *modifications*, que quand on la di-
 ‘ vise en *parties* ? Visions que tout cela.
 ‘ L’idée de la matiere demeure toujours celle
 ‘ d’un être composé, celle d’un amas de plu-
 ‘ sieurs substances. Voici de quoi bien prou-
 ‘ ver cela.

‘ *Les modalités incompatibles demandent des sujets*
 ‘ *distincts.*

‘ Les modalités sont des êtres qui ne peu-
 ‘ vent exister sans la substance qu’elles mo-
 ‘ difient ; il faut donc que la substance se
 ‘ trouve par-tout où il y a des modalités ;
 ‘ il faut même qu’elle se multiplie à pro-
 ‘ portion que les modifications, incompati-
 ‘ bles entr’elles, se multiplient : de sorte
 ‘ que par-tout où il y a cinq ou six de ces
 ‘ modifications, il y a cinq ou six substances.

‘ Il est évident, nul Spinosiste ne le peut
 ‘ nier, que la figure quarrée & la figure
 ‘ circulaire ne soient incompatibles dans le
 ‘ même morceau de cire. Il faut donc néces-
 ‘ sairement que la substance modifiée par la
 ‘ figure quarrée, ne soit pas la même sub-
 ‘ stance que celle qui est modifiée par la
 ‘ figure.

‘ figure ronde. Ainsi, quand je vois une
‘ table ronde & une table quarrée dans une
‘ chambre, je puis soutenir que l’étendue
‘ qui est le sujet de la table ronde, est une
‘ substance distincte de l’étendue qui est le
‘ sujet de l’autre table ; car autrement il
‘ seroit certain que la figure quarrée & la
‘ figure ronde se trouveroient en même
‘ temps dans un seul & même sujet ; or cela
‘ est impossible. Le fer & l’eau, le vin &
‘ le bois, sont incompatibles ; ils demandent
‘ donc des sujets distincts en nombre. Le
‘ bout inférieur d’un pêne, fiché dans une
‘ rivière, n’est point la même modalité que
‘ l’autre bout : il est entouré de terre, pen-
‘ dant que l’autre bout est entouré d’eau ;
‘ ils reçoivent donc deux attributs contra-
‘ dictoires ; être entouré d’eau, n’être pas
‘ entouré d’eau : il faut donc que le sujet
‘ qu’ils modifient soit, pour le moins, deux
‘ substances ; car une substance unique ne
‘ peut pas être tout à la fois modifiée par
‘ un accident entouré d’eau, & par un acci-
‘ dent qui n’est pas entouré d’eau. Ceci
‘ fait voir que l’étendue est composée d’au-
‘ tant de substances distinctes que de modi-
‘ fications.

‘ 2. *L'im-*

‘ 2. *L’immuabilité de DIEU est incompatible*
 ‘ *avec la nature de l’étendue. Que la matiere*
 ‘ *souffre actuellement la division de ses parties.*

‘ S’il est absurde de faire DIEU étendu,
 ‘ parce que c’est lui ôter sa simplicité, & le
 ‘ composer d’un nombre infini de parties :
 ‘ que dirons-nous quand nous songerons que
 ‘ c’est le réduire à la condition de la matiere,
 ‘ le plus vil de tous les êtres, & celui que
 ‘ presque tous les anciens philosophes ont
 ‘ mis immédiatement au-dessus du rien ?
 ‘ Qui dit la matiere, dit le théâtre de toutes
 ‘ sortes de changements, le champ de ba-
 ‘ taille des causes contraires, le sujet de
 ‘ toutes les corruptions & de toutes les géné-
 ‘ rations ; en un mot, l’être dont la nature
 ‘ est la plus incompatible avec l’immuabi-
 ‘ lité de DIEU.

‘ Les Spinosistes soutiennent pourtant,
 ‘ qu’elle ne souffre nulle division ; mais ils
 ‘ soutiennent cela par la plus frivole & la
 ‘ plus froide chicanerie qui se puisse voir :
 ‘ c’est qu’ils prétendent qu’afin que la ma-
 ‘ tiere fût divisée, il faudroit que l’une de
 ‘ ses portions fût séparée des autres par des
 ‘ espaces vides, ce qui n’arrive jamais.

‘ Il est bien certain que c’est très-mal dé-
 ‘ finir la division. Nous sommes aussi réelle-
 ‘ ment

ment séparés de nos amis, lorsque l'inter-
valle qui nous sépare est occupée par
d'autres hommes, rangés de file, que s'il
étoit plein de terre. On renverse donc &
les idées & le langage, quand on nous four-
tient que la matière réduite en cendres &
en fumée ne souffre point de séparation.

Mais que gagneroit-on si nous renon-
cions à l'avantage que nous donne leur
fausse manière de définir le divisible ? Ne
nous resteroit-il pas assez de preuves de la
mutabilité & de la corruptibilité du dieu
de *Spinoza* ? Tous les hommes ont une
idée fort claire de l'immuable : ils en-
tendent par ce mot, un être qui n'ac-
quiert jamais rien de nouveau, qui ne perd
jamais ce qu'il a une fois, qui est toujours
le même & à l'égard de sa substance & à
l'égard de ses façons d'être.

La clarté de cette idée fait que l'on
entend très-distinctement ce que c'est
qu'un être muable : c'est non-seulement
une nature dont l'existence peut commen-
cer & finir ; mais une nature qui, subsistant
toujours, quant à sa substance, peut ac-
quérir successivement plusieurs modifica-
tions, & perdre les accidents ou les formes
qu'elle a eues quelquefois.

Tous.

‘ Tous les anciens philosophes ont re-
 ‘ connu que cette fuite continuelle de géné-
 ‘ rations & de corruptions, qui se remarque
 ‘ dans le monde, ne produit ni ne détruit
 ‘ aucune portion de matiere ; & de-là vient
 ‘ qu’ils ont dit que la matiere est *ingénérable*
 ‘ & *incorruptible*, quant à sa substance, en-
 ‘ core qu’elle soit le sujet de toutes les géné-
 ‘ rations & de toutes les corruptions. La
 ‘ même matiere qui est du feu, à cette
 ‘ heure, étoit du bois auparavant ; tous ses
 ‘ attributs essentiels demeurent les mêmes,
 ‘ sous la forme de bois & sous la forme de
 ‘ feu : elle ne perd donc, elle n’acquiert
 ‘ donc que des accidents & des façons d’être,
 ‘ lorsque le bois est changé en feu. Elle est
 ‘ cependant l’exemple le plus sensible & le
 ‘ plus propre qu’on puisse donner d’un être
 ‘ muable, & sujet actuellement à toutes
 ‘ sortes de variations & de changements in-
 ‘ térieurs.

‘ Je dis intérieurs ; car les différentes for-
 ‘ mes, sous lesquelles elle existe, ne sont
 ‘ point semblables aux variétés d’habits sous
 ‘ lesquelles les comédiens se font voir sur le
 ‘ théâtre. Le corps de ces comédiens peut
 ‘ subsister sans aucune sorte de changement
 ‘ ou d’altération, sous mille sortes d’habits ;

‘ le

' le drap & la toile, la soie & l'or, ne
 ' s'unissent point avec celui qui les porte,
 ' ce sont toujours des corps étrangers & des
 ' ornements externes ; mais les formes qui
 ' sont produites dans la matière, lui sont
 ' unies intérieurement & pénétrativement ;
 ' elle est leur sujet d'inhérence ; &, selon la
 ' bonne philosophie, il n'y a point d'autre
 ' distinction entr'elles & la matière, que celle
 ' qui se rencontre entre les modifications & la
 ' chose modifiée. D'où il résulte que le dieu
 ' des Spinosistes est une nature actuellement
 ' changeante, & qui passe continuellement
 ' par divers états, qui diffèrent intérieurement
 ' & réellement les uns des autres. Il n'est
 ' donc point l'Etre souverainement parfait,
 ' dans lequel il n'y a ni ombre de changement,
 ' ni variation quelconque (Jacques, i, 17).

' Notez que le *Protée* des poëtes, leur
 ' *Thétis*, & leur *Vertumne*, les images & les
 ' exemples de l'inconstance, & le fondement
 ' des proverbes qui désignent l'instabilité
 ' la plus bizarre du cœur de l'homme, au-
 ' roient été des dieux immuables, si celui
 ' des Spinosistes étoit immuable ; car jamais
 ' on n'a prétendu qu'il leur arrivât un
 ' changement de substance, mais seulement
 ' de nouvelles modalités.

3. *Que*

3. Que DIEU ne peut point être le sujet d'inhérence des pensées de l'homme, puisque ces pensées sont contraires les unes aux autres.

Nous allons voir des absurdités encore plus monstrueuses, en considérant le dieu de *Spinoza* comme le sujet de toutes les modifications de la pensée.

C'est déjà une grande difficulté que de combiner l'étendue & la pensée dans une même substance ; car il ne s'agit point ici d'un alliage, comme celui des métaux, ou comme celui de l'eau & du vin : cela ne demande que la *juxta-position* ; mais l'alliage de la pensée & de l'étendue doit être une identité : le pensant & l'étendu sont deux attributs identifiés avec la substance ; ils sont donc identifiés entr'eux par la règle fondamentale & essentielle du raisonnement humain.

Je suis sûr que si *Spinoza* avoit trouvé un tel embarras dans une autre secte, il l'auroit jugée indigne de son attention ; mais il ne s'en est point fait une affaire dans sa propre cause : tant il est vrai que ceux qui censurent le plus dédaigneusement les pensées de leur prochain, sont fort indulgents envers eux-mêmes

S'il y a quelque chose de certain & d'incontestable,

‘ contestable, dans les connoissances hu-
 ‘ maines, c’est cette proposition-ci ; *On ne*
 ‘ *peut affirmer véritablement d’un même sujet, aux*
 ‘ *mêmes égards, & en même temps, deux termes*
 ‘ *qui sont opposés.* Par exemple, on ne peut
 ‘ pas dire, sans mentir ; *Pierre se porte bien,*
 ‘ *Pierre est fort malade ; Il nie cela, & il l’af-*
 ‘ *firme :* bien entendu que les termes ont tou-
 ‘ jours le même rapport & le même sens.

‘ Les Spinosistes ruinent cette idée, & la
 ‘ falsifient de telle sorte qu’on ne fait plus où
 ‘ ils pourroient prendre le caractère de la
 ‘ vérité ; car, si de telles propositions étoient
 ‘ fausses, il n’y en a point qu’on peut ga-
 ‘ rantir pour vraies. On ne peut donc rien
 ‘ se promettre d’une dispute avec eux ; car,
 ‘ s’ils sont capables de nier cela, ils nieront
 ‘ toute autre raison qu’on voudra leur allé-
 ‘ guer. Montrons que ce qui vient d’être
 ‘ mentionné est très-faux dans leur système ;
 ‘ & posons d’abord pour maxime incontestable,
 ‘ que tous les titres que l’on donne à
 ‘ un sujet conviennent proprement & phy-
 ‘ siquement à sa substance, & non à ses ac-
 ‘ cidents.

‘ Quand nous disons, *le fer est dur, le fer*
 ‘ *est pesant, il s’enfonce dans l’eau, il fend le*
 ‘ *bois,* nous ne prétendons pas dire que sa
 ‘ dureté

‘ dureté est dure, que sa pesanteur est pesante,
 ‘ &c. ; ce langage seroit très-impertinent :
 ‘ nous voulons dire que la *substance*, qui le
 ‘ compose, *résiste*, qu’elle est *dure*, qu’elle
 ‘ *pèse*, qu’elle *descend* dans l’eau, qu’elle *divise*
 ‘ le bois. De même, quand nous disons
 ‘ qu’un homme *nie*, *affirme*, *se fâche*, *caresse*,
 ‘ *loue*, &c. nous faisons tomber tous ces attri-
 ‘ buts sur la substance même de son ame, &
 ‘ non pas sur ses pensées, en tant qu’elles
 ‘ sont des accidents ou des modifications. S’il
 ‘ étoit donc vrai, comme le prétend *Spinoza*,
 ‘ que les hommes fussent des modalités de
 ‘ DIEU, on parleroit donc fausement, quand
 ‘ on diroit ; Pierre *nie ceci*, *il veut cela*, *il*
 ‘ *affirme une telle chose* ; car, réellement &
 ‘ d’effet, selon ce système, c’est DIEU qui
 ‘ nie, qui veut, qui affirme, & par consé-
 ‘ quent toutes les dénominations qui ré-
 ‘ sultent des pensées de tous les hommes,
 ‘ tombent proprement & physiquement sur
 ‘ la substance. D’où il suit que DIEU hait
 ‘ & aime, nie & affirme, les mêmes choses,
 ‘ en même temps, & selon toutes les con-
 ‘ ditions requises, pour faire que la règle
 ‘ que j’ai rapportée touchant les termes op-
 ‘ posés soit fausse ; car on ne sauroit nier,
 ‘ que selon toutes ces conditions, prises en
 ‘ toute

‘ toute rigueur, certains hommes n’aiment
‘ & n’affirment ce que d’autres haïssent &
‘ nient.

‘ Passons plus avant. Les termes contra-
‘ dictoires *vouloir & ne vouloir pas*, convien-
‘ nent, selon toutes les conditions, en même
‘ temps, à différents hommes ; il faut donc
‘ que dans le systême de *Spinoza*, ils con-
‘ viennent à cette substance unique & in-
‘ divisible, qu’il nomme Dieu. C’est donc
‘ Dieu qui, en même temps, forme l’acte de
‘ vouloir, & qui ne le forme pas, à l’égard
‘ d’un même objet. On vérifie donc de lui
‘ deux termes contradictoires, ce qui est le
‘ renversement des premiers principes de la
‘ métaphysique Comme un cercle
‘ quarré est une contradiction, une substance
‘ l’est aussi quand elle a de l’amour & de
‘ la haine, en même temps, pour le même
‘ objet. Un cercle quarré seroit un cercle
‘ & ne le seroit pas ; voilà une contradiction
‘ dans toutes les formes : il le seroit selon
‘ la supposition ; & il ne le seroit pas, puis-
‘ que la figure quarrée exclut essentielle-
‘ ment la circulaire. J’en dis autant d’une
‘ substance qui hait & qui aime la même
‘ chose ; elle l’aime & ne l’aime pas ; rien
‘ ne manque à la contradiction : elle l’aime,
TOM. II. O ‘ car

‘ car on le suppose ; elle ne l’aime pas, vu
 ‘ que la haine est essentiellement exclusive
 ‘ de l’amour.

‘ Voilà ce que c’est que la fausse délica-
 ‘ tesse. Notre homme ne pouvoit souffrir
 ‘ les moindres obscurités, ou du Péripaté-
 ‘ tisme, ou du Judaïsme, ou du Christia-
 ‘ nisme ; & il embrassoit de tout son cœur
 ‘ une hypothèse qui allie ensemble deux
 ‘ termes aussi opposés que la figure quarrée
 ‘ & la circulaire, & qui fait qu’une infinité
 ‘ d’attributs discordants & incompatibles, &
 ‘ toute la variété & l’antipathie des pensées
 ‘ du genre humain, se vérifient, tout à la
 ‘ fois, d’une seule & même substance très-
 ‘ simple & indivisible. On dit ordinaire-
 ‘ ment, *quot capita tot sensus*, autant de senti-
 ‘ ments que de têtes ; mais, selon *Spinoza*,
 ‘ tous les sentiments de tous les hommes
 ‘ sont dans une seule tête.

‘ Rapporter simplement de telles choses,
 ‘ c’est les réfuter, c’est en faire voir claire-
 ‘ ment les contradictions ; car il est manifeste,
 ‘ ou que rien n’est impossible, non pas même
 ‘ que *deux & deux* soient *douze*, ou qu’il y
 ‘ dans l’univers autant de substances que d’
 ‘ sujets qui ne peuvent recevoir, en même
 ‘ temps, les mêmes dénominations.

4. Autre preuve de ce que dessus, tirée de la
méchanceté des pensées de l'homme.

Mais si c'est, physiquement parlant, une absurdité prodigieuse qu'un sujet simple & unique soit modifié, en même temps, par les pensées de tous les hommes, c'est une abomination exécrationnable quand on considère ceci du côté de la morale. Quoi donc ! l'Etre infini, l'Etre nécessaire, l'Etre souverainement parfait, ne sera point ferme, constant, & immuable ? Que dis-je, immuable ? Il ne sera pas un moment le même ; ses pensées se succéderont les unes aux autres sans fin & sans cesse ; la même bigarrure de passions & de sentimens ne se verra pas deux fois. Cela est dur à digérer ; mais voici bien pis.

Cette mobilité continuelle gardera beaucoup d'uniformité en ce sens,—que tous les jours pour une bonne pensée, l'Etre infini en aura mille de sottes, d'extravagantes, d'impures, & d'abominables ;—il produira en lui-même toutes les folies, toutes les rêveries, toutes les saletés, toutes les iniquités du genre humain ;—il en fera, non-seulement la cause efficiente, mais aussi le sujet passif, le *subjectum inbasionis* ;—il se joindra avec elles par l'union la plus in-

‘ time qui se puisse concevoir ; car c’est
‘ une union pénétrative, ou plutôt c’est une
‘ vraie *identité*, puisque le mode n’est point
‘ distinct réellement de la substance modifiée.

‘ Plusieurs grands philosophes ne pouvant
‘ comprendre qu’il soit compatible avec l’Etre
‘ souverainement parfait, de souffrir que
‘ l’homme soit si méchant & si malheureux,
‘ ont supposé deux principes, l’un bon &
‘ l’autre mauvais ; & voici un philosophe
‘ qui trouve bon que DIEU soit lui-même
‘ & l’agent & le patient de tous les crimes
‘ & de toutes les miseres de l’homme.

‘ Que les hommes se haïssent les uns les
‘ autres, qu’ils s’entr’assassinent au coin d’un
‘ bois, qu’ils s’assemblent en corps d’armée
‘ pour s’entre-tuer, que les vainqueurs man-
‘ gent quelquefois les vaincus, cela se com-
‘ prend ; parce qu’on suppose qu’ils sont
‘ distincts les uns des autres, & que le tien
‘ & le mien produisent en eux des passions
‘ contraires. Mais que les hommes n’étant
‘ que la modification du même Etre, n’y
‘ ayant par conséquent que DIEU qui agisse,
‘ & le même DIEU en nombre, qui se mo-
‘ difie en Turc, se modifiant en Hongrois,
‘ il y ait des guerres & des batailles, c’est
‘ ce qui surpasse tous les monstres & tous les
‘ déré-

‘ déréglements chimériques des plus folles
‘ têtes qu’on ait jamais enfermées dans les
‘ petites-maisons.

‘ Remarquez bien, comme je l’ai déjà dit,
‘ que les modes ne font rien, & que ce font
‘ les substances seules qui agissent & qui
‘ souffrent. Cette phrase, *la douceur du miel*
‘ *chatouille la langue*, n’est vraie qu’en tant
‘ qu’elle signifie que la substance étendue
‘ dont le miel est composé, chatouille la
‘ langue. Ainsi, dans le système de *Spinoza*,
‘ tous ceux qui disent, *Les Allemands ont tué*
‘ *dix mille Turcs*, parlent mal & faussement,
‘ à moins qu’ils n’entendent ; DIEU, *modifié*
‘ *en Allemand*, a tué DIEU, *modifié en dix mille*
‘ *Turcs* : & ainsi toutes les phrases par les-
‘ quelles on exprime ce que font les hommes
‘ les uns contre les autres, n’ont point d’au-
‘ tre sens véritable que celui-ci ; DIEU *se*
‘ *hait lui-même* ; il *se demande des graces à lui-*
‘ *même*, & *se les refuse* ; il *se persécute* & *se*
‘ *tue* ; il *se mange* ; il *se calomnie* ; il *s’envoie*
‘ *sur l’échafaud*, &c.

‘ Cela seroit moins inconcevable, si *Spinoza*
‘ s’étoit représenté DIEU comme un
‘ assemblage de plusieurs parties distinctes ;
‘ mais il l’a réduit à la plus parfaite simpli-
‘ cité, à l’unité de substance, à l’indivisi-
‘ bilité.

‘ bilité. Il débite donc les plus infâmes
 ‘ & les plus furieuses extravagances qui se
 ‘ puissent concevoir, & infiniment plus ridi-
 ‘ cules que celle des poëtes touchant les
 ‘ dieux du paganisme. Je m’étonne ou qu’il
 ‘ ne s’en soit pas apperçu, ou que les ayant
 ‘ envisagées il se soit opiniâtre à son prin-
 ‘ cipe. Un bon esprit aimeroit mieux dé-
 ‘ fricher la terre avec les dents & les ongles,
 ‘ que de cultiver une hypothese aussi cho-
 ‘ quante & aussi absurde que celle-là.

‘ 5. *Autre preuve de ce que dessus, tirée des*
 ‘ *miseres de l’homme.*

‘ Encore deux objections. Il y a eu des
 ‘ philosophes assez impies pour nier qu’il
 ‘ y eut un DIEU ; mais ils n’ont point poussé
 ‘ leur extravagance jusqu’à dire, que s’il
 ‘ existoit, il ne feroit point une nature par-
 ‘ faitement heureuse. Les plus grands scep-
 ‘ tiques de l’antiquité ont dit, que tous les
 ‘ hommes ont une idée de DIEU selon laquelle
 ‘ il est une nature vivante, heureuse, incor-
 ‘ ruptible, parfaite dans sa félicité, & non
 ‘ susceptible d’aucun mal Le bonheur
 ‘ étoit la propriété la moins inséparable que
 ‘ l’on enfermât dans son idée : ceux qui lui
 ‘ ôtoient l’autorité & la direction du monde,

‘ lui

‘ lui laissoient au moins la félicité & une
‘ immortelle béatitude.

‘ Ceux qui disoient qu’il étoit sujet à la
‘ mort, disoient pour le moins qu’il étoit
‘ heureux toute sa vie : c’étoit, sans doute,
‘ une extravagance qui tenoit de la folie,
‘ que de ne pas réunir dans la nature divine
‘ l’immortalité & le bonheur. *Plutarque* ré-
‘ fute très-bien cette absurdité des Stoïques
‘ (*adversus Stoïcos*, p. 1075, A). Mais quelle
‘ folle que fût cette rêverie des Stoïciens,
‘ elle n’ôtoit point aux dieux leur bonheur
‘ pendant leur vie.

‘ Les Spinofistes sont, peut-être, les seuls
‘ qui aient réduit la DIVINITE’ à la misère.
‘ (Les ancêtres que je leur donne, note (A),
‘ n’ont pas approfondi & développé, comme
‘ *Spinosa*, les conséquences de leur principe.)
‘ Or quelle misère ? Quelquefois si grande
‘ qu’il se jette dans le désespoir, & qu’il
‘ s’anéantiroit, s’il le pouvoit ; il y tâche ;
‘ il s’ôte tout ce qu’il se peut s’ôter ; il se
‘ pend ; il se précipite, ne pouvant plus sup-
‘ porter la tristesse affreuse qui le dévore.
‘ Ce ne sont point ici des déclamations, c’est
‘ un langage exact & philosophique ; car si
‘ l’homme n’est qu’une modification, il ne
‘ fait rien. Ce seroit une phrase impertinente,

‘ bouffonne, burlesque, que de dire, *la joie*
 ‘ *est gaie, la tristesse est triste.* C’est une sem-
 ‘ blable phrase, dans le systême de *Spinoza*,
 ‘ que d’affirmer, *l’homme pense, l’homme s’af-*
 ‘ *flige, l’homme se pend,* &c. ; toutes ces pro-
 ‘ positions doivent être dites de la subst-
 ‘ tance, dont l’homme n’est que le mode.
 ‘ Comment a-t-on pu s’imaginer qu’une
 ‘ Nature indépendante, qui existe par elle-
 ‘ même, & qui possède des perfections infinies,
 ‘ soit sujette à tous les malheurs du genre
 ‘ humain ? Si quelque autre nature la con-
 ‘ traignoit à se donner du chagrin, à sentir
 ‘ de la douleur, on ne trouveroit pas si
 ‘ étrange qu’elle employât son activité à se
 ‘ rendre malheureuse : on diroit ; Il faut
 ‘ bien qu’elle obéisse à une force majeure ;
 ‘ c’est apparemment pour éviter un plus
 ‘ grand mal qu’elle se donne la gravelle,
 ‘ la colique, la fièvre chaude, la rage. Mais
 ‘ elle est seule dans l’univers ; rien ne lui
 ‘ commande, rien ne l’exhorte, rien ne la
 ‘ prie. C’est sa propre nature, dira *Spinoza*,
 ‘ qui la porte à se donner à elle-même, en
 ‘ certaines circonstances, un grand chagrin
 ‘ & une douleur très-vive. Mais, lui ré-
 ‘ pondrai-je, ne trouvez-vous pas quelque
 ‘ chose de monstrueux & d’inconcevable
 ‘ dans

‘ dans une telle fatalité ?

‘ 6. *L’hypothèse de Spinoza rend ridicule toute*
‘ *sa conduite & ses discours.*

‘ Si je ne me souvenois que je ne fais pas
‘ un livre contre cet homme, mais seulement
‘ quelques petites remarques en passant, je
‘ trouverois bien d’autres absurdités dans son
‘ système. Finissons par celle-ci.

‘ Il s’est embarqué dans une hypothèse qui
‘ rend ridicule tout son travail, & je suis
‘ bien assuré qu’à chaque page de son éthique
‘ on peut trouver un galimathias pitoyable.

‘ Premièrement je voudrois savoir à qui
‘ il en veut, quand il rejette certaines doc-
‘ trines & qu’il en propose d’autres. Veut-il
‘ apprendre des vérités ? Veut-il réfuter des
‘ erreurs ? Mais est-il en droit de dire qu’il
‘ y a des erreurs ? Les pensées des philo-
‘ sophes ordinaires, celles des Juifs, celles
‘ des Chrétiens, ne sont-elles pas des modes
‘ de l’Etre infini, aussi bien que celles de
‘ son éthique ? ne sont-elles pas des réalités
‘ aussi nécessaires ? Comment donc ose-t-il
‘ prétendre qu’il y a là quelque chose à
‘ rectifier ?

‘ En second lieu, ne prétend-il pas que la
‘ nature, dont elles sont les modalités, agit

‘ nécessairement, qu’elle va toujours son
 ‘ grand chemin, qu’elle ne peut ni se dé-
 ‘ tourner ni s’arrêter, ni, qu’étant unique
 ‘ dans l’univers, aucune cause extérieure ne
 ‘ l’arrêtera jamais, ni ne la redressera ? Il
 ‘ n’y a donc rien de plus inutile que les
 ‘ leçons de ce philosophe. C’est bien à lui,
 ‘ qui n’est qu’une modification de substance,
 ‘ à prescrire à l’Etre infini ce qu’il faut
 ‘ faire. Cet Etre l’entendra-t-il ? Et s’il
 ‘ l’entendoit, pourroit-il en profiter ? N’agit-
 ‘ il pas toujours selon toute l’étendue de ses
 ‘ forces, sans savoir ni où il va ni ce qu’il
 ‘ fait ? Un homme comme *Spinoza* se tien-
 ‘ droit fort en repos, s’il raisonnoit bien.
 ‘ S’il est possible qu’un tel dogme s’établisse,
 ‘ diroit-il, la nécessité de la nature l’établira
 ‘ sans mon ouvrage : s’il n’est pas possible,
 ‘ tous mes écrits n’y feront rien.’*

M. de *Voltaire* dit, comme je l’ai déjà ob-
 servé, qu’il ne croit pas qu’un homme tel
 que *Bayle* n’a pas entendu *Spinoza*, & qu’il
 a quelques soupçons qu’il ne l’a pas entendu.
 Mais du vivant de M. *Bayle*, à ce qu’il dit
 lui-même, on lui fit le reproche qu’il n’avoit

* *Dict. de Bayle, art. Spinoza, note (N).*

pas compris *Spinoza* en le réfutant, sans lui en dire les raisons : il fait une ample réponse à cette imputation ; & il ne sort pas moins victorieux de cette attaque que du combat qu'il livre au système même.* Mais il faut bien qu'un ennemi terrassé, qui ne veut point se rendre, dise quelque chose ; & c'est à quoi se sont bornés les Spinosistes ; & M. de *Voltaire*, comme les autres, car il ne dit pas sur quoi il fonde ses soupçons. Il faut avouer que le pauvre *Bayle* est bien à plaindre. Messieurs les Spinosistes suivent, à son égard, la conduite des inquisiteurs envers leurs victimes : Vous êtes coupable, lui disent-ils ; vous n'avez pas compris *Spinoza* ; mais il faut qu'il devine, qu'il confesse lui-même en quoi & comment.

Lorsque M. de *Voltaire* a voulu cacher la mine, il a dit qu'il croyoit qu'on ne pouvoit pas supposer que *Bayle* n'eût pas compris *Spinoza* ; il s'est même joint au premier en faisant semblant d'attaquer le second, qu'il comble ensuite d'éloges, ainsi que son système, en ajoutant qu'il a “ quelques soupçons que *Spinoza* avoit entendu “ autre chose que ce que *Bayle* entend.”

* *Idem.* note (CC) & (DD).

Quoi qu'il en soit de ces quelques soupçons, on pourra aisément s'appercevoir que la doctrine réfutée par M. Bayle est celle de M. de Voltaire, & que c'est-là qu'aboutit son système. C'est-là pourtant ce même homme au sujet duquel nos philosophes modernes ne rougissent pas d'imprimer : ' Voltaire est, sans contredit, le plus beau présent que la nature ait fait aux hommes. ' Il sera à jamais la gloire de son siècle & de ' l'Europe entiere.' Ne pourroit-il pas arriver qu'on substituera le mot *corrupteur* à celui de *gloire* ?

§ 168. *De la Trinité.*

“ Celui-ci veut me faire comprendre la
 “ Trinité par la physique ; il me dit qu'elle
 “ ressemble aux trois dimensions de la ma-
 “ tiere. Je le laisse dire, & je passe vite.”
 (p. 181.)

Si, comme on l'enseigne parmi nous, la maniere d'exister de la DIVINITE' est un mystere absolument incompréhensible pour nous, vous avez raison de ne pas vous arrêter pour écouter des paroles qui doivent n'avoir aucun sens ; car vouloir expliquer ce qu'il est impossible de concevoir ni de com-

prendre, c'est parler pour ne rien dire.

Si la Trinité est un mystère, comme tout le monde en convient, il y a de la témérité à vouloir l'expliquer. C'est ce que les auteurs sacrés n'ont jamais tenté. La révélation nous dit qu'il y a un seul DIEU; & c'est le langage de la raison. Elle distingue en DIEU, le PERE, le FILS, & le SAINT ESPRIT; mais elle ne nous propose rien à croire sur la manière de cette distinction, ou de cette union. Pour attaquer cette vérité, contenue dans l'Ecriture, il faut ou démontrer l'impossibilité d'une telle distinction, ou faire voir que ces Ecritures ne sont point une révélation divine, & ne peuvent conséquemment point servir de fondement solide pour établir aucun dogme.

Il est évident qu'on ne peut démontrer que DIEU n'existe pas d'une manière qu'on ne conçoit pas, à moins que l'on ne démontre qu'il existe d'une manière que l'on conçoit : ce n'est point avec des ténèbres qu'on dissipe des ténèbres; & l'on ne peut pas dire à un voyageur qu'il s'égare, tandis qu'on ignore, soi-même, où il va.

M. Bayle prétend, que ' les mystères de
' l'Evangile étant au-dessus de la raison, il
' s'ensuit qu'on ne peut répondre par la lu-
' mière

‘miere naturelle aux objections des incrédules.’*

Je suis étonné qu’un génie aussi pénétrant que l’étoit *Bayle*, ait pu avancer une telle absurdité ; car, le principe une fois admis, que les mystères de l’Evangile sont au-dessus de la raison, n’est-ce pas se contredire & être absurde que de faire des difficultés sur leur incompréhensibilité ; & la raison ne nous dit-elle pas qu’il n’est pas de son ressort de s’élever jusqu’à prétendre de concevoir ce qui est au-dessus d’elle ?

La question se réduit donc à ceci : Ce que l’Evangile dit mérite-t-il d’être cru ? Cet Evangile a-t-il des preuves suffisantes de la divinité de son origine ? Ce qui change entièrement l’état de la question. Il ne s’agit plus alors des choses au-dessus de la raison.

C’est ce dont Messieurs les philosophes doivent convenir, à moins qu’ils ne prétendent qu’il est impossible qu’il y ait des choses inconcevables pour nous, & qu’il ne faut jamais admettre que ce qu’on comprend & qu’on est en état d’expliquer ; &, dans ce cas, il faudra qu’ils doutent de tout comme *Pyrrhon*. Ou bien il faut qu’ils disent que

* *Dict. T. IV, p. 630, édit. de 1740.*

pour admettre l'existence d'une première cause il faut comprendre premièrement ce qu'elle est ; & , dans ce cas, ils doivent se déclarer pour l'athéisme.

Ainsi bien loin qu'on puisse dire que les incrédules ont l'avantage , lorsqu'il s'agit des mystères, toutes leurs difficultés ne sont que des inconséquences.

§ 169. *Du juste & de l'injuste ; & si tous les hommes en ont eu les mêmes notions.*

“ La notion de quelque chose de juste me semble si naturelle, si universellement acquise par tous les hommes, qu'elle est indépendante de toute loi, de tout pacte, de toute religion.” (p. 200.)

On convient que la notion de quelque chose de juste est naturelle ; mais suffit-il pour le bien de la société & le bonheur de l'homme d'avoir “ la notion de quelque chose de juste ? ” — Il y a eu des peuples, chez qui les enfants assommoient leurs pères & mères lorsqu'ils étoient vieux. Plusieurs peuples de l'antiquité, les Romains, les Grecs, les Chinois, exposoient quelquefois leurs enfants ; & cet usage n'est pas encore aboli chez ces derniers, que M. de Voltaire repré-

représente comme la premiere nation de l'univers, pour tout ce qui a trait à la religion. Il y a un peuple qui, au mépris de ses loix, avoit établi pour maxime qu'il étoit plus louable de consacrer à la DIVINITE' le bien qu'on possédoit que d'en assister son pere ou sa mere. Plusieurs nations se sont fait un devoir de religion d'immoler les étrangers. Certains peuples ont permis l'adultere, & le crime contre nature. Presque tous ont admis que la débauche entre les personnes non-mariées n'avoit rien de reprehensible. Certains ont sacrifié leurs enfants à leurs dieux. On fouettoit, & cela par principe de religion, quelquefois les enfants jusqu'à la mort sur l'autel du temple de *Diane*. On assommoit les esclaves sans scrupule, ainsi que l'on égorge un troupeau de moutons. D'autres sont autorisés à vendre leurs femmes, leurs enfants, leurs peres & leurs meres. Et ce n'est encore là qu'un échantillon ; on peut voir un plus grand nombre d'autres exemples de ce genre mentionnés par le Dr. *Leland*,* & ailleurs dans l'histoire. Ce n'étoit point là des excès de quelques particuliers ; mais des usages autorisés, & souvent prescrits par la loi.

* *Demonst. Ev. part ii, ch. 3 & 4.*

Il paroît par-là que M. de *Voltaire* va trop loin, lorsqu'il dit " que les idées du juste & de l'injuste sont aussi claires & aussi universelles que les idées de la santé & de la maladie." Il est vrai qu'il ajoute que " les limites du juste & de l'injuste sont très-difficiles à poser." Mais n'est-ce pas une contradiction ?

La première de ces assertions est démentie par les faits que nous avons rapportés ; & la seconde conduit visiblement à reconnoître la nécessité d'une révélation pour fixer ces limites, que le philosophe dit être *difficiles à poser* : il se feroit, peut-être, mieux exprimé s'il avoit employé le mot *impossible*.

II. " Des vainqueurs ont mangé leurs esclaves pris à la guerre, il ont cru faire une action très-juste. . . . Ils ont été en cela plus justes que les triomphateurs romains, qui faisoient étrangler sans aucun fruit les princes esclaves."

" Plus justes ?" Quel langage !

Est-ce donc là ce que M. de *Voltaire* appelle avoir des idées aussi claires du juste & de l'injuste que les idées de la santé & de la maladie ? Si M. de *Voltaire* n'avoit pas des idées

idées plus *claires* de la santé & de la maladie que ceux dont il parle ici n'en avoient de la justice, il auroit certainement été un bien chétif médecin.

§ 170. *Si les philosophes se sont tous accordés sur la morale.*

“ La morale me paroît tellement universelle, tellement calculée par l'Etre universel qui nous a formés que depuis Zoroastre jusqu'au Lord Shaftesbury, je vois tous les philosophes enseigner la même morale.” (p. 214.)

“ La morale me paroît tellement universelle.” Voy. § 169.

“ L'Etre universel.” C'est-à-dire, donc que DIEU est tout, & conséquemment que tout est DIEU. Ici encore *la mine* paroît un peu à découvert. Voy. § 167, I, 7.

“ Tous les philosophes ont enseigné la même morale.”

1. Les philosophes faisoient de beaux discours sur la vertu en général ; mais, lorsqu'il étoit question d'en faire l'application aux devoirs particuliers, il s'en faut bien qu'ils fussent d'accord entr'eux, & c'est dans cette application que consiste la science des mœurs.

‘ Lorf-

‘ Lorsqu’il est question de ce qui est juste ou de ce qui est bien,’ dit *Socrate* dans ses dialogues rapportés par *Platon*, ‘ l’un entend une chose & l’autre une autre, de sorte que nous ne nous accordons point les uns avec les autres, ni souvent avec nous-mêmes.’

2. Les loix de Perse, approuvées par les Mages, ces philosophes fameux de l’Orient, autorisoient les mariages incestueux des peres avec leurs enfans, des freres avec leurs sœurs ; & quelques Stoïciens ont soutenu la même doctrine.

3. Les législateurs les plus célèbres, & les plus sages philosophes, ont permis aux peres d’exposer leurs enfans.

4. La plupart des philosophes n’ont admis d’autre regle de conduite, pour ce qui concerne le bien & le mal, le juste & l’injuste, que ce que les loix civiles prescrivent pour le maintien de l’ordre public.

5. *Platon* fait dire à *Socrate* que les Grecs doivent se regarder comme des freres ; mais que les barbares ou étrangers sont ennemis par nature, qu’on peut leur faire la guerre à toute outrance, les réduire en esclavage, ravager leurs campagnes, brûler leurs maisons.

6. De-

6. *Démocrite* disoit expressement qu'il y avoit de la lâcheté à ne pas se venger, lorsqu'on avoit été offensé. *Aristote* tenoit le même langage. *Cicéron* parle à-peu-près de même, quoiqu'il soit un peu plus modéré. *Platon*, qui met d'excellents préceptes dans la bouche de *Socrate* sur le pardon des injures, dit que ces maximes étoient contraires au sentiment le plus commun parmi les hommes.

7. En s'exprimant avec beaucoup de force sur la nécessité de gouverner les passions, les philosophes donnoient dans les égarements les plus monstrueux, préconisant des impuretés affreuses, qui déshonorent l'humanité.

Platon veut que les hommes & les femmes paroissent nus dans les exercices publics. Il propose d'établir la communauté des femmes ; & que les jeunes gens qui se feront distingués, par leur bravoure, puissent choisir parmi les femmes des citoyens celles qu'ils voudront ; que les hommes qui ont atteint l'âge de cinquante ans & les femmes celui de quarante, puissent avoir toute sorte de familiarité entr'eux, & que les enfans qui naîtront de ces mélanges soient exposés, ou
qu'on

qu'on fasse avorter les femmes.

8. La sodomie a été approuvé, & l'on dit aussi pratiqué, par la plupart des philosophes.

9. On connoît les indécences révoltantes de *Diogene le cynique*, qui furent applaudies par plusieurs philosophes.

10. Les loix de *Lycurgue*, vantées par les philosophes, autorisoient les Spartiates à prêter leurs femmes, & condamnoient tous les enfants mal conformés, ou d'une constitution foible, à être exposés.

11. Presque tous les philosophes ont autorisé, ou même prêché la fornication. Leurs excès sur l'orgueil n'ont pas été moins révoltants.

12. *Senèque* dit que le sage est égal aux dieux ; que l'homme de bien ne diffère de DIEU que par l'ancienneté.

13. Le philosophe Stoïcien *Héraclite* parle ainsi de lui-même : ' J'ai atteint la perfection de la sagesse ; j'ai rempli ma pénible tâche. . . . J'ai été couronné, non par *Eurysthée*, ainsi qu'*Hercule* ; mais par moi-même, comme étant mon maître, & l'arbitre souverain de mes actions. . . . Je n'élèverai point d'autel aux autres, ce sont les autres qui m'en élèveront.'

Plotin,

Plotin, étant invité par *Amélius* à un sacrifice qu'il devoit faire aux dieux, lui fit cette réponse ; ' Ce n'est pas à moi à rechercher les dieux, c'est aux dieux à me rechercher.'

15. La plupart des philosophes permettoient l'ivrognerie. *Zénon*, chef des Stoïques, étoit un grand buveur ; *Chryssippe* mourut d'un excès de vin ; *Caton* étoit fort adonné à ce vice ; *Senèque* parle en faveur de l'ivrognerie, & en fait l'éloge.

16. *Epictete* dit, qu'une prérogative de l'homme arrivé à la perfection de la sagesse, est d'être inaccessible à l'erreur & au vice, dans quel état qu'il soit, éveillé ou endormi, ivre ou à jeûn, en santé ou malade.

17. Un grand nombre de philosophes ont fait l'apologie du suicide, & le recommandent. C'est, selon eux, la marque d'une grande ame de pouvoir examiner de sens rassis, & suivant la raison, quand il convient de vivre ou de quitter la vie.

18. *Maxime de Tyr* dit, que la vérité n'a rien de respectable en soi, si elle n'est utile, & que le mensonge est souvent profitable & avantageux. *Platon* rapporte & approuve une ancienne maxime qui dit, que ce qui est utile est honnête, & que ce qui est nuisible est

est déshonnête ; & il dit que l'on peut mentir, lorsque l'on sent qu'il est à-propos de le faire ; il conseille à ceux qui gouvernent de faire usage du mensonge avec les ennemis & les citoyens, lorsqu'ils le jugent convenable au bien public.*

En voilà assez, sans doute, pour justifier ce jugement de M. Locke : ' Quelle qu'en fut la cause,' dit-il, ' il est évident par le fait, que la raison humaine, livrée à elle-même, sans aucun secours supérieur, étoit un mauvais guide en fait de morale ; qu'elle se trouve toujours en défaut dans ses recherches, & que jamais elle ne put tirer le corps entier de la loi naturelle de ses principes incontestables, par des inductions claires & évidentes ; le peu qu'elle a fait jusqu'ici prouve assez que c'est une tâche trop pénible pour elle, de former un plan de morale complet, & revêtu de toute l'évidence dont cette science est suscep-

* On peut voir tout ceci mieux développé & un plus grand nombre d'exemples produits dans le Dr. Leland, *Dem. Evang.* ii part. ch. 7—12 ; d'où j'ai extrait ce que je rapporte sur le sujet. On y trouvera les autorités qu'il cite.

‘ tible.

‘ On ne peut pas en disconvenir, après
 ‘ l’expérience de tant de siècles. Est-ce foi-
 ‘ ble de la part de la raison ? Est-ce
 ‘ abus de la part des passions ? C’est l’un
 ‘ & l’autre, sans doute.

‘ Quoi qu’il en soit, lorsque notre divin
 ‘ SAUVEUR vint sur la terre, il trouva le
 ‘ genre humain plongé dans une telle cor-
 ‘ ruption de mœurs & de principes, que
 ‘ la raison devenoit chaque jour plus in-
 ‘ capable d’y remédier. La morale
 ‘ varioit avec les climats, & il n’y avoit
 ‘ pas d’apparence que la raison pût jamais,
 ‘ par ses seules forces, la ramener à ses
 ‘ véritables principes.’

Cependant le philosophe *Voltaire* nous dit
 avec sa confiance ordinaire, que “ tous les
 “ philosophes ont enseigné la même morale,
 “ depuis *Zoroastre* jusqu’à *Shaftebury*.” Est-
 ce par ignorance, ou dans la vue de tromper,
 que *M. de Voltaire* parle ainsi ? Nous avons
 vu qu’il faut nécessairement que ce soit l’une
 ou l’autre, ou bien l’une & l’autre. Voy.
 § 54.

§ 171. *De Zoroastre.*

“ Je n’examine point en quel temps vivoit
 “ *Zoro-*

“ *Zoroastre*, à qui les Perses donnerent neuf
“ mille ans d’antiquité, ainsi que *Platon* aux
“ anciens Athéniens Il paroît bien aux
“ allégories puériles, aux observances ridi-
“ cules, aux idées fantastiques, dont le re-
“ cueil de ses préceptes est rempli, que la
“ religion de *Zoroastre* est de l’antiquité la
“ plus reculée. C’est là qu’on trouve le
“ nom de *Jardin*, pour exprimer la récom-
“ pense des justes ; on y voit le mauvais
“ principe sous le nom de *Satan*, que les
“ Juifs adopterent aussi. On y trouve le
“ monde formé en six saisons, ou six temps.”

(p. 215.)

Aucun des auteurs que j’ai consultés ne
dit que les Perses donnoient à *Zoroastre*
9000 ans d’antiquité. On a débité, à ce
sujet, un grand nombre de fables, dont M.
Bayle rapporte une partie dans l’article *Zoro-*
astre. Il observe, que ce qu’on en dit ‘ est
‘ plein de variations ainsi,’ ajoute-t-
il, ‘ mes lecteurs ne doivent s’attendre qu’à
‘ trouver ici un ramas d’incertitudes, & de
‘ contes bigarrés. Ce qui me paroît
‘ moins incertain, parmi les choses qu’on
‘ conte de cet homme, est qu’il est l’intro-
‘ ducteur d’une nouvelle religion dans la
Tom. II. P Persé,

Perse, & qu'il a fait cela environ le regne de *Darius*, qui fut le successeur de *Cambyses*.

Pour ce qui concerne les 9000 ans d'antiquité, donnés à Athenes par *Platon*, j'en trouve aucune trace, n'ayant pas cet auteur en main; mais je trouve que tous les auteurs s'accordent à faire *Cécrops* fondateur d'Athenes, vers le milieu du seizieme siecle avant notre ere, quelque temps avant la sortie d'Egypte.

La raison que *M. de Voltaire* donne, pour prouver que *Zoroastre* étoit fort ancien, & que les Perses étoient fondés à lui donner 9000 ans d'antiquité, est fort concluante: cette raison est, qu'on trouve dans ses livres “ des allégories puériles, des observations “ ridicules, & des idées fantastiques.” Chacun sent bien que de telles choses doivent nécessairement avoir 9000 ans d'antiquité.

Parmi ces puérilités, ces absurdités, & ces idées fantastiques, *M. de Voltaire* fait mention du mot “ de *Jardin*, pour exprimer les “ récompenses des justes . . . & le monde “ formé en six saisons, ou six temps.”

Il se trouvera des ignorants, qui verront là des traces de la tradition relatives à l'histoire de la création, ou une imitation de

l'histoire

l'histoire que *Moïse* nous en a conservée ; mais un *philosophe* n'y voit autre chose que la preuve de 9000 ans d'antiquité.

“ On y voit le mauvais principe sous le nom de *Satan*, que les Juifs adoptèrent aussi.” Voilà donc les Juifs devenus Manichéens, quoiqu'ils n'aient jamais reconnu qu'un seul principe, un seul Etre tout-puissant. Ils ont adopté de *Zoroastre* le nom de *Satan*, quoique *Zoroastre* n'ait vécu que cinq cents ans après que ce mot étoit en usage parmi eux, même en ne comptant que depuis *David*, dans l'histoire duquel ce mot est mentionné.* Tout cela est bien propre à caractériser le critique judicieux. Il faut encore observer que les Perses donnoient le nom d'*Arimane* au mauvais principe, & non celui de *Satan*.

§ 172. *Du temps où vivoit Confucius.*

“ *Confutzzée* est très-moderne ; il ne vivoit que six cents cinquante ans avant notre ere.” (p. 218.)

Confucius naquit cinq cents cinquante ans avant notre ere, & mourut âgé de 73 ans ;

* *I. Chron.* XXI, 1.

c'est-à-dire, l'an 477 avant notre ere : ainsi la méprise n'est que d'environ 150 ans.

§ “ Tous les philosophes Grecs sont excellents sur la morale.” Voy. § 170.

§ 173. *D'Epicure.*

I. “ Des pédants de college, des petits-maîtres de séminaire, ont cru, sur quelques plaisanteries d'*Horace* & de *Pétrone*, qu'*Epicure* avoit enseigné la volupté par les préceptes & par l'exemple. *Epicure* fut toute sa vie un philosophe sage, tempérant, & juste. Dès l'âge de douze à treize ans il fut sage. . . . Son testament, que *Dion-gene de Laërce* nous a conservé tout entier, découvre une ame tranquille & juste ; il affranchit tous ses esclaves qu'il croit avoir mérité cette grâce . . . point d'ostentation, point d'injuste préférence . . . seul de tous les philosophes il eut pour amis tous ses disciples, & sa secte fut la seule où l'on fut aimer, & qui ne se partagea point en plusieurs autres.” (p. 221.)

I. Il est à-propos de relever quelques inexactitudes au sujet d'*Epicure*, qu'on a tant loué ; & il faut convenir que si ce qu'on en dit

dit est vrai, les mœurs de ce philosophe ont été plus réglées qu'on n'a lieu de l'attendre d'un homme de ses principes; on pourroit peut-être dire, sans principes.

M. de *Voltaire* paroît devancer l'époque de la philosophie d'*Epicure*; car sa mere *Chérestrata* faisoit le métier d'aller 'jusques dans les maisons déièrtes pour en chasser les lutins à force de prières,' & son fils lui étoit associé dans ces fonctions.*

Son pere & sa mere étant du nombre des colons que les Athéniens envoyèrent à *Samos*, *Epicure* ne revient à *Athenes* qu'à l'âge de dix-huit ans, & il ne s'y établit que dix-huit ans après; c'est-à-dire, à l'âge de trente-six ans.

2. Il y a aussi, ce semble, quelque chose à dire sur ce mot de M. de *Voltaire*, qui, en parlant du testament d'*Epicure*, affirme qu'il n'y avoit point d'*ostentation*: cependant par ce testament, 'il veut qu'on célèbre chaque année l'anniversaire de sa naissance, & que le vingtième jour de chaque mois ses disciples s'assemblent & fassent un festin à son honneur, & à celui de *Métrodore*, son disciple favori.'

* *Dict. de Bayle*, art. *Epicure*, note (C):

Le trait suivant fera voir si *Epicure* étoit sans ostentation. ‘ Dans la lettre qu’il écrivit, avant de mourir, à *Idomenée*, un de ses amis & de ses disciples, il lui dit ; qu’il est parvenu au dernier jour de sa vie, qui étoit le plus fortuné pour lui ; qu’il souffroit des douleurs terribles de la pierre ; que rien n’égalait ses souffrances ; mais qu’il en étoit bien dédommagé par la satisfaction que son esprit goûtoit dans le souvenir des découvertes philosophiques qu’il avoit faites, par la force de sa raison.

‘ Et quelles étoient donc ces découvertes profondes, ces inventions utiles, dont le souvenir le remplissoit d’une joie si délicieuse, qui le rendoit parfaitement heureux dans les douleurs de l’agonie ? Les voici.—Il avoit reconnu que le monde n’étoit point l’ouvrage d’une cause intelligente, mais la production d’un concours fortuit d’atomes ;—qu’il n’y avoit point de Providence ;—que l’ame meurt avec le corps ;—qu’il n’y a rien pour l’homme après cette vie ;—que le plaisir est le souverain bien, & la douleur le souverain mal.

Quand on voit un homme se repaître de fumée, comme si c’étoit des aliments substantiels, & propre à nourrir le corps ; quand on voit un homme manger des herbes ameres

&

& en exalter la douceur ; on en conclut que c'est un charlatan, ou un homme qui a le goût dépravé, ou bien que la tête lui a tourné.

On trouve encore des traits d'*ostentation* dans cette prétention d'*Epicure* ; ' Il vouloit ' passer pour l'inventeur de sa doctrine, quoi- ' qu'il fût avéré qu'il l'avoit empruntée de ' ses prédécesseurs, & principalement de *Démocrite*.*

On peut même dire, & c'est l'opinion de *Bayle*,† qu'il l'avoit altérée pour le pire sur l'article des atomes.

Epicure ' ne citoit jamais aucun auteur dans ' ses ouvrages. Il se mettoit au-dessus des ' plus grands hommes de son siècle, comme ' s'il n'y eût eu que lui seul qui fût capable de diriger le genre humain dans la ' route du bonheur. L'envie qu'il portoit ' à la réputation des autres philosophes lui ' fait souvent traiter avec mépris quelques- ' uns des plus célèbres. *Cicéron* en rapporte ' plusieurs exemples dans son premier livre

* *Dr. Leland, Nouv. Démonst. Ev. part. II, ch. VI, § 10.*

† *Voy. son Dict. art: Epicure.*

‘ de la *Nature des dieux*.’* Il semble que tout cela n’est pas sans ostentation.

Bayle rapporte un autre trait d’ostentation dans l’article cité ci-dessus ; *Epicure* prétendoit avoir été formé de l’élite des atomes,

3. “ Il eut pour amis tous les disciples.”

Il se pourroit bien que le sens de ces paroles revient à ceci ; “ Qu’*Epicure* avoit pour ‘ partisans tous ceux qui étoient ses partisans :’ car on ne devient pas le disciple d’un homme qu’on hait ; & , pour l’ordinaire, on cesse de l’être de ceux qu’on cesse d’estimer. Témoin *Timocrate*, qui de disciple d’*Epicure* devint son antagoniste, & en débita bien des infamies. Mais c’étoit un transfuge, dit *Bayle*, ‘ ces gens-là, pour ‘ l’ordinaire, médissent furieusement du parti ‘ qu’ils quittent.†

“ Sa secte fut la seule où l’on fut aimer.”
Le croira qui voudra.

4. Sa secte “ ne se partagea point en plusieurs autres.”

On pourroit demander au critique sur quoi cette secte auroit pu se partager ; puisqu’à parler proprement, elle ne croyoit rien ?

* *Dr. Leland, id.*

† *Art. Epicure, rem. (K).*

Y a-t-il quelque dogme sur lequel ses disciples pussent faire schisme, excepté sur celui-ci, que l'univers avoit été formé par un concours fortuit d'atomes ? Et leur constante & uniforme persévérance dans ce principe de leur maître, en la supposant réelle, est, sans doute, un grand éloge de la philosophie du maître & des disciples.

Si M. de Voltaire a en vue les principes des Epicuriens sur la morale, on pourroit, peut-être, lui faire voir que les sectateurs d'*Epicure* avoient autant de différentes opinions qu'il y a de passions chez l'homme ; mais *Ovide*, écrivain poli & qui évite les termes bas, n'anathématise pas *Horace* ou *Catulle*, qui violent les regles de la décence & de l'honnêteté. *Voltaire*, de son côté, ne sera pas moins indulgent ; il rira des aventures de son confrere qui a séduit la fille ou la femme de son voisin ; il le fera lui-même de son côté : ils n'auront garde de troubler la paix qui regne entr'eux pour de semblables bagatelles.

5. Et pourquoi en seroit-il autrement ? Nous voyons tous les jours les cochons, les chiens, & les poules, vivre en paix dans une basse-cour ; la brebis même peut y venir sans danger. Le coq chante, les poulets,

courent çà & là, les agneaux bondissent, les cochons se vautrent dans le borbier, les canards plongent dans l'eau, les chiens jouent ou aboient, nul ne trouve faute à ce que l'autre fait ; & il regne, dans cette basse-cour, une parfaite harmonie.

Nous n'avons garde de penser qu'il ait été ou qu'il soit au pouvoir d'*Epicure* & de ses sectateurs, fussent-ils tous des *Voltaire*, d'anéantir l'harmonie de l'univers, même pour ce qui les concerne. Leurs principes, il est vrai, y tendent ; puisque, selon eux, DIEU ne se mêle point des choses humaines, que l'âme périt avec le corps, & qu'il n'y a ni peines ni récompenses ; en sorte que *Néron* & *Caligula* auront la même destinée que *Titus* & *Marc-Aurèle* ; d'où il suit qu'il est assez indifférent de suivre l'exemple de ceux-ci ou de ceux-là : mais toutefois, en dépit d'eux-mêmes & de leurs principes, ils ont pratiqué, jusqu'à un certain point, les vertus sociales ; ils ont quelquefois été bons pères, bons maris, bons maîtres, bons sujets, amis fideles. Ces vertus sont le lien de la société : si elles étoient entièrement bannies de la terre, le monde périroit ; & DIEU l'a créé pour le faire subsister : aussi les a-t-on trouvées, plus ou moins, chez tous les peuples, dans

dans toutes les sociétés, parmi toutes les religions, & même chez les pirates & les assassins réunis en troupe : mais tout cela n'est pas l'effet de leurs principes. D'ailleurs, comme ils sont mêlés, & qu'ils vivent avec des personnes de principes opposés, ceux-ci servent de frein jusqu'à un certain point. C'est un sel qui sert de correctif à l'infection.

Si les Epicuriens ont été vertueux (si l'on peut appeler cela vertu), ils l'ont été en agissant contre leurs principes. 'N'allez pas vous imaginer,' dit Bayle, 'que les sectateurs de l'athéisme sont exempts de la disparate' (de la contradiction entre la théorie & la pratique), ' & que leurs mœurs s'accordent très-bien avec leurs dogmes. Le contraire a paru dans la secte d'*Epicure*; elle vivoit mieux qu'elle ne parloit.*

6. Il faut pourtant éviter les extrêmes ; & l'on ne doit pas s'imaginer que les Epicuriens étoient des saints. Bayle, en s'appesantissant sur l'éloge d'*Epicure* & des Epicuriens, convient pourtant qu'*Epicure* étoit tombé dans une infamie qui a rendu odieuse

* Continuation des pensées diverses, p. 401, T. III, éd. fol. 1737.

‘ sa secte & sa mémoire, pendant plusieurs
 ‘ siecles, par-tout où il a été connu.’ Ce
 qu’il attribue, 1^o, à la fatalité ; 2^o, à la
 concurrence qu’il y avoit entre lui & Zé-
 non, fondateur de la secte des Stoiciens ; &
 3^o, à la facilité qu’il y avoit ‘ de donner
 ‘ un mauvais sens aux dogmes de ce philo-
 ‘ sophe.’

Bayle avoue encore, ‘ qu’il se trouva quel-
 ‘ ques Epicuriens qui abuserent de sa doc-
 ‘ trine. Ils ne se débaucherent pas à son
 ‘ école,’ dit-il, ‘ mais ils eurent la finesse
 ‘ de mettre à couvert leurs débauches sous
 ‘ l’autorité d’un si grand nom.’

Observez l’accord qu’il y a dans les asser-
 tions de *Bayle* : il nous dit ici que les Epi-
 curiens, qui se rendirent odieux par leurs
 mœurs, ne se débaucherent pas à l’école
 d’*Epicure* ; & qu’ils eurent la finesse de mettre
 à couvert leurs débauches sous l’autorité d’un
 si grand nom : & néanmoins il vient de dire
 que les Epicuriens vertueux sont inconsé-
 quents, & que le nom d’*Epicure* étoit tombé
 dans l’infamie. C’est donc d’un si grand nom
 tombé dans l’infamie, qu’on peut se servir
 pour couvrir ses débauches ! On ne peut
 donc pas être dit se débaucher à l’école d’un
 homme, selon les principes duquel on ne
 peut

peut être vertueux sans être Inconséquent !

Ajoutons que M. Bayle allègue, en faveur des Epicuriens, le témoignage d'*Origene*, qui dit, ' que les sectateurs d'*Epicure* s'abste-
' noient de l'adultere autant que les Stoï-
' ciens, quoiqu'ils le fissent par un différent
' motif.* Ce différent motif étoit la crainte
de se compromettre. Témoignage qui, dans
la bouche d'un athlete, qui combat les phi-
losophes païens, revient à ceci ; Que les
Stoïciens ne valoient guere mieux que les
Epicuriens. Pour savoir l'opinion qu'*Ori-
gene* avoit de cette secte, on peut jeter les
yeux sur ce qu'il dit en réfutant cette objec-
tion de *Celse* ; ' Que les prédicateurs Chré-
' tiens font comme un homme qui promet-
' troit aux malades de les guérir, mais qui
' ne voudroit pas souffrir que l'on appellât
' d'habiles medecins.' Il demande, où sont
ces bons medecins, & si on les trouve parmi
les sectateurs d'*Epicure* ; qui ' ne sont en effet,'
ajoute *Origene*, ' que des empoisonneurs, qui
' niant la Providence, & faisant consister le
' souverain bien dans la volupté, jettent les
' ames dans une maladie très-fâcheuse.†

* *Dict. de Bayle, art. Epicure, note (N).*

† *Origene contre Celse, p. 128.*

7. Voici le jugement de *Cicéron* sur *Epicure* & sa secte, son témoignage ne doit pas être suspect ; c'étoit un philosophe, & peut-être le premier parmi tous ceux que la Grece & Rome ont produit.

‘ Certains philosophes, disciples d’*Aristippe*,
 ‘ qui ont été appelés *Cirénéens*, & d’autres
 ‘ encore qu’on appelle *Annicériens*, ne con-
 ‘ noissent point d’autre bien que la volupté,
 ‘ & prétendent que la vertu même n’est esti-
 ‘ mable que par le plaisir qu’elle donne.
 ‘ Cette doctrine s’étoit éteinte ; mais *Epicure*
 ‘ l’a renouvelée, & il en est le grand défen-
 ‘ seur, & comme le second auteur. C’est
 ‘ contre ces sortes de philosophes que nous
 ‘ devons combattre de toutes nos forces, si
 ‘ nous voulons soutenir le parti de l’hon-
 ‘ nêteté ; puisque, s’il est vrai, comme *Mé-
 ‘ trodore* le dit, en propres termes, que tout
 ‘ ce qu’on peut appeller utile, & tout ce
 ‘ qui fait le bonheur de la vie, se réduit
 ‘ à la bonne constitution du corps, & à la
 ‘ confiance que l’expérience peut donner
 ‘ qu’elle se soutiendra, une telle utilité, qui
 ‘ leur paroît même la plus grande de toutes,
 ‘ l’emportera toujours sur l’honnêteté, &
 ‘ anéantira la vertu.

‘ Car, en premier lieu, que deviendra
 la

‘ la *prudence* ? Ne servira-t-elle plus qu’à
‘ rechercher de toutes parts tout ce qui flatte
‘ le plus ? C’est une étrange condition, pour
‘ une vertu, que d’être la servante de la
‘ volupté. Sera-ce donc là tout l’emploi
‘ de la *prudence* ; & n’aura-t-elle autre
‘ chose à faire qu’à discerner finement &
‘ habilement ce qui peut donner le plus de
‘ plaisir ? Je veux qu’il n’y ait rien de
‘ plus agréable ; mais peut-on imaginer rien
‘ de plus honteux ?

‘ De même, si l’on prétend que la douleur
‘ est le souverain mal, que deviendra la
‘ *force*, qui n’est autre chose que le mépris
‘ des douleurs & des travaux ?

‘ Je fais bien qu’*Epicure* dit des choses
‘ sur cela qui paroissent assez fermes. Mais
‘ il ne faut pas tant prendre garde à ce qu’il
‘ dit, qu’à ce qu’il doit dire, selon ses prin-
‘ cipes ; lui qui soutient que la volupté est
‘ le souverain bien & la douleur le souve-
‘ rain mal.

‘ Qui voudroit même l’écouter sur la
‘ *tempérance*, il en dit merveilles, en beau-
‘ coup d’endroits. Mais quoi qu’il puisse
‘ dire, c’est là que son foible paroît le plus.
‘ Car, quand on fait consister le souverain
‘ bien dans la volupté, comment peut-on louer
‘ la

‘ la tempérance, qui fait combattre, non-
 ‘ seulement la volupté, mais même tous les
 ‘ mouvements qui nous y portent ?

‘ Ils tâchent pourtant de se défendre le
 ‘ mieux qu’ils peuvent sur ces trois pre-
 ‘ mieres vertus ; & ce n’est pas sans adresse.
 ‘ Ils admettent quelque sorte de *prudence*,
 ‘ qu’ils font consister dans la science de se
 ‘ fournir des plaisirs. Ils veulent aussi une
 ‘ maniere de *force*, qu’ils réduisent à ne se
 ‘ pas inquiéter de la mort, & à savoir sup-
 ‘ porter la douleur. Enfin ils admettent
 ‘ jusqu’à une espece de *tempérance* : &, quoi-
 ‘ qu’ils ne soient pas peu embarrassés sur ce
 ‘ point-là, ils s’en tirent à leur maniere, en
 ‘ disant que l’exemption de la douleur est
 ‘ tout ce qu’ils cherchent dans la volupté ;
 ‘ & qu’elle est à son comble, quand on ne
 ‘ sent aucun mal.

‘ Mais pour la *justice*, elle est fort chan-
 ‘ celante chez eux ; & l’on peut même dire
 ‘ qu’elle est par terre, aussi bien que toutes
 ‘ les autres vertus, par où la société des
 ‘ hommes se soutient : car ni la bonté, ni la
 ‘ libéralité, ni l’amitié même, n’ont plus de
 ‘ lieu, dès qu’on ne les recherche point pour
 ‘ elles-mêmes, & qu’on rapporte tout à la
 ‘ volupté ou même à l’utilité

‘ Je

‘ Je trouve que *Calippon & Dinomachus* ont
‘ encore plus de tort que les autres, de s’être
‘ imaginés que le moyen de terminer toute
‘ la dispute, étoit de joindre l’honnêteté à
‘ la volupté ; car c’est à-peu-près comme
‘ qui voudroit faire un composé de l’homme
‘ & de la brute. L’honnêteté ne sauroit
‘ souffrir un si monstrueux assemblage : elle
‘ l’abhorre & le rejette ; & d’autant plus,
‘ que ce qu’on appelle le *souverain bien* & le
‘ *souverain mal*, doit consister dans quelque
‘ chose de précis & de simple, & non dans
‘ un composé de différente nature.*

S’attendroit-on, après cela, de voir *Bayle* fonder principalement sur le témoignage de *Cicéron* les éloges qu’il prodigue à *Epicure* & aux *Epicuriens*, sans faire aucune mention de cette censure ? On peut voir par-là que *Bayle* n’est pas toujours impartial.

Il résulte, de l’extrait qu’on vient de lire, que, selon *M. de Voltaire*, *Cicéron* doit être classé parmi les *pédants* de collèges & les *petits-mâtres* de séminaires.

8. Je remarquerai, sur ce que dit *Cicéron*, que les vertus doivent être *recherchées pour*

* *Les offices de Cicéron*, liv. iii, ch. 33, trad. de *M. du Bois*.

elles-mêmes ; qu'il parle ainsi, parce que les païens ne favoient pas mieux : nos principes, sur ce sujet, ont un tout autre fondement. Nul de nous, dit St. Paul, ne vit pour soi-même, & nul ne meurt pour soi-même ; mais, soit que nous vivions, nous vivons au SEIGNEUR ; soit que nous mourions, nous mourons au SEIGNEUR ; soit donc que nous vivions, soit que nous mourions, nous sommes au SEIGNEUR.* — Soit donc que vous mangiez, soit que vous buviez, ou que vous fassiez quelque autre chose, faites tout à la gloire de DIEU. †

9. Nous convenons, que parmi ceux dont la doctrine est saine, il s'en trouve d'inconsequents, ainsi que parmi les Epicuriens ; & cela dans un sens tout contraire : ceux-ci ont des principes selon lesquels ils peuvent commettre les actions les plus atroces & les plus honteuses ; & cependant ils ne les commettent pas toujours : ceux-là ont des principes selon lesquels ils doivent pratiquer toutes les vertus, & ils ne les pratiquent pas toujours. Mais que suit-il de-là ? Le voici.

1^o, Il n'est pas possible à l'homme d'effacer de son entendement la rectitude qui lui est naturelle ; il approuve nécessairement

* Rom. xiv, 7 & 8. † I. Cor. x, 31.

ce qui est bien & vertueux ; nous ne saurions détruire l'ordre que DIEU a établi, & qui repose en partie sur cette rectitude. Voyez le numéro 5 de ce §.

2^o, Les hommes ont des passions, qui captivent leurs sens, offusquent & subjuguent l'entendement, & les entraînent souvent au mal, même contre leurs lumières & la conviction de leur esprit ; en sorte que si les athées ne peuvent pas toujours faire tout le mal qu'ils seroient disposés de se permettre, par les raisons mentionnées ci-dessus, les croyants ne font pas non plus tout le bien qu'ils sentent être de leur devoir. Voyez § 174, II, 8.

Je pense cependant qu'on nous accordera que, s'il ne suffit pas d'avoir de bons principes, pour être parfait, les principes sont bien éloignés d'être indifférents, & qu'ils influent plus ou moins sur la conduite ; s'ils n'influent pas sur tous, ils influent sur une partie ; s'ils n'influent pas dans toutes les occasions, ils influent dans certains cas. Il y a mille circonstances où un homme, qui a de bons principes, peut rentrer en lui-même & se repentir. C'est ce que l'expérience confirme tous les jours.

Mais un athée ne doit pas être susceptible de repentance. De quoi se repentiroit-il ?

De

De ses mauvais succès ? de n'avoir pas eu assez d'adresse pour décevoir ? Quel péché peut-il commettre, s'il n'a d'autres loix que celles qu'il veut se prescrire, & d'autre tâche à remplir que d'assurer ses plaisirs, en écartant tout ce qui peut être un mal pour lui ?

Un athée, ou un homme sans religion, n'a & ne peut avoir que des vertus de tempérament, ou celles qu'on pratique par politique, & dans la vue d'avancer ses propres intérêts. Il ne fera point ivrogne, par exemple, tandis qu'il aura de la répugnance pour le vin & pour toutes les liqueurs qui enivrent ; ou lorsque, considérant que les excès en ce genre ruinent le corps, il fera plus de cas d'une longue vie & de la santé que du plaisir de boire avec excès.

Prenez, parmi les athées, l'homme le plus vertueux : il tiendra sa parole ; il rendra justice à ceux à qui elle est due ; il fera des aumônes ; il pratiquera, si l'on veut, la plupart des vertus sociales. Mais par quels motifs le fera-t-il ? (si ce n'est pas un reste de son éducation, dont il est redevable à la Religion, ou à ceux qui l'ont instruit, & qui tenoient leurs lumieres de cette source.) Il observera ces préceptes ; afin d'éviter le blâme ; de s'attirer l'estime publique ; de se faire

faire des amis, des protecteurs ; d'augmenter son crédit, ses richesses. Mais qui ne voit les bornes étroites où sa vertu sera confinée ? Qui ne voit la différence qu'il doit y avoir entre un homme qui n'est mu que par de tels motifs, & celui qui a DIEU devant ses yeux, dont le principal & unique but est de se rendre agréable au Scrutateur des cœurs ? La vertu de l'un ne sera qu'extérieure ; elle ne tendra qu'à sauver les apparences, à régler l'extérieur ; elle ne s'étendra qu'à certains préceptes : celle de l'autre sera réelle ; elle aura son siege dans le cœur, & embrasera tous les préceptes de la morale. Et, pour me servir de la comparaison que l'Evangile emploie, l'un nettoiera le dehors de la coupe & du plat, & l'autre tiendra net le dedans aussi bien que le dehors. En un mot, la vertu de celui-ci sera sincere, fonciere, & inébranlable ; & celle de celui-là n'aura qu'une vaine apparence, & ne sera proprement qu'hypocrisie. Sa vertu prétendue changera comme les circonstances ; elle sera comme la cire, qui peut aussi bien prendre la forme d'un monstre que celle d'un ange.

Dans le fond, les vertus d'un athée n'ont rien que de terrestre, rien qui ne soit purement naturel ; & on peut très-bien les comparer

parer à ce qui se voit chez les brutes, qui, pour la plupart, vivent en troupes, & observent les regles nécessaires pour leur conservation mutuelle, & la propagation de leur espece. Tout cela peut être considéré comme un ordre physique, qui est une suite nécessaire de l'ordre que DIEU a établi, & qu'il n'est pas possible à la créature d'intervertir.

Mais l'homme est fait pour être plus que cela; il est un être moral, capable de vertu & de vice, de récompenses & de châtimens; & il est incontestable que, si l'on considère l'homme sous ce point de vue, l'athée brise tous les liens, & anéantit toute vertu.

Le point fondamental, & le vrai état de la question, entre nous & les incrédules de la trempe de M. de Voltaire, gît dans cette question, si l'homme est un être moral, ou si toutes ses actions sont nécessaires. Nous avons vu qu'il bâtit toujours sur ce principe, que tout est nécessaire; " Il n'y a," selon lui, " point de milieu entre la nécessité & le " hazard." Nous avons déjà répondu à ces allégations; voyez § 121, 159, 160.

En parlant des mœurs de l'athée, nous n'avons considéré que celui qui est né avec de bonnes dispositions, ou dont le cœur a été formé à pratiquer certaines vertus, par
ce

ce qu'on appelle une bonne éducation : mais si vous prenez un athée né avec de mauvaises dispositions, il est indubitable qu'il sera le fléau de la société, & qu'il n'y aura que la terreur des loix civiles qui soit capable de l'empêcher de commettre les plus grands forfaits ; encore feront-elles insuffisantes.

On nous dépeint *Epicure* comme un saint, ses disciples comme étant tous vertueux, & son école comme le séjour de la paix, de l'union, & de la concorde ; on affirme que tout ce qui est dit de leurs mœurs dissolues, par ceux qui étoient contemporains, est pure calomnie : mais sommes-nous compétents pour prononcer entre les anciens Epicuriens & ceux qu'on qualifie de leurs détracteurs ?

Epicure peut avoir eu assez de talent pour maintenir un bon ordre dans son école ; mais il ne faut pas s'arrêter là. Voyons ce qu'ont été les Epicuriens qui sont venus après lui ; & arrêtons-nous un moment à ceux qui vivoient dans le siècle d'*Auguste*, & qui nous sont assez connus par leurs écrits & par leurs exploits. On ne disconvient pas que parmi les Epicuriens de la ville de Rome il ne faille mettre au premier rang, entr'autres, les *Horace*, les *Ovide*, les *Catulle*, les *Pétrone*, les *Tibere*, les *Séjan*, les *Catilina*, & ses associés.

ciés. Ces derniers étoient, peut-être, moins favants que les premiers ; mais ils étoient, à bien des égards, plus fideles à leurs principes, & conséquemment plus dignes du titre d'*Epicuriens*. Quelque chose de semblable se voit parmi nous ; il arrive quelquefois que les artisans & les personnes non-lettrées, sont encore plus fideles aux principes du Christianisme que ceux qui sont mieux instruits, & qui tiennent le premier rang dans la Religion.

Mais il est constant que les premiers, je veux dire les plus distingués d'entre les *Epicuriens*, ont été des gens dissolus par leurs mœurs ; qu'on trouve dans leurs écrits des choses révoltantes, qui ne tendent qu'à exciter à la débauche, & à plonger dans les excès les plus honteux.

Je trouve dans *Bayle* un long passage de *Numénus*, sur l'union qu'il y avoit entre les disciples d'*Epicure*, à quoi il ajoute ; ‘ Voilà
 ‘ ce que dit un homme qui vivoit dans le
 ‘ second siecle : L'union des disciples d'*Epi-
 ‘ cure* s'étoit conservée jusqu'à ce temps-là,
 ‘ & ne paroissoit point menacée de quelque
 ‘ revers. C'est ce que *Numénus* témoigne.
 ‘ Sa conjecture n'a pas été démentie, que je
 ‘ sache.’

‘ sache.’* J’avoue que c’est pour moi une espece de mystere, que je ne trouve rien dans l’histoire des *cénobites épicuriens* du second siecle, & que l’histoire ne me laisse pas moins dans les ténèbres sur la vérification de la *conjecture* de *Numénius* jusqu’au temps de *M. Bayle*.

Mais laissons là le second siecle, & le temps qui l’a suivi jusqu’à *Bayle* ; de notre temps les *Epicuriens* ne sont pas rares, au système des atomes près. On en trouve dans tous les états, dans toutes les conditions ; & c’est chez eux principalement que se voient les excès de toutes especes.

Nous avons déjà dit qu’il s’en trouve parmi eux qui font des actions louables, & dont la société tire de grands avantages. *M. de Voltaire*, par exemple, a beaucoup écrit, & ce n’a pas été sans succès, en faveur de la tolérance ; quoiqu’il n’ait pas été le premier, ni celui qui l’a défendue avec le plus de force & de solidité, & quoiqu’il ne l’ait pas toujours pratiquée ; car, lorsqu’il étoit en faveur à la cour de *Louis XV*, il fit mettre à Bicêtre des gens accusés d’avoir contribué à la vente de deux brochures qui lui déplai-

* *Art. Epicure, rem. (D).*

soient.* Il voulut, pour des querelles littéraires, remettre entre les mains de la justice l'Abbé *Desfontaines*, qui, ayant auparavant été accusé d'un crime qui expose en France au supplice, avoit été mis en liberté par le crédit de *M. de Voltaire*.† Je suis informé de bonne part que *M. de Voltaire*, lorsqu'il fut devenu l'ennemi de *M. de la Baumelle*, voulut se servir, pour le faire pendre, du prétexte que celui-ci avoit prêché en France. D'ailleurs il semble que la vengeance & l'intolérance vont toujours de compagnie ; & il n'y a de véritablement tolérant, que celui qui fait supporter & pardonner : or chacun fait si c'étoit-là le caractère de *M. de Voltaire*.

M. de Voltaire avoit beaucoup de crédit chez les grands ; & il en a quelquefois fait usage en faveur des opprimés. On peut compter, selon son panégyriste, jusqu'à neuf ou dix familles ou particuliers opprimés qu'il a protégés, outre les habitants du mont Jurat, qu'il défendit avec succès contre la tyrannie des moines de St. Claude. Peut-être auroit-il encore eu un plus grand nom-

* *Vie de Voltaire*, p. 146. *Mém. pour serv. à l'hist. de M. de Voltaire*, prem. partie, p. 166.

† *Vie de Voltaire*, p. 113.

bre d'occasions de rendre service aux opprimés, s'il avoit pris plaisir à le faire ; car il n'est mort qu'à l'âge de 84 ans.

Dans le temps de l'affaire des *Calas*, que M. de *Voltaire* servit si efficacement, M. *Rochette*, Ministre des Protestants de Montauban, fut arrêté comme il alloit prendre les eaux pour sa santé, dans un lieu du voisinage, dont le nom m'est échappé. Pendant sa prison, un particulier de cette ville, qui avoit eu occasion, dans d'autres circonstances, d'écrire à M. de *Voltaire*, profita de cet accès pour le prier d'employer son crédit auprès du Maréchal de *Richelieu*, alors Gouverneur de la Guienne, avec qui le philosophe étoit intime, & de qui il auroit pu obtenir avec facilité l'élargissement de M. *Rochette*, n'y ayant rien de particulier contre lui, & sa capture étant un pur effet du hazard. Voici la réponse qu'il fit : ' M. le Maréchal ne veut pas persécuter ; mais il ne veut pas qu'on en abuse. Je vous sou- haite des confesseurs, & non pas des martyrs. C'est un drôle d'expédient que de monter au ciel par une échelle.' Ainsi ce Ministre fut condamné à mort par le Parlement de Toulouse, & ensuite exécuté.

M. de *Voltaire* étoit, dit son panégyriste,

un homme aisé en 1726 ; deux ans après, il se trouva riche ; & en 1729 il fut un homme opulent. Il paroît que sa fortune monta jusqu'à cent cinquante mille liv. tournois de rente. Aussi célèbre-t-on ses libéralités envers les gens de lettres & envers ses vassaux ; mais sans rien spécifier, à la réserve de trois mille liv. tournois à une famille ruinée par un procès, & de cinquante louis à M. Tiriot son ami & son admirateur, outre une pension viagere de cent livres, ou de quatre guinées, qu'il fit à une niece de l'Abbé Moussinot son agent, & qui le servoit en ami zélé ; mais celui-ci n'ayant besoin de rien pour lui-même, M. de Voltaire lui prouva sa reconnoissance & sa munificence dans la personne de sa niece.

C'est à-peu-près tout ce que nous savons des *vertus* de ce *grand* homme. Si M. de Voltaire avoit été de ces adorateurs de JESUS-CHRIST, qui, conformément aux ordres de leur Maître, ont soin que leur main gauche ne sache point ce que fait leur droite, on penseroit qu'il a fait un beaucoup plus grand nombre de bonnes actions, qui sont demeurées cachées ; mais on fait qu'il étoit un peu de ceux qui, dans ces occasions, font sonner la trompette devant eux ; & on a lieu de penser

penfer que fes panégyriftes ont connu, pour le moins, tous les traits en ce genre.

Nous n'avons garde d'entreprendre de pefer toutes ces *belles* actions à la balance du fanctuaire ; je veux dire, de l'Evangile : ce font-là des chofes qui n'ont rien de commun ; tout ce qui a trait à l'Evangile eft trop hétérogene avec les principes de *M. de Voltaire*.

Mais fi nous cherchions à contrafter ces *belles* actions par d'autres d'un genre différent, nous aurions un vaste champ ; & quoiqu'il entre dans le plan de ces Observations de faire connoître *M. de Voltaire* tel qu'il eft, je n'ai garde de m'appesantir fur ce fujet, moins agréable, pour moi, que ne le penferoient bien des lecteurs.

II. “ Il paroît, après avoir examiné la
“ doctrine d'*Epicure*, & ce qu'on a écrit pour
“ & contre lui, que tout fe réduit à la dif-
“ pute entre *Mallebranche* & *Arnauld*. *Malle-*
“ *branche* avançoit que le plaifir rend heu-
“ reux, & *Arnauld* le nioit. C'étoit une dif-
“ pute de mots.”

Voilà donc *Mallebranche* travesti en *Epicurien*, & en champion d'*Epicure* ; & ces

questions, S'il y a un DIEU qui conserve & régit cet univers, ou si tout ce qui arrive doit être attribué à un hazard aveugle ; s'il y a une vie à venir, ou si l'ame périt avec le corps ; si le bonheur se trouve en DIEU & dans l'obéissance à ses commandements, ou bien dans la volupté ; réduites à une dispute de mots ! Etrange & inconcevable aveuglement !

Qu'est-ce donc que la proposition, avancée par *Mallebranche*, ' Le plaisir rend heureux,' a de commun avec celle-ci, ' La volupté est l'unique fin que l'homme doit se proposer ;' & sur-tout avec l'athéisme, qui fait la base du système d'*Epicure* ?

La dispute entre *Mallebranche* & *Arnauld* n'étoit, il est vrai, selon toutes les apparences, qu'une dispute de mots : car le premier ne vouloit pas dire que le bonheur, pris dans un sens absolu, consistât dans un plaisir particulier ou passager des sens ; mais seulement que celui qui éprouvoit du plaisir, goûtoit du contentement, ou du bonheur, pendant qu'il goûtoit ce plaisir : son hypothese étoit, selon *Bayle*, ' Que le bonheur de notre ame consiste dans un sentiment agréable, & que le plaisir est la seule voie dont DIEU se sert pour nous rendre heureux.' H

Il n'est pas apparent que M. *Arnauld* ait voulu nier cela ; mais en homme sévère & grand disputeur, il aura cru qu'on pouvoit tirer de-là des conséquences dangereuses en faveur des plaisirs des sens.

§ 174. I. *Objection prise des mœurs des Chrétiens, contrasées avec celles des athées.*

Quoique j'aie déjà répondu, en partie, à la difficulté qu'on fait ordinairement, prise des vices qui se voient chez les Chrétiens, auxquels on oppose les bonnes mœurs de quelques athées, je crois devoir y revenir encore une fois ; parce que c'est-là le grand champ de bataille de M. *de Voltaire*, & que dans le fait c'est la difficulté la plus spécieuse qu'on ait jamais faite. Le lecteur ne sera, peut-être, pas fâché de voir présentées sous une nouvelle face, & plus en détail, quelques-unes des idées qu'il a déjà vues, principalement dans le paragraphe précédent.

M. *de Voltaire* nous dit, & il le répète dans nombre d'endroits, que les Epicuriens qui nioient la Providence, & n'admettoient des dieux que pour la forme, vivoient entr'eux dans la plus parfaite harmonie, & étoient exempts d'ambition ; que *Spinoza*, qui “ étoit

“ athée dans toute l'étendue du terme, n'a

“pas fait une seule mauvaise action; que
 “*Néron de Lenelas* restitua un dépôt;” qu’à
 Rome, où “l’on chantoit sur le théâtre,
 “*Rien n’est après la mort, la mort même n’est*
 “rien, tout alloit à l’ordinaire.” Et il con-
 traste ce témoignage, qu’il rend à l’athéisme,
 par les vices de toute espèce qu’il impute
 aux Chrétiens : d’où il veut, sans doute,
 tirer cette conséquence, que la Religion
 Chrétienne est inutile, ou même dangereuse.

1. Nous pourrions, sans beaucoup de
 peine, démontrer la fausseté du principe de
M. de Voltaire, & faire voir que les éloges
 qu’il donne aux mœurs des athées sont bien
 loin d’être mérités (voyez § 173, I. ; 4, 6,
 & 10). Quelques individus choisis dans la
 foule des gens de cette trempe, dont presque
 tous se sont livrés aux excès les plus révol-
 tants, est un bien foible argument en faveur
 de l’athéisme.

2. De plus, ne peut-on pas classer parmi
 les athées tous les scélérats de profession, les
 voleurs, les assassins, puisqu’ils agissent d’après
 les principes de l’athéisme ? On ne peut dis-
 convenir qu’ils ne soient athées pendant tout
 le temps qu’ils s’obstinent dans le crime, &
 qu’ils y perséverent sans remords. Croit-on
 de bonne foi qu’il soit possible qu’un homme
 qui

qui croit à un DIEU Rémunérateur, qui espère un paradis ou un enfer, puisse, de gaieté de cœur, persévérer dans le crime ? Non, il faut être ou démon ou athée, pour être capable d'un tel excès. Celui qui croit en un DIEU Rémunérateur, peut commettre des fautes, & même de très-grandes fautes, lorsqu'il n'est pas sur ses gardes, mais non y persévérer opiniâtrement. Ne sommes-nous pas fondés à défavouer tous ceux qui renient les principes du Christianisme par leur conduite, comme nous le serions à dire qu'un homme qui abjure sa religion, pour se faire Mahométan, n'est plus Chrétien ?

On a mis en question s'il y a des athées ; mais c'est une question de mots, puisque *l'insensé dit en son cœur ; Il n'y a point de DIEU.*

Il est vrai que la raison se révolte à l'ouïe de ces propositions—Cet univers existe sans avoir de cause de son existence—Il est la production du hazard, ou d'un concours fortuit d'atomes—On n'y voit point l'empreinte d'une main intelligente, sage, & toute-puissante, qui l'a formé—Tout ce qu'on voit ici-bas est passager, tous les êtres y sont dépendants, & aussi incapables de se conserver, que de se créer eux-mêmes ; & néanmoins tout cela est éternel, tout cela existe nécessairement,

fairement, par soi-même, & de sa nature.

Mais à quoi sert-il que la raison parle, si on ne l'écoute pas, ou si le cœur, qui dirige l'homme dans ses actions, lui donne le démenti ? Un homme a des yeux ; mais il les ferme, & refuse opiniâtement de les ouvrir : en quoi diffère-t-il d'un aveugle, sinon en ce que sa condition est pire ? Et à force de se boucher les oreilles, pour ne pas entendre, ou de tenir les yeux comprimés, afin de ne pas voir, ne peut-il pas arriver, par le laps du temps, qu'on perde l'usage de ces organes ? Mais, qu'on le perde ou non, le refus de s'en servir ne diffère point de la privation. Et si l'on peut dire d'un homme qui ferme les yeux, qu'il est aveugle, & d'un homme qui se bouche les oreilles, qu'il est sourd ; pourquoi ne pourroit-on pas dire de celui qui n'a point DIEU devant ses yeux, qui ne pense, qui ne veut penser à lui, qu'il est athée ?

3. Cependant nous ne prétendons pas, ainsi qu'il a été dit, que ceux qui méritent le titre de Chrétiens soient exempts de blâme ; & nous convenons que l'objection qu'on nous fait, sur les mœurs des Chrétiens, est indissoluble pour certaines sectes, qui maintiennent que le fidele régénéré est parvenu à la perfection,

fection, & que nulle de ses actions ne peut plus être criminelle. Cette doctrine avoit été avancée par les Stoïciens (voyez § 170; 12, 13, 14, & 16.)

Mais nos Ecritures, dont le but est de conduire l'homme à la sainteté, & qui veulent que nous tendions à la perfection, nous prémunissent contre cet orgueil stoïque. Et pour nous maintenir dans l'humilité, sans laquelle les vertus les plus éclatantes ne sont qu'un corps sans ame, un arbre dont le fruit est amer, elles nous avertissent, par-tout, de notre foiblesse, du besoin que nous avons d'être continuellement sur nos gardes; elles nous enseignent qu'il faut veiller & prier; parce que *l'esprit est prompt, mais que la chair est foible*; * & elles nous déclarent en outre, que lorsque nous avons fait des chutes, la repentance est le seul moyen de rentrer en grace avec DIEU, nous assurant qu'il y a pardon auprès de lui, afin qu'il soit craint. †

Y a-t-il un seul incrédule, de bonne foi, qui ne soit disposé à convenir que cette doctrine est en tout proportionnée à l'état actuel de l'homme, adaptée à nos besoins, & digne de DIEU? S'il y a des hommes assez aveugles, ou plutôt assez hypocrites, pour

* *Matth.* xxvi, 41. † *Pf.* cxxx, 4.

se croire parfait, tout homme sincere, qui s'examine avec soin, ne trouve-t-il pas dans son propre cœur la réfutation d'une telle prétention ?

Cette doctrine est consolante, sans être relâchée ; elle conduit à la vertu, sans jetter dans le découragement & dans le désespoir.

4. Si les Chrétiens donnent dans des écarts, on doit regarder ces écarts comme une conséquence de la foiblesse qui est l'appanage de la nature humaine, dans la présente économie. On peut dire même, qu'il est nécessaire que les fideles soient exposés à faire des chutes ; afin de les empêcher de tomber dans l'orgueil, qui est l'écueil le plus dangereux pour la créature.

Les fautes dans lesquelles tombent les Chrétiens ne sont donc pas une objection contre le Christianisme, & ne servent qu'à démontrer la vérité de nos principes : mais ces fautes sont bien éloignées d'être de la même nature que celles qu'on reproche aux athées ; car elles ne procedent pas d'un cœur endurci, d'une conscience cautérisée, & elles sont suivies d'une sincere repentance.

Ainsi, prétendre que les Chrétiens, je veux dire ceux qui le sont de fait & en réalité, ne sont pas meilleurs que les athées, c'est
s'inscrire

s'inscrire en faux, 1^o, contre l'expérience, & 2^o, contre le sentiment.

5. C'est s'inscrire en faux contre l'expérience ; car qu'on examine un peu ce que furent les premiers disciples de JESUS-CHRIST. Ils faisoient partie de ces Juifs, qui, au temps de l'établissement de l'Evangile, étoient adonnés à toutes sortes de méchancetés, non moins que les autres nations ; ainsi qu'il paroît par le témoignage de leurs propres historiens, & particulièrement de *Josèphe* : cependant on voit, par leurs écrits, que c'étoit des hommes pénétrés d'un vrai amour pour DIEU, & d'une charité sincère pour le prochain ; leur désintéressement étoit à toute épreuve, & leur détachement du monde sans réserve. C'est-là ce qui se voit par ce qui nous reste d'eux. Et qu'on ne dise pas que ces sentiments étoient affectés, & qu'ils jouoient le rôle d'hypocrites ; car le contraire est évident, pour quiconque est en état de juger des hommes par leurs discours : on ne peut s'empêcher de sentir que leur langage n'est point celui de la dissimulation ; & d'ailleurs ce n'est pas chez des gens de leur état qu'elle peut se trouver.

Quand on lit les écrits des philosophes, on apperçoit, à travers leurs discours étudiés,

&

& quelquefois sublimes, à bien des égards, la plupart des foibleffes du cœur humain, ainsi qu'il seroit aisé de le prouver : mais rien de semblable ne paroît dans les écrits de ces pauvres artisans, de ces pêcheurs, de ces péagers ; on n'y voit d'autres foibleffes, d'autres défauts, que ceux dont ils nous instruisent eux-mêmes, par un aveu & un récit franc & ingénu.

On reproche aux Juifs (& ce n'est pas sans fondement), qu'ils étoient grossiers, ignorants, factieux, d'un orgueil farouche, d'une cruauté brutale, d'une avarice fardide. Ils deviennent disciples de JESUS-CHRIST, & ils se trouvent de tout autres hommes : *La multitude de ceux qui croyoient n'étoient qu'un cœur & qu'une ame, & nul ne disoit d'aucune des choses qu'il possédoit, qu'elle fût à lui ; mais toutes choses étoient communes entr'eux.**

Dira-t-on que ce sont les Chrétiens qui racontent ces faits ?

Je réponds, premièrement, que c'est le lecteur lui-même qui lit & qui voit dans ces récits le langage de la candeur, de la piété, de la charité ; ennemies de toute dissimulation & de toute tromperie.

* *Actes*, IV, 32.

Je réponds, en second lieu, qu'il semble qu'on ne doit pas se flatter de trouver la justification d'un innocent dans les accusations de ses ennemis ; & nous n'avons, à ce sujet, que le témoignage des Chrétiens, & celui de leurs persécuteurs. Cependant nous pouvons nous servir du témoignage même de ces ennemis ; car, de quoi accusoit-on les premiers Chrétiens ? Est-ce de mener une vie dissolue ? Est-ce d'être sans compassion pour les besoins de leurs semblables ? Ils se réduisoient, en général, à la profession qu'ils faisoient de croire en JESUS-CHRIST ; à leur éloignement pour toute idolatrie ; à leur constance dans leur foi, qu'on appelloit obstination & opiniâtreté : car, pour l'accusation d'athéisme, d'inceste, & de se nourrir de chair humaine, je n'ai garde de la réfuter.

‘ *Pline le jeune*, gouverneur du Pont & de
‘ la Bithynie, après avoir condamné à mort
‘ plusieurs Chrétiens, & en avoir privé quel-
‘ ques autres de leurs dignités, fut étonné
‘ de voir que sa sévérité n’en faisoit point
‘ diminuer le nombre ; il en écrivit à l’em-
‘ pereur *Trajan*, pour savoir de quelle ma-
‘ nière il devoit se conduire à leur égard ; &
‘ lui marqua en même temps, qu’excepté
‘ leur

‘ leur refus de sacrifier aux dieux, il ne les
 ‘ avoit trouvés coupables d’autre chose que
 ‘ de s’assembler avant le point du jour, pour
 ‘ chanter des hymnes à CHRIST, comme à un
 ‘ Dieu ; & pour s’engager réciproquement à
 ‘ observer la discipline établie parmi eux ;
 ‘ à ne commettre ni homicide, ni adultère,
 ‘ ni fraude, ni perfidie, ni aucun autre
 ‘ crime.*

Julien même, si animé contr’eux, té-
 moigne en leur faveur, lorsqu’il se sert du
 soin qu’ils avoient d’assister les indigents,
 pour porter les siens à la bienfaisance.

Athénagoras, dans l’apologie qu’il adressa à
 l’empereur *Marc-Aurèle* & à son fils, leur
 dit ; ‘ Nous espérons que, dégagés des pré-
 ‘ jugés du vulgaire, vous ne nous condam-
 ‘ nerez pas uniquement à cause du nom que
 ‘ nous portons. . . . Nos persécuteurs ne se
 ‘ contentent pas de nous imposer des amendes,
 ‘ de nous ravir nos biens, & de nous cou-
 ‘ vrir d’infamie aux yeux de la multitude. . .
 ‘ ils en veulent encore à notre vie, nous ac-
 ‘ cusant de crimes infames . . . mais si l’on
 ‘ peut nous convaincre d’être coupables d’au-

* *Apologet. de Tertullien, ch. ii. Euseb.
 Hist. de l’Egl. liv. iii, ch. 33.*

‘ cun crime, qu’il soit grand ou petit, nous
 ‘ sommes prêts à en porter la peine, & même
 ‘ nous le demandons. Mais si l’on ne peut
 ‘ nous imputer que d’être *Chrétiens*, il est digne
 ‘ de vous très-puissants, très-miséricordieux,
 ‘ & très-sages princes, de nous protéger. . . .
 ‘ Nul n’est méchant comme *Chrézien* ; s’il
 ‘ l’est, il renie sa profession. . . .

‘ Faites une recherche sévère de notre
 ‘ conduite ; examinez quelle est notre doc-
 ‘ trine, quelle est notre obéissance & notre
 ‘ fidélité pour votre famille & votre gou-
 ‘ vernement. . . . Ce sera notre justifi-
 ‘ cation. Nous sommes prêts d’abandonner
 ‘ notre vie pour l’amour de la vérité. . .

‘ La règle de notre conduite & nos prin-
 ‘ cipes sont ceux-ci ; *Aimez vos ennemis, bé-
 ‘ nissez, &c.* Matth. v, 44 & 45.

‘ Etant à faire mon apologie devant des
 ‘ empereurs qui sont philosophes, je ne crains
 ‘ pas de défier toute la faction des sophistes
 ‘ qui prétendent donner à leurs lecteurs de
 ‘ semblables instructions, & de les conduire
 ‘ au bonheur par l’étude des vérités divines,
 ‘ de montrer ainsi une douceur, une tranquil-
 ‘ lité d’ame, un cœur dégagé de haine &
 ‘ de malice, au point de rendre à leurs en-
 ‘ nemis l’amour pour la haine, de bénir
 ‘ ceux

• ceux qui les maudissent, & de prier pour
 • ceux qui cherchent à leur ôter la vie.
 • Parmi nous les personnes non-lettrées ...
 • quoiqu'incapables de défendre la Religion
 • par leurs discours, l'honorent & la ren-
 • dent recommandable par leurs mœurs
 • pures ; ils n'étudient point l'éloquence,
 • mais ils pratiquent la vertu ; quand on les
 • frappe, ils ne rendent point les coups ; ils
 • ne poursuivent point ceux qui leur font
 • tort ; ils sont charitables envers les in-
 • digents : en un mot, ils aiment leur pro-
 • chain ; c'est - à - dire, tous les hommes,
 • comme eux-mêmes.*

Pensera-t-on que cet apologiste des Chré-
 tiens eût osé parler ainsi, en s'adressant à
 l'empereur, si les Chrétiens n'avoient pas
 été en effet des modeles de douceur, de mo-
 dération, de charité, de tempérance ? Ne
 se feroit-il pas compromis lui-même, ainsi
 que ses freres, s'il avoit eu la hardiesse de
 défendre leur cause par des mensonges ?

Je fais bien que M. de Voltaire prétend que
 cette apologie ne fut point présentée à l'em-
 pereur ; & M. Bayle est de la même opi-

* *The Apol. of Athenagoras, transl. by D.
 Humphrey.*

nion ; par la raison, dit-il, que les Protestants de France ont publié des requêtes au roi qui n'ont jamais été présentées. Quoi qu'il en soit de la force de cet argument (qu'il est dommage que Bayle n'ait pas proposé en forme de syllogisme, pour en faire voir toute la justesse), les historiens s'accordent à dire que cette apologie fit cesser la persécution.

Au reste, il est assez indifférent à la cause que je défends, de savoir si *Athénagoras* fut lui-même à *Marc-Aurele* avec son apologie, ou s'il fit, au rapport de Bayle, comme 'Calvin, qui, caché à Bâle dans une petite chambre, dédia à *François I* son Institution Chrétienne, que ni lui ni aucun autre ne présenterent jamais.* Quand même nous admettrions le fait, on conviendra qu'*Athénagoras* & *Calvin* écrivoient pour la justification de leurs frères ; qu'ils écrivoient, mais particulièrement le premier, à des souverains de qui dépendoit la tranquillité & la vie de ceux qu'ils vouloient défendre ; qu'il ne leur étoit pas possible d'en imposer à ces souverains, sur la conduite & les mœurs des Chrétiens, puisque c'étoit-là des choses

* *Dict. de Bayle, art. Athénagoras.*

publiques. Or le mensonge étoit-il un moyen propre à réussir dans le but qu'ils se proposoient.

Dans le cas d'*Athénagoras*, en s'adressant à l'empereur, soit qu'il écrivît dans une petite chambre, soit qu'il parlât de vive voix, il lui importoit également d'être véridique : car les prêtres & les autres ennemis des Chrétiens (& particulièrement les philosophes ou sophistes, auxquels il fait le défi de rien produire qui approchât de la douceur des Chrétiens) qui entouroient l'empereur, auroient eu là une belle occasion de l'engager à écraser une secte impudente, qui se glorifioit d'avoir des mœurs plus pures que le reste des citoyens, tandis qu'ils étoient, ainsi que les autres, injustes, impudiques, vindicatifs, calomnieux, ivrognes, &c.

Bayle dit encore, qu'il ' compare *Athénagoras* à ces écrivains modernes, qui, sans ' sortir de leurs cabinets, ont fait voler par ' toute la terre une production de leur plume ' sous le titre de *Requête des Protestants présentée au Roi.* Mais il ne dit pas si dans ces requêtes des Protestants, destinées à prévenir *Louis XIV* en leur faveur, on y avoit des faussetés notoires.

Je puis dire, avec autant de connoissance.

de cause que M. Bayle sur ce sujet, ayant été douze ans ministre en France, dans le temps des persécutions, & conséquemment dans le temps des requêtes, que les écrits de ce genre, que nous faisons, non sous le titre de *requête présentée au Roi*, mais sous celui de *requête au Roi*, étoient ordinairement envoyés à des amis ou protecteurs qui se trouvoient en situation de les faire parvenir d'une manière ou d'autre, soit à Louis XV, soit aux Ministres, ou à quelqu'autre personne accréditée en Cour (étant nous-mêmes obligés de nous tenir cachés pour éviter la corde); & que notre plus grand soin étoit de ne dire que la plus exacte vérité, crainte de rendre notre cause plus mauvaise, si nous étions surpris par nos ennemis, avançant le moindre mensonge.

Justin, qui de philosophe s'étoit fait chrétien, adressa aussi des apologies à *Antonin* & à *Marc-Aurele*, en faveur des Chrétiens; & la principale raison qu'il allègue, pour prouver la vérité de l'Evangile, c'est la pureté des mœurs des Chrétiens.

Tertullien, dans son Apologétique, qu'il publia à Rome pendant la persécution de l'empereur *Severe*, tient, à-peu-près, le même langage que ceux dont je viens de parler :

La

‘ La discipline que nous exerçons,’ dit-il,
 ‘ bannit les pécheurs d’avec nous, & les
 ‘ exclut de notre communion. . . . Nous ne
 ‘ dissipons pas nos biens à manger & à boire
 ‘ avec excès nous les employons à
 ‘ nourrir les pauvres. . . . Mais c’est une
 ‘ chose étrange que cette charité, qui est
 ‘ entre nous, donne sujet à quelques-uns de
 ‘ nous blâmer. *Voyez, disent-ils, comme ils*
 ‘ *s’entr’aiment.* Cela les étonne, parce qu’ils
 ‘ se haïssent entr’eux. *Voyez, ajoutent-ils,*
 ‘ *comme ils sont prêts à mourir les uns pour les*
 ‘ *autres.*

‘ Ceux qui sont assis à table prennent
 ‘ leur repas avec d’autant plus de tempé-
 ‘ rance qu’ils se souviennent qu’ils sont
 ‘ obligés d’adorer DIEU, même pendant la
 ‘ nuit ils en sortent avec le même soin
 ‘ qu’ils avoient eu en y entrant, de conser-
 ‘ ver leur modestie & leur chasteté. . . .

‘ Nous sommes-nous jamais assemblés
 ‘ pour procurer la perte de quelqu’un ?
 ‘ Tels que nous sommes en particulier, nous
 ‘ le sommes en général ; c’est-à-dire, qu’en
 ‘ quelqu’état que nous soyons, nous n’of-
 ‘ fensons personne.*

* *Apologet. de Tertullien, ch. 39, trad. de*
L. Giry. cinq. édit.

‘ Vous

‘ Vous dites que les tributs des temples
‘ se perdent. Nous croyons que c’est
‘ assez d’user de libéralité envers ceux qui
‘ nous réclament : que *Jupiter* nous présente
‘ la main, & il ne la retirera pas vide. . . .
‘ Nous distribuons plus de bien dans chaque
‘ rue que votre religion, avec tous ses sacri-
‘ fices, dans ses temples.*

‘ J’avoue qu’il y a certaines personnes
‘ qui ont occasion de se plaindre de nous,
‘ & qui peuvent dire véritablement qu’il
‘ n’y a rien à gagner, pour eux, avec les
‘ Chrétiens. Ce sont, premièrement, ces
‘ infames corrupteurs de la chasteté ; ces
‘ proxénètes de sales voluptés ; ces misé-
‘ rables, qui servent aux plus vils ministères
‘ de l’impudicité : après eux les meurtriers,
‘ qui se mêlent de donner du poison, & les
‘ magiciens : & enfin, les augures, les de-
‘ vins, les astrologues. Mais c’est faire un
‘ grand fruit en cette vie que d’être inutile
‘ à ces gens-là.†

‘ Vous ne faites point de difficulté d’ôter
‘ la vie à des personnes qui sont utiles à la
‘ république Personne ne pèse de quelle
‘ conséquence sont les souffrances de tant de

* *Ch. XLII.*† *Ch. XLIII.*

‘ personnes de bonne vie, & les supplices
 ‘ d’un si grand nombre d’innocents. Nous
 ‘ nommons ainsi hardiment les Chrétiens,
 ‘ que vous faites mourir ; car nous avons
 ‘ un témoignage irréprochable de leur inté-
 ‘ grité, que nous tirons de vos registres
 ‘ même De tous les malfaiteurs qui sont
 ‘ accusés devant vous, de tant de fortes de
 ‘ crimes, y en a-t-il quelqu’un prévenu
 ‘ d’assassinat, de vol, de sacrilege, & d’au-
 ‘ tres forfaits, à qui l’on impute aussi qu’il
 ‘ est Chrétien ? Ou bien quand on vous pré-
 ‘ sente les Chrétiens pour les punir, comme
 ‘ criminels, à cause qu’ils sont Chrétiens,
 ‘ s’en trouve-t-il quelqu’un entr’eux de qui
 ‘ la vie soit semblable à celle des autres pri-
 ‘ sonniers ? Tous les coupables, dont vos
 ‘ cachots sont si remplis qu’ils en regorgent,
 ‘ sont de votre religion Parmi tous ces
 ‘ malfaiteurs, il ne se rencontre point de
 ‘ Chrétiens ; ou, s’il s’y trouve un Chrétien
 ‘ atteint de quelque crime, il n’a plus le
 ‘ nom de Chrétien, parce qu’il a perdu cette
 ‘ divine qualité.*

‘ Quelqu’un dira, que même parmi nous
 ‘ il se trouve des gens qui se donnent la

* *Ch. XLIV.*

‘ licence de mal faire, & qui s’émancipent
‘ de la sujétion de nos loix, & de l’ob-
‘ servation de notre discipline. Il est vrai
‘ qu’il s’en rencontre ; mais aussitôt qu’ils
‘ sont tombés dans le désordre, nous ne les
‘ tenons plus pour Chrétiens.’*

On ne sauroit, d’après ce qui vient d’être dit, révoquer en doute l’efficace de la doctrine de JESUS-CHRIST sur l’esprit, le cœur, & les mœurs, des Apôtres & des premiers Chrétiens : les exceptions qu’on peut produire ne sont que comme quelques plantes parasites dans un champ de froment ; &, lorsque ces Chrétiens de nom étoient connus, l’Eglise les désavouoit, & les excluoit de son sein.

Dans la suite, lorsque le Christianisme a été la religion dominante, & que pour être compté citoyen il a fallu se dire Chrétien, la multitude de ceux qui ont tenu les rênes, soit dans l’Etat, soit dans l’Eglise, ont été des Chrétiens de nom, des hommes dont le principal but a été de s’enrichir, de satisfaire leurs passions ; & la discipline a été foulée aux pieds, ou elle n’a, le plus souvent, été mise en vigueur que pour satisfaire

* *Ch. XLVI.*

les passions des hommes, ou maintenir les superstitions établies, que les chefs avoient intérêt de défendre ; & l'on a cependant continué d'appeller Chrétiens ces apostats du pur Evangile.

Niera-t-on que la plupart des chefs, parmi les nations qu'on nomme Chrétiennes, soient des gens qui, dans le fait, ne croient point en JESUS-CHRIST ? & mettra-t-on sur le compte de la foi les égarements des incrédules ? M. de Voltaire, par exemple, dit souvent, sur-tout dans sa réponse aux *lettres de quelques Juifs*, “ Je suis Chrétien ; ” il emploie même des notaires pour faire des procès-verbaux, dans la vue de prouver qu'il l'est. Mais cela suffisoit-il pour persuader que M. de Voltaire étoit Chrétien ? Suffit-il de sa déclaration, soit qu'il la fasse par écrit ou devant un notaire, lorsque toute sa conduite, ainsi que ses discours, prouvent le contraire ?

6. Un Chrétien est un homme qui croit en JESUS-CHRIST, & qui l'aime ; c'est un homme qui peut, non coucher sur le papier, ou déclarer de bouche, qu'il est Chrétien ; mais qui peut dire, devant le Scrutateur des cœurs, en le prenant à témoin de sa sincérité ; *Je suis crucifié avec JESUS-CHRIST*, &

*je vis, non pas moi, mais CHRIST vit en moi ;
& ce que je vis dans ce corps, je le vis dans la foi
du FILS de DIEU, qui m'a aimé & qui s'est donné
pour moi. (Gal. ii, 20.)*

Nous disons d'un tel homme qu'il est Chrétien, & qu'il vaut mieux qu'un athée ; que sa foi influe sur ses mœurs ; qu'il est pieux, juste, tempérant, humble, charitable : toutefois nous ne prétendons pas qu'il soit arrivé à la perfection, qu'il soit impeccable ; car il peut encore faire des fautes, tomber dans des écarts par ignorance, par surprise, par foiblesse ; mais il diffère de ceux qui ne croient pas en JESUS-CHRIST, parce qu'il a des vertus que ceux-ci n'ont pas ; parce qu'il les pratique, ces vertus, par un plus noble motif ; parce que, s'il a le malheur de tomber il se relève, & que ses péchés sont suivis de la repentance, & d'une attention sur lui-même, pour ne plus y retomber.

Qu'un homme qui a de tels principes, soit meilleur que celui qui ne croit pas, c'est ce que nous pouvons rendre sensible à quiconque peut comprendre ce que c'est que croire & aimer.

Croire en JESUS-CHRIST, c'est le regarder, avec une entière confiance, comme son Sau-

veur; comme celui qui nous délivre de la condamnation; qui nous rétablit dans les privileges que le péché nous a fait perdre; qui nous rend enfans de DIEU, héritiers d'un bonheur parfait & inaltérable. Pense-t-on qu'une telle foi ne doit pas influencer sur la conduite?

Aimer JESUS-CHRIST, c'est lui donner son cœur sans réserve; c'est vouloir ne vivre que pour lui, & pour le glorifier. Pense-t-on qu'un tel amour ne doit pas exciter à observer ses loix?

Révoquer en doute l'efficace de l'Evangile, c'est dire qu'il est impossible qu'il existe de vrais Chrétiens; c'est dire qu'il est impossible de croire en JESUS-CHRIST, & de l'aimer. C'est conséquemment dire, qu'aucun des Apôtres & des premiers Chrétiens, aucun de ceux qui existent actuellement, n'ont pu & ne peuvent ni croire en JESUS-CHRIST, ni l'aimer. Mais pour confondre les détracteurs, des milliers ont répandu leur sang & des milliers seroient encore prêts à le répandre, & jusqu'à la dernière goutte, en s'estimant heureux de souffrir pour lui. L'histoire est une démonstration du passé, & je fais que des multitudes se joignent à moi
pour

pour rendre témoignage à ce qui est maintenant.

Des enfants peuvent être répréhensibles envers leur pere ; ils peuvent mal suivre ses ordres, quoiqu'ils l'aiment ; parce qu'ils sont légers, étourdis, & sans expérience ; mais conclura-t-on de-là que les ordres de ce pere, sa présence, ses instances, n'ont ou ne peuvent avoir aucun effet sur eux, & qu'ils sont semblables à des enfants qui ont renié leur pere, & le traitent comme un étranger, ou même comme un ennemi ? Les Chrétiens sont ces enfants qui aiment leur pere ; mais qui sont encore enfants, qui ne sont pas encore parvenus à l'état où ils doivent parvenir, & qui est l'objet de leurs desirs : les athées, & en général les incrédules, sont ces enfants qui ont renié le Prince de la vie, & qui disent ; Nous ne voulons point que celui-ci regne sur nous.

Nous ne serions pas fort embarrassés s'il s'agissoit de produire parmi les Chrétiens, tout dégénérés qu'ils sont, à les prendre en total, des personnes, & en grand nombre, sur qui l'Evangile est efficace, pour les rendre meilleurs ; mais ceux qui voudront considérer le sujet de bonne foi & sans ma-

lignité, n'ont pas besoin qu'on insiste sur le sujet.

7. Les effets que produit l'Evangile peuvent s'appercevoir dans la société en général, même à l'égard des personnes qui n'y croient pas, & qui en éprouvent les effets sans s'en appercevoir : l'esprit de douceur & de débonnairété que l'Evangile inspire, se répand insensiblement, jusqu'à un certain degré, sur la multitude.

Qu'on mette à côté les nations esclaves de la superstition & du fanatisme, non moins opposés à l'Evangile qu'à la raison, & qu'on nous dise si l'on ne trouve pas de la différence entre les Chrétiens & les infideles, sur la maniere de traiter les étrangers, sur la conduite qu'on tient à la guerre, sur ce qui regarde le droit des gens, & ceux de la nature ? Quelle différence ne trouve-t-on pas, à ce sujet, entre les différents états de l'Europe & ceux de l'Asie, de l'Afrique, & de ce qui avoient autrefois lieu en Amérique ; quoique le plus grand nombre parmi nous n'aient que le nom de Chrétien.

C'est à la philosophie qu'on en est redevable, nous disent les philosophes ; mais pour leur répondre il nous suffit de les renvoyer aux philosophes Grecs & Romains, qui étoient
pour

pour le moins aussi bons philosophes que les *Voltaire*, les *Rousseau*, les *Didérot*, les *Hume*, les *Collins*, les *Bolingbroke*, &c. si l'on en excepte quelques découvertes en géographie, en physique, en mathématique, en astronomie ; découvertes qui, certainement, n'ont rien à faite avec les mœurs.

C'est là qu'on verra les *philosophes* Romains condamner une partie des nations vaincues, des princes mêmes, à s'égorger dans les cirques pour servir de passe-temps, même aux dames Romaines ; ou bien on les verra condamner ces nations vaincues à un esclavage barbare, les vendre comme des troupeaux de brebis ou de bœufs, tandis que parmi nous la vie des prisonniers est respectée à l'égal de celle des citoyens.

C'est là qu'on verra les *philosophes* Lacédémoniens, non-seulement tenir en esclavage les Ilotes descendus des nations voisines qu'ils avoient subjuguées, mais encore les abrutir en les forçant de s'enivrer ; les martyriser, les massacrer pour leur plaisir, ou par des raisons de politique ; tandis que l'esclavage est banni d'entre nous, & que la majeure partie de la nation Angloise se réunit, peut-être, contre les intérêts de son commerce, pour solliciter le Parlement de mettre en liberté

les habitants de l'Afrique.

C'est là qu'on verra les *philosophes* Athéniens, & particulièrement *Socrate*, le plus sage d'entr'eux, enseigner qu'on peut traiter comme ennemis, faire la guerre à toute outrance, réduire en esclavage, même sans prétexte, tous ceux qui ne sont pas de la nation des Grecs. Où est l'homme parmi nous dont le cœur ne se révolte pas à l'ouïe de telles maximes ?

Le lecteur est prié d'ajouter ici ce qui se trouve aux § 169 & 170.

II. *Suite de la même difficulté.*

Quoique nous ayons établi notre these, & fait voir la différence qu'il y a & qu'il doit y avoir, entre un vrai Chrétien & celui qui ne croit point en JESUS-CHRIST ; & qu'on ne puisse disconvenir des faits que nous avons avancés, ni de la justesse des arguments dont nous nous sommes servis pour montrer l'effet que doit produire la foi inséparable de l'amour de JESUS-CHRIST, il n'y a pas apparence que nous ayons dissipé, pour bien des lecteurs, tous les nuages que la conduite des Chrétiens répand sur cette vérité.

En quoi, nous dira-t-on encore, les Chrétiens

tiens sont-ils meilleurs que les nations infidèles ? Les Coptes, en Egypte ; les Maronites, sur le mont Liban ; les Abyssins, les Jacobites, les Arméniens, & en général, ceux qui reconnoissent le patriarche de Constantinople, ainsi que les nations de l'Europe qui professent le Christianisme, sont-ils meilleurs que les Turcs, ou les autres nations avec lesquelles ils ont à faire ? Où est donc l'efficace de la doctrine de JESUS-CHRIST, à l'égard de toutes ces nations, ou de ces sectes qui reconnoissent JESUS-CHRIST pour leur chef ? N'est-il pas même de fait que les Turcs manifestent plus de désintéressement, plus de grandeur d'ame que ces Chrétiens qu'ils tiennent sous le joug ?

1) Je répondrai d'abord à cette dernière partie de la difficulté, qu'il n'y a rien de surprenant si les Turcs se distinguent, à certains égards, d'un peuple opprimé, qu'ils tiennent dans une sujétion qui diffère peu de l'esclavage : il est naturel, pour le général des hommes, de revêtir des sentiments analogues à leur condition extérieure. Parmi nous la manière de penser & d'agir des domestiques, pris en total, n'est pas la même que celle de leurs maîtres. La sujétion & l'esclavage donnent un caractère rampant,

des sentiments bas ; la supériorité, jointe à l'aifance & au commandement, donnent des sentiments tout contraires. Et apparemment qu'on ne pense pas que le Koran soit plus propre à inspirer de la grandeur d'ame & du défintéressement que l'Evangile.

2. Parmi nous les vrais croyants forment le petit nombre, & ils sont souvent cachés ou peu connus ; ne pouvons-nous pas penser qu'il en est de même parmi ces Chrétiens de l'Orient, dont on nous fait un portrait si désavantageux ? Porterait-on un jugement bien juste de notre Christianisme, je veux dire de ceux qui parmi nous croient véritablement en JESUS-CHRIST & qui l'aiment, si l'on en jugeoit d'après la conduite ou le témoignage de quelques personnes que le hazard feroit rencontrer à Londres, à Paris, ou à Geneve ? C'est cependant ce que font ordinairement les voyageurs, d'après le témoignage desquels nous jugeons de l'état de ces églises.

3. Mais, quoi qu'il en soit à ce sujet, sur lequel je ne veux point insister, n'étant dans le cas de pouvoir en parler que par voie de conclusion, ce qui tient trop de la conjecture dans des choses de fait, j'en reviens à la réponse générale que j'ai déjà faite, &
sur

sur laquelle je crois devoir insister encore plus particulièrement : savoir , que les nations Chrétiennes sont tombées dans une sorte d'apostasie, & que cela avoit été prédit ; ainsi que l'observe le Chevalier *Newton*. ' Les
' Prophetes, *dit-il*, & les Apôtres ont prédit
' que comme Israël se révolta souvent, &
' viola l'alliance que DIEU renouvela en-
' suite ; ainsi il y auroit une apostasie parmi
' les Chrétiens , bientôt après les Apô-
' tres. Le caractere distinctif de la
' vraie Eglise est de s'en tenir aux Pro-
' phetes ;' c'est-à-dire, aux Ecritures.

' Tandis que le peuple de DIEU garde son
' alliance, il continue d'être son peuple ;
' lorsqu'il la viole, il cesse d'être son Peu-
' ple ou son Eglise, & devient la synagogue
' de Satan, ou de ceux qui se disent Juifs,
' & qui ne le sont point.' (Voy. § 50.)

Il est de fait, ainsi qu'il a été dit, que toutes les nations, à prendre en général ceux qui les composent, ont *corrompu* la doctrine Chrétienne, qu'il y a eu une *apostasie* générale, que le Peuple de DIEU a *violé* son alliance, & que le plus grand nombre de ceux qui les composent ne sont point son Eglise. Je me dispenserai d'en produire ici les preuves ; elles ne sont que trop mani-

festes. Cette difficulté tombe donc d'elle-même ; puisque, ainsi qu'il a été dit, il n'est que trop démontré que ces Eglises, à prendre en général ceux qui les composent, ne sont point l'Eglise de JESUS-CHRIST.

Ces Eglises sont, il est vrai, profession de recevoir les Ecritures ; mais c'est une profession mensongere ; c'est une profession de bouche, qui n'est pas moins désavouée par le cœur que démentie par la conduite.

4. Néanmoins, ce que j'avance ici ne doit pas être entendu comme si je voulois dire que JESUS-CHRIST n'a plus de vraie Eglise. Cette Eglise est répandue parmi les diverses dénominations ; ceux qui la composent ne sont ni le plus grand nombre, ni ceux qui donnent le ton ou le branle aux révolutions : on peut les comparer aux sept mille d'Israël qui n'avoient pas fléchi le genou devant Baal.*

5. Cela ne doit pas étonner : *Mon regne n'est pas de ce monde*, dit JESUS-CHRIST. Croit-on que cette déclaration ne se rapporte qu'au temps de sa manifestation en chair, & que son regne dût changer de nature après sa résurrection ou son ascension ?

* *I. Rois*, XIX, 18.

N'a-t-il pas eu soin de prémunir ses disciples contre une telle pensée, en les avertissant de ce qui leur arriveroit dans la suite;* & les Apôtres n'ont-ils pas expressément déclaré aux fideles que c'est par plusieurs afflictions qu'il nous faut entrer dans le royaume de DIEU?† Que pour régner avec JESUS-CHRIST il faut premièrement souffrir avec lui?‡ Que tous ceux qui voudront vivre selon la piété en JESUS-CHRIST souffriront persécution?|| Ce qui arrive, à ce sujet, coïncide avec le plan de JESUS-CHRIST tracé dans l'Evangile, ainsi qu'avec les prophéties qu'il nous a laissées. Il ne fera pas hors de propos d'ajouter ici les principales.

(1.) *Entrez par la porte étroite; car c'est la porte large & le chemin spacieux qui mène à la perdition, & il y a beaucoup de gens qui entrent par elle. Tous ceux qui me disent SEIGNEUR, SEIGNEUR, n'entreront pas dans le royaume des cieux.*¶

(2.) *Plusieurs viendront d'Orient & d'Occident, & seront à table dans le royaume de DIEU*

* Jean XVI, 33; Matth. x, 16—19, 24, 25.

† Act. XIV, 22. ‡ Rom. VIII, 17.

|| II. Tim. iii, 12; I. Pierre, v, 10.

¶ Matth. VII, 13, 21.

avec Abraham, Isaac, & Jacob ; & les enfants du royaume seront jetés dans les ténèbres de dehors.*

(3.) Ne croyez pas que je sois venu apporter la paix sur la terre : je n'y suis pas venu apporter la paix, mais l'épée ; car je suis venu mettre en division le fils contre son pere, & la fille contre sa mere, & la belle-fille contre sa belle-mere ; & les propres domestiques d'un homme seront ses ennemis.†

(4.) La parabole du semeur ; où JESUS-CHRIST enseigne que parmi ceux qui se soumettent à l'Evangile le nombre de ceux qui le reçoivent dans un cœur honnête & bon est de beaucoup le plus petit.‡

(5.) La parabole de l'ivroie & du champ.∥

(6.) La parabole du filet jeté dans la mer qui amasse de toute sorte de choses.¶

(7.) Malheur au monde à cause des scandales ; car il est nécessaire qu'il arrive des scandales : toutefois malheur à celui par qui le scandale arrive.**

* *Matth.* VIII, 11, 12. † *Ch.* X, 34, 35, 36.

‡ *Ch.* XIII, 3—8, 18—23.

∥ *Vers.* 24—30, 36—43.

¶ *Vers.* 47—50.

** *Ch.* XVIII, 7 ; *Luc.* XVII, 1, 2 ; *I. Cor.* XI, 19.

(8.) La parabole des noces.*

(9.) La parabole des dix vierges. †

(10.) *Efforcez - vous d'entrer par la porte étroite ; car je vous dis que plusieurs tâcheront d'entrer, & ils ne le pourront Alors vous vous mettrez à dire ; Nous avons mangé & bu en ta présence, & tu as enseigné dans nos rues. Mais il dira Retirez-vous de moi, vous qui faites le métier d'iniquité. ‡*

(11.) La parabole du *souper*. ||

(12.) Le *Regne de DIEU* ne viendra point avec apparence ; & on ne dira point, *Voici il est ici, ou voici il est là ; car le regne de DIEU est au-dedans de vous.* ¶

(13.) La parabole d'un *homme Noble* qui s'en va dans un pays éloigné.**

(14.) *DIEU* ne vengera-t-il point ses élus qui crient à lui jour & nuit, quoiqu'il diffère de s'irriter pour l'amour d'eux ? Je vous dis que bientôt il les vengera. Mais quand le *FILS* de l'homme viendra, pensez-vous qu'il trouve de la foi sur la terre ? ††

(15.) *J'ai manifesté ton Nom aux hommes que*

* *Matth.* XXII, 2—14. † *Ch.* XXV, 1—12.

‡ *Luc*, XIII, 24, 26, 27.

|| *Ch.* XIV, 16—24. ¶ *Ch.* XVII, 20, 21.

** *Ch.* XIX, 11—27. †† *Ch.* XVIII, 7 & 8.

Tu m'as donné du monde Je leur ai donné ta parole ; & le monde les a haïs, parce qu'ils ne sont point du monde, comme aussi Je ne suis point du monde. Je ne prie point que Tu les ôtes du monde, mais de les préserver du mal Je ne prie pas seulement pour eux, mais aussi pour tous ceux qui croiront en Moi par leurs paroles.*

(16.) Prenez garde à vous-mêmes car je sais qu'après mon départ il entrera parmi vous des loups dangereux, qui n'épargneront point le troupeau. Et il s'élèvera d'entre vous-mêmes des hommes qui annonceront des doctrines corrompues, dans la vue d'attirer des disciples après eux.†

(17.) Nous vous prions, mes frères, pour ce qui regarde l'avènement de notre Seigneur JESUS-CHRIST de ne pas vous laisser ébranler de votre sentiment car ce jour-là ne viendra point avant que la révolte ne soit arrivée, & que l'homme de péché, le fils de perdition, ne soit révélé ; lequel s'oppose & s'élève contre tout ce qui est nommé Dieu, ou qu'on adore jusqu'à être assis comme dieu au temple de DIEU, voulant se faire passer pour un dieu Déjà le mystère d'iniquité se met en train ; seulement celui qui obtient maintenant, subsistera jusqu'à qu'il soit aboli ; & alors le méchant sera révélé. Et quant

* Jean, XVII.

† Actes, XX, 28—30.
à

à l'avènement du méchant, il est selon l'efficace de Satan, en toute puissance, en prodiges & en miracles de mensonges, & en toute séduction d'iniquité, dans ceux qui périssent ; parce qu'ils n'ont pas reçu l'amour de la vérité pour être sauvés.*

(18.) Or l'Esprit dit expressément, qu'aux derniers temps quelques-uns se révolteront de la foi, s'adonnant aux esprits séducteurs & aux doctrines des démons ; enseignant le mensonge par hypocrisie, ayant une conscience cautérisée ; défendant de se marier, commandant de s'abstenir des viandes que DIEU a créées pour les fideles.†

(19.) Sachez ceci, qu'aux derniers jours il surviendra des temps fâcheux ; car les hommes seront idolâtres d'eux-mêmes, avares, vains, orgueilleux, blasphémateurs, désobéissants à leurs peres & à leurs meres, ingrats, profanes, sans affection naturelle, sans fidélité, calomniateurs, incontinents, cruels, haïssant les gens de bien, traîtres, téméraires, enflés, amateurs des voluptés plutôt que de DIEU ; ayant l'apparence de la piété, mais en ayant renié la force : éloigne-toi de telles gens.‡

(20.) Le temps viendra auquel ils ne souffriront point la saine doctrine ; mais, aimant qu'on leur chatouille les oreilles, ils chercheront des docteurs qui répondent à leurs désirs. Et ils détour-

* II. Thess. ii. † I. Tim. iv, 1—3.

‡ II. Tim. iii, 1—5.

neront

neront leurs oreilles de la vérité, & se tourneront aux fables.*

(21.) Comme il y a eu de faux prophetes parmi le peuple, il y aura aussi parmi vous de faux docteurs, qui introduiront couvertement des sectes de perdition, & qui renonceront le SEIGNEUR qui les a rachetés, attirant sur eux-mêmes une prompte ruine. Et plusieurs suivront leurs sectes de perdition; & à cause d'eux la voie de la vérité sera blasphémée. †

(22.) Sur toutes choses sachez qu'aux derniers jours il viendra des moqueurs, se conduisant selon leurs propres convoitises. ‡

(23.) C'est ici le dernier temps: & comme vous avez entendu que l'antéchrist viendra, il y a même dès maintenant plusieurs antéchrists; & nous connoissons à cela que c'est le dernier temps. Ils sont sortis d'entre nous, mais ils n'étoient point d'entre nous. ||

(24.) Mes bien-aimés, ne croyez point à tout esprit; mais éprouvez les esprits, pour savoir s'ils sont de DIEU; car plusieurs faux prophetes sont venus au monde. ¶

Il est très-aisé de faire voir que ce sont-là

* II. Tim. iv, 3 & 4. † II. Pierre, ii, 1 & 2.

‡ Ch. iii, 3.

|| I. Jean, ii, 18, 19.

¶ Ch. iv, 1; II. Jean, 7.

autant de prédictions de ce qui arrive maintenant ; & leur accomplissement ne peut pas être une objection contre les écrits où elles sont contenues.

7. On nous dit qu'il y a eu des athées vertueux, que *Spinoza* a été vertueux. (Peut-être dira-t-on aussi que *Voltaire* l'a été : & pourquoi ne le diroit-on pas, puisqu'on a déjà imprimé, que '*Voltaire* est, sans contredit, le plus beau présent que la nature ait fait aux hommes ; qu'il fera à jamais la gloire de son siècle & de l'Europe entière ?')

J'ai déjà répondu à cette allégation ; & il n'est pas nécessaire d'y revenir. Voyez le § 173, & particulièrement I, 4, 5, 9.

8. L'on nous demandera, peut-être, pourquoi ceux que nous disons être Chrétiens de fait & en réalité, ne sont pas exempts de défauts ? pourquoi la grace n'opère pas en eux au point de les rendre des hommes parfaits ?

Nous avons déjà dit que ces faiblesses, qui se trouvent encore chez les fideles, servent à les retenir dans l'humilité.

Les Ecritures supposent par-tout que l'homme demeure pécheur pendant qu'il est sur la terre, qui n'est nullement le lieu de la perfection ; mais une économie d'épreuve, une

une préparation, une école pour être rendu propre à être admis dans un meilleur séjour. Ainsi les hommes doivent être considérés comme étant encore dans un état d'enfance ; c'est pourquoi DIEU en agit envers eux comme un pere envers ses enfants : il les instruit, afin de les rendre propres à être, quand il en sera temps, mis en possession de l'héritage qu'il leur destine. Mais ce temps convenable n'est pas encore arrivé : il se borne jusqu'alors à leur distribuer les dons nécessaires, non une fois pour toutes, mais chaque jour & à tout moment : il ne se désaisit point de ses dons ; mais il en reste le dépositaire. S'il en étoit autrement, dans la présente économie, dans l'état d'imperfection & d'enfance où les hommes sont, ils en abuseroient & rendroient leur état encore plus déplorable.

On sent que ce que je dis ici est fondé sur ce principe ; Que l'homme est un être libre, qui ne peut & ne doit, selon les regles de la sagesse infinie, être conduit à la fin pour laquelle il a été formé, que par des loix analogues à sa nature ; & nullement par la force ou par une puissance irrésistible, ce qui n'est point la marche à suivre envers un être intelligent & libre.

M. de

M. de Voltaire appelle, ainsi que nous l'avons vu, cette mesure bornée de dons que DIEU départit à chacun, " la grace efficace " sans efficacité, la grace suffisante qui ne " suffit pas, & la grace opérante qui n'opere " pas." Il est vrai que les dons de DIEU, le secours qu'il accorde ; c'est-à-dire, sa grace, n'est pas toujours efficace, parce que les hommes sont infidèles ; qu'elle ne suffit pas toujours, parce qu'en effet elle suppose le concours de l'homme, ou du moins qu'il n'y oppose pas de la résistance ; qu'elle n'opere pas toujours, parce que l'homme la rejette. Tout cela vient de ce que DIEU, agissant avec nous comme avec des êtres intelligents & libres, dont la docilité & le concours sont requis, Il reprend ses dons, ou délaisse pour un temps, jusqu'à ce que l'opportunité arrive. Ce n'est pas par la force que DIEU veut être servi ; ce n'est pas par la force qu'il veut nous conduire au séjour des justes : & ce seroit-là le cas, si, indépendamment de notre docilité ou de notre concours, la grace étoit toujours efficace, toujours opérante, toujours suffisante.

Les hommes voudroient, & il semble que c'est-là que tend la raillerie de M. de Voltaire, que DIEU leur départît tout-à-coup tous les
dons

dons qu'ils défirent d'avoir ; ils voudroient que ces dons fussent à leur commandement, afin d'en faire usage toutes les fois qu'il leur plairoit, & ainsi qu'ils le voudroient. C'est précisément là le vœu de l'enfant prodigue, qui demande de pouvoir disposer de la portion des biens qui doit lui revenir ; & qui, lorsqu'il l'a reçue, la dissipe, & se réduit à un état déplorable. C'est-là le vœu d'un enfant fatigué du joug doux & léger qu'il porte dans la maison paternelle, & qui veut vivre indépendant ; mais ce n'est pas le vœu d'un enfant sage.

Marchons en humilité de cœur avec notre DIEU ; regardons à lui dans tous nos besoins ; & nous le trouverons toujours prêt à nous assister suffisamment & efficacement. S'il permet que nous fassions des chutes, c'est qu'il voit que nous perdons de vue notre foiblesse, & le besoin que nous avons de son bras pour nous soutenir : s'il nous laisse près de terre, sans permettre que nous nous élevions dans les airs, c'est pour que nos chutes soient moins dangereuses.

C'est l'orgueil qui nous fait supporter avec impatience notre petitesse, & l'état d'imperfection où nous sommes ici-bas. Voudrions-nous posséder notre héritage avant d'être en
état

état de le régir ? Il faut savoir obéir & se soumettre avant de commander ; il faut vaincre avant d'être couronné, & se laisser conduire en attendant que les forces nous viennent.

§ 175. *Des Stoïciens & des Epicuriens.*

“ Si les Epicuriens rendirent la nature humaine aimable, les Stoïciens la rendirent presque divine.” (Des Stoïciens, p. 222.)

Le mot *presque* paroît ici inutile ; car, selon les Stoïciens, le sage étoit égal aux dieux, & presque supérieur. Voyez § 170 ; 12, 13, 14.

D'un autre côté, les Epicuriens, niant l'immortalité de l'ame, & faisant consister le bonheur dans la volupté, réduisoient l'homme à la condition des brutes, & en quelque sorte au-dessous ; car si l'homme ne vise qu'à satisfaire ses sens, il portera les excès plus loin que les brutes.

Voilà donc les deux extrêmes ; ceux-ci rabaissoient trop l'homme, & ceux-là l'élevoient trop : car l'homme est supérieur aux brutes, & il est inférieur à la DIVINITE'. La sagesse se trouve dans un juste milieu.

FIN DU SECOND VOLUME.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES MATIÈRES.

A.

ABEL, son histoire suppose une vie à venir, I, 129.

Abraham, ce que *Moïse* en dit suppose une vie à venir, I, 129 & suiv.—n'a pas reçu des Egyptiens les cérémonies de sa religion, 200.

Achab introduit le culte de *Babal*, I, 306.

Actes, xvi, 9; I, 252.

— xvii, 28; I, 233 & suiv.

Adrien, les Chrétiens persécutés sous son regne, I, 327.

Adultere est criminel, II, 54 & suiv.

Afrique, de la couleur de ses habitants, I, 78.

Voyez Negres.

Agag ne pouvoit point être épargné, I, 301.

Alexandre n'est pas le plus excusable des conquérants, I, 309.

Alipius est chargé de rebâtir le temple, I, 375.

Ambroise, I, 352, 357.

Ame, son existence après la mort supposée & enseignée par *Moïse*, I, 127 & suiv.—Histoire inepte qu'en fait *Prior*, 160—Importance de la doctrine de son immortalité, II, 3—Fausse critique d'un

S

argument

- argument sur l'ame, 24—Est immortelle, 133
 jusqu'à 160—Differe de l'instinct des brutes,
 147 & suiv.
- Américains, de leur défaut de barbe, II, 181
 & suiv.
- Amérique, comment elle a pu être peuplée, I, 34,
 41—Variété de la couleur de ses habitants, 76.
- Amien Marcellin*, I, 357.
- Anges sont mentionnés par *Moïse*, I, 133.
- Anglican (sarcasmes contre le Clergé), I, 102 &
 105.
- Anglois, opinion qu'en avoit M. de *Voltaire*, I,
 183—Méprise sur les Anglois, 197.
- Antioche, I, 348.
- Antonin* fait cesser la persécution, I, 328.
- Aod*, voyez *Ebu*.
- Ariens confondus avec les Sociniens, I, 105.
- Aristophane*, I, 159.
- Artapanus*, I, 324.
- Athées, pourquoi on trouve des vertus chez quelques-
 uns d'entre eux, II, 321 & suiv. 330—A quoi
 ces vertus doivent se borner, 331 & suiv.—Sont
 en général dérégles dans leurs mœurs, 344—
 Tous les scélérats de profession peuvent être
 classés parmi les athées, 344 & suiv.
- Athénagoras*, son apologie pour les Chrétiens, II,
 352 & suiv.
- Auguste*, si sa modération étoit due aux seuls philo-
 sophes, I, 28 & suiv.
- Augustin* (St.), sa réponse à *Maxime*, I, 241 & suiv.
- Bacchus*

B.

- Bacchus* comparé à *Moïse*, II, 79 & suiv.
Babal comparé, &c. I, 305 & suiv.
Balaham, son vœu, I, 132.
Barbarie, qui sont ceux qui la dissipent, I, 18.
Barré cité, I, 18.
Bassin, I, 343.
Bayle, motifs de sa condamnation, II, 40 & suiv.—
 cité, I, 222 ; II, 124, 313, 317, 319, 320, 323
 —Sa réfutation du Spinoïsme, 274--298—S'il
 a compris *Spinoza*, 298 & suiv.—Réfuté à l'égard
 de ce qu'il dit sur les mysteres, 301 & suiv.—
 sur les Epicuriens, 324 & suiv. 329, 336 & suiv.
 —sur *Athénagoras*, 355 & suiv.
Bédas les mêmes que les Negres-blancs, I, 87.
Bérénice, fausseté inventée à son occasion, I, 310
 & suiv.
Bidassoa, particularité remarquable sur les habi-
 tants des bords de cette riviere, I, 72.
Biron (Maréchal Duc de) étoit philosophe dans le
 sens de *Voltaire*, I, 157.
Boderie, lieutenant de *Théodose*, I, 351.
Bossuet critiqué, I, 32.
Boulanger, ses opinions & sa rétractation, II, 81.
Bugainville (M. de) cité, I, 48.
Brama, I, 246.
Brutes ne forment point d'idées complexes, II,
 222—Différence qu'il y a entre leur instinct &
 l'ame humaine, 148 & suiv.

Buffon (M. de), son opinion sur les Patagons, I, 49—sur la couleur des Negres, 71--90.
Byron (Commodore) cité, I, 47.

C.

Caligula, titres qu'il prend, I, 260.
Calvin n'est pas seul coupable de la mort de *Servet*, II, 121 & suiv. Voyez Réformateurs.
Cananéens, leur proscription considérée, I, 291 & suiv.
Carteret (Capitaine) cité, I, 47.
Chagrelas les mêmes que les Negres blancs, I, 87.
Chaos, II, 231 & suiv.
Charres, *Julien* y sacrifie en secret, I, 354.
Château enchanté, II, 270 & 272.
Châteauneuf (l'Abbé de), II, 103.
Cherestrata, métier qu'elle faisoit, II, 317.
Chérubins (méprise sur les), I, 307.
Cheveux, leur nature dépend de la peau, I, 75.
Chrétiens, leur mauvaise conduite n'est point une objection contre le Christianisme, I, 120 ; II, 347 & suiv.—Furent persécutés depuis *Adrien* jusqu'à *Dioclétien*, I, 326 & suiv.—Qui sont ceux qui méritent ce titre, II, 362—Il en existe de tels, 364—Réponse à l'objection prise de leurs mœurs, 343 & suiv.—Pureté des mœurs des premiers Chrétiens, 349 & suiv.—Pourquoi ceux qui sont soumis aux Turcs ont des défauts que ceux-ci n'ont pas, 369—Pourquoi les vrais Chrétiens ne sont pas parfaits, 379 & suiv.

Chinois, de leur antiquité, I, 54—leur chronologie, 57—leur religion, 174 & suiv.

Christianisme, la seule religion établie par ce qu'on appelle peuple, I, 7—Est dégénéré, II, 371—

Oracles qui annoncent qu'on le corromproit, 373.

Chronologie, difficultés de celle de l'Ancien Testament, I, 268 & suiv.

Cicéron cité au sujet d'*Epicure* & des Epicuriens, II, 326 & suiv.

Ciel (le), le haut & le bas, critique de ces mots, II, 126--130.

Circoncision, de son antiquité, I, 34—De son origine, 201.

Clarke (Dr. *Samuel*), son opinion sur la TRINITE', I, 106 & suiv.—Réprimandé, II, 92—Fausse

accusation contre lui, 199 & suiv.—Démontre la non-éternité du monde, 247 & suiv.—Ne part pas du même principe que *Spinoza*, 258 & suiv.

Collins, sa doctrine sur la liberté, II, 199 & suiv.—Ses principes différents de ceux de *Locke*, 227.

Commode, titres qu'il prend, I, 260.

Conciles tenus n'invalident point ce qu'on dit des persécutions, I, 331.

Confucius cité, I, 56—Réforme la religion des Chinois, 176—Paroles remarquables qu'il répétoit souvent, 177 ; II, 175—Belle maxime de ce philosophe, 173 & suiv.—Du temps où il vivoit, 315.

Constance *Clare*, I, 335.

Constantin, s'il a le premier pris des titres fastueux,

I, 259—Son évasion d'auprès de *Galere*, 335 & suiv.—Examen des accusations contre ce Prince, 339 & suiv.
Crispus, sa mort, I, 345.

D.

Danse ne faisoit point partie du culte des Hébreux, I, 202.

David, des trésors qu'il laissa, I, 301 & suiv.—Calomnies contre ce Prince, II, 43 & suiv.—Petit livre contre lui, 50—Ce qu'il enseigne sur le régicide, 37—Comparé à *Horace*, 82 & suiv.—

Débauche est criminelle, II, 57 & suiv.

Dece, violente persécution qu'il excite, I, 319.

Déluge mentionné par les Chinois, I, 59 & suiv.

Descarte, odieuse insinuation sur la cause de sa mort, I, 158.

Désir, voyez Mal-aise.

Désordre physique est dans l'ordre, I, 205—Moral conduit à reconnoître la chute, idem.

Destin, I, 240.

Deus, titre qu'ont pris plusieurs Empereurs, I, 265.

DIEU (la croyance de) une ancienne tradition, I, 174 & suiv.—Idée que M. de *Voltaire* donne de son unité, 213—Le DIEU inconnu ne doit pas être confondu avec *Jupiter*, 235—Traces de la connoissance de DIEU chez les païens, 239—De sa toute-puissance, &c. II, 237 & suiv. 241—S'il est l'auteur de nos idées, 252 & suiv.—& du mouvement,

- mouvement, 142—Est un être simple, 254 & suiv.—Est infini, 90.
 Dieu d'une secte, II, 161 & suiv.—d'une province, 177.
Dioclétien, hommages & titres qu'il s'arroge, I, 260.
 Dissimulation est indigne du sage, I, 9.
 Divinités subordonnées, I, 249—Idée qu'on doit s'en former, 250 & suiv.
 Divus, sens de ce mot, I, 263.
Domitien, formule qu'il dicte, I, 260.

E.

- Ecclésiaste, passages de ce livre pour & contre l'immortalité de l'ame, I, 139--144.
Echewari (Don B. J. de) cité, I, 48.
 Ecriture est suffisante, I, 164 & suiv.—N'a pas emprunté le tohu bohu des Chaldéens, II, 33—N'est point incompatible avec la philosophie, 186—Ecrase celle de *Voltaire*, 249.
Eglon, voyez *Ebu*.
 Egyptiens, il est probable qu'ils ont pris des cérémonies des Hébreux, I, 200 & suiv.
Ebu, sa conduite examinée, II, 32 & suiv.
 Endor (pythonisse de), I, 225.
 Ennemis (de l'amour des) selon *Voltaire*, II, 163 & suiv.
 Entendement ne détermine pas toujours la volonté, II, 187 & suiv.—Est naturellement droit, 188.
Epicure, examen de ce que dit M. de *Voltaire*.

- sur ce philosophe, sur ses disciples, & sur sa doctrine, II, 316 & suiv.
- Epictète*, de son sage, II, 310.
- Esaïe*, xxix, 14 ; I, 248.
- Espace est sans bornes, II, 240 & suiv.
- Esquimaux, voyez Groenland.
- Eternité est aussi difficile à concevoir que tout ce qui est infini, II, 238 & suiv.—Est au-dessus de notre conception, 243 & suiv.
- Eupoleme*, I, 324.
- Evangile comparé avec la Loi, II, 11 & suiv.—
- Effets qu'il produit, 349 & suiv. 366 & suiv.
- Exode, xx, 5 ; II, 18 & suiv.
- Ezéchiass* fait faire un recueil des Proverbes de *Salomon*, I, 140.
- Ezéchiél*, xx, 25 ; II, 4 & suiv.

F.

- Fables ne sauroient justifier, I, 221.
- Falkener* cité, I, 49.
- Fausta* découvre la trame de *Maximien*, I, 341—
- Accuse faussement *Crispus*, 345—sa mort, idem.
- Femmes, soyez soumises à vos maris, II, 102—
- Examen de ce précepte, 108 & suiv.
- Flavien*, évêque d'Antioche, I, 350.
- Florus* (*Gestius*), ses cruautés, I, 310 & suiv.
- Fo*, dieu d'une secte à la Chine, I, 177.
- Fo-hi*, I, 57 & suiv.
- Foi, comment il faut entendre qu'elle est l'unique moyen de salut, II, 165 & suiv.

For-

Formulaires, conduite de JESUS-CHRIST & de Moïse à ce sujet, II, 27 & suiv.

Fornication est criminelle, II, 54 & suiv.

Fouquet (le Pere) cité, I, 56.

Fourmont cité, I, 56.

G.

Gabaonites, demande qu'ils font, II, 49.

Gallus renouvelle la persécution, I, 329.

Galere, sa conduite envers Constantin, I, 336 & suiv.

Généalogie de JESUS-CHRIST, II, 227.

Genèse, ix, 5 & 6; II, 184.

— xxxvii, 36; II, 22 & suiv.

Géographie (méprise de), I, 53.

Grace ne doit pas être choisie pour sujet de raillerie, I, 27; II, 381.

Grégoire de Naziance, I, 357.

Groenland, dans quel temps il a été peuplé, I, 37.

Groenlandois, I, 85.

Guerres de religion, comment détruites, I, 63.

H.

Hautain, méprise sur ce mot, I, 17.

Hébraïque (langue), jugement qu'en porte M. de Voltaire, I, 1 & suiv.

Hébreux, leur multiplication en Egypte, I, 281 & suiv.—Leurs principes sur la guerre, 285.

- Hénoch*, son histoire suppose une vie à venir, I, 129.
Henri VIII n'a point réformé l'Angleterre, I, 70.
Henriade citée, I, 334.
Héraclite, son orgueil, II, 309.
Hermipe, I, 322.
Horace comparé à *David*, II, 82 & suiv.
 Hospitalité des Européens, II, 171.
 Hottentots descendent des Negres, I, 73.
Humphrey cité, I, 137 & 145.

L

- Idées ne sont pas toujours involontaires, II, 192 & suiv.—Comment elles nous viennent, 253.
 Indulgences n'ont pas été la seule cause de la réformation, I, 68.
 Infini, jusqu'où s'étend l'idée que nous en avons, II, 224 & suiv.
 Infinité de DIEU, II, 90.
 Iniquités des peres punies sur les enfants, &c. ce qu'il faut entendre par-là, II, 20 & suiv.

J.

- Jacob* croyoit une vie à venir, I, 130.
 Jaloux, explication de ce mot, II, 18 & suiv.
 Japon, sa distance de l'Amérique, I, 53.
Jephthé, son vœu, I, 300.
 Jéricho, prise de cette ville, I, 288.
 JESUS-CHRIST a seul pu mettre en évidence la vie & l'immortalité, I, 150 & suiv.—Nature de son regne, II, 39, 372.

Job,

Job, passages de ce livre pour & contre l'immortalité de l'ame considérés, I, 134 & suiv.

Joseph a pu contribuer à introduire des cérémonies en Egypte, I, 200.

Josephe, fausse citation prise de cet historien, I, 30 & xxiii.

Judith, II, 39.

Jugement ne se fera pas sur la même règle pour tous les hommes, II, 167.

Juifs, à quels égards le premier peuple, I, 62—

N'emprunterent pas leurs cérémonies des Egyptiens, 198 & suiv.—S'ils ont imité les païens,

265—Ceux qui ont cru doivent être distingués des incrédules, 267—De la haine qu'on a pour

eux, idem—Sarcasme contre ce peuple, 274—

Des promesses qui leur sont faites, 280—Accusés

de sacrifier des hommes à la DIVINITE', 295—

Tableau qu'en fait *Voltaire*, 313—Témoignages

qui leur sont rendus, 322 & suiv.—Accusés d'être

anthropophages, II, 125—Taxés d'être mani-

chéens, 315—De ceux de la Chine, 132.

Jules César, I, 68.

Julien, éloge qu'en fait M. de *Voltaire*, I, 10, 346 & suiv. 353 & suiv. 358 & suiv.—Ses défauts, I,

11—14, 68—Jugement qu'on en a porté, 14 &

suiv.—Sa clémence comparée avec la sévérité de

Théodose, 349 & suiv.—Son entreprise de rebâtir

le temple des Juifs, 355 & suiv.—Témoignage

qu'il rend aux Chrétiens, II, 352.

Jupiter, idée que s'en formoient les païens, I, 217.
229—232.

Juste (ce que c'est qu'être), II, 131.

Juste (du) & de l'injuste, jusqu'où s'étendent les idées que tous les peuples en ont eu, & si elles sont suffisantes, II, 303 & suiv.

Justin, ses apologies, II, 357.

Justum ac tenacem, &c. II, 86.

K.

Kamtchatka, méprise de M. de *Voltaire*, I, 44.

Kneph, I, 240.

Koenig, ses différens avec *Maupertuis*, I, 99.

L.

Labrador, voy. *Groenland*.

Lapons, différent du reste des Européens, I, 83—
ne sont pas une espèce d'hommes à part, II, 183.

Lao-kium, dieu d'une secte à la Chine, I, 179.

Lauréat (poète), II, 74.

Le Clerc, I, 111, 114.

Leland (Dr.) cité, I, 175, 176, 326 ; II, 304, 311,
318 & suiv.

Lémec, premier polygame, II, 106.

Lettres, leur origine & leur doctrine, I, 179 & suiv.

Lévitique, xxvii, 29 ; I, 296 & suiv.

Liberté, niée par M. de *Voltaire*, II, 100 & suiv.—

Idée qu'il en donne, 187--210—En quoi elle
consiste,

- consiste, 196, 220.—C'est une vérité de fait & de sentiment que nous sommes libres, 101 & suiv. 194 & suiv.—Doctrine des Ecritures sur la liberté, 206 & suiv.
- Licinius*, titres qu'il prend, I, 262.—Ses procédés, 342 & suiv. 244.
- Licinius le jeune*, sa mort, I, 345.
- Livres, s'ils sont inutiles, I, 99 & suiv.
- Locke* comparé aux chefs de secte, I, 111, 113.—Son sentiment sur l'ame & la pensée, 116 & suiv. II, 221.—sur les brutes, 222.—sur la liberté, 212 & suiv.—sur l'infini, 224 & suiv.—Reprimandé, 92.—Cité, 311.
- Loi comparée avec l'Evangile, II, 11 & suiv.
- Lucrece*, son système préconisé par *Voltaire*, I, 210 & suiv.
- Lumiere n'a pas été faite de quelque chose qui pré-existât, II, 94.

M.

- Macrion*, magicien, I, 330.
- Madianites, du massacre qui en fut fait, I, 286 & suiv.
- Magasthene*, I, 323.
- Mages, qui vont adorer JESUS-CHRIST, II, 175.
- Magie, I, 223.
- Magiciens d'Egypte, I, 224.
- Mahomet*, causes de ses succès, I, 112.—A établi la polygamie, II, 104.
- Maimonides* cité, I, 137.

Mal-aïse

- Mal-aise ou désir est ce qui détermine ordinairement la volonté, II, 217 & suiv.
- Mallebranche* (le P.), de son opinion sur la nature du bonheur, & de ses différens avec M. *Arnauld*, II, 341 & suiv.
- Mantchous ont pu contribuer à peupler l'Amérique, I, 52.
- Marc-Aurele*, les Chrétiens persécutés sous son regne, I, 328.
- Marcel*, I, 332 & suiv.
- Matiere n'existe pas nécessairement, II, 95 & suiv.
—n'est point éternelle, 227 & suiv.—De la pré-
sidence sur la matiere, selon *Voltaire*, 237.
- Matthieu* (St.) xvii, 17 ; II, 1 & suiv.
- Maupertuis* (M. de), ses démêlés avec M. de *Voltaire*, I, 94.
- Maxime de Madaure*, sa lettre à St. *Augustin*, I, 241
—Ne peut point déposer pour toute l'antiquité
païenne, 244.
- Maxime de Tyr*, ce qu'il dit sur le mensonge, II, 310.
- Maximien*, titres qu'il prend, I, 261—Ses procédés,
340 & suiv.
- Mecque (la), son pèlerinage, I, 34.
- Méphiboseth*, II, 49.
- Miller* cité, I, 176.
- Ming-ti*, son songe, 176 & suiv.
- Mithra*, I, 246.
- Moïse* enseigne qu'il y a une autre vie, I, 127 & suiv.
—Faux exposé de son dernier discours, II, 16—

A laissé des formules, 27 & suiv.—Comparé à *Bacchus*, 79 & suiv.

Morale n'est pas par-tout la même, I, 190; II, 303 & suiv.—Différence entre les principes de celle de l'Evangile & ceux de celle des païens, 329.

Mouvement, en quel sens DIEU en est l'auteur, II, 142.

Mysteres ne peuvent point étre contraires à la raison, I, 154.

Mysteres d'Egypte, I, 249.

Mythologie étoit la regle de la foi des païens, I, 217, 219—Si elle est très-raisonnable, 247.

N.

Nécessité invincible examinée, II, 70 & suiv.—Physique & morale, leur différence, 202 & suiv.

Negres, causes de leur couleur, I, 71; II, 178 & suiv.

Negres-blancs, décrits, I, 85 & suiv.—ne forment point une espece particuliere, 85 & suiv. 91 & suiv.—Description burlesque qu'en fait *Voltaire*, 92; II, 180 & suiv.

Newton accusé du Socinianisme, I, 110—Sarcasme contre lui, 159—Taxé de turpitude, 162—Idée qu'il avoit des Ecritures, 163 & suiv—Cité à faux, II, 75 & suiv.—Reprimandé, 92.

Newton (Dr.), Evêque de Bristol, cité, I, 358.

Orléan.

O.

- Océan* (du dieu), I, 230.
Opinions sur la Religion, si elles sont indifférentes, I, 119.
Optimisme ne contredit point les Ecritures, I, 204 & suiv.
Oraison dominicale n'est point un formulaire, II, 31.
Origène cité, I, 323 ; II, 325.
Ouvrier doit être distingué de son ouvrage, II, 235.
Ovide, son livre de l'art d'aimer est obscène, I, 222.

P.

- Paganisme*, faux exposé qu'en fait M. de Voltaire, I, 216—220.
Paiens, s'ils ont imité les Juifs, I, 265—Si l'on peut dire qu'ils n'étoient pas idolâtres, 316.
Patagons, I, 44.
Patriarches, quelles étoient leurs espérances, I, 149.
Paul (St.), comparaison de sa doctrine avec celle de Voltaire, I, 215—Sarcasme contre cet Apôtre, II, 102—Censure qu'il fait de la dissimulation de St. Pierre, 113.
Pédérastie en horreur, II, 5—Reprochée aux philosophes, 309.
Pensée (de l'auteur de la), II, 143.
Perfes, leurs loix permettoient l'inceste, II, 307.
Peuple, s'il subjugué la cour, I, 7—S'il doit être méprisé,

méprisé, 7, 213--216—Si un petit ne peut pas en instruire un grand, 320.

Pbilon, I, 319.

Philosophes, se sont opposés aux loix, I, 67—ont formé des sectes & troublé l'Etat, 156—Douze bons philosophes, 115—Opinions des anciens philosophes, 118—S'ils donnent tous de justes idées de DIEU, 317—S'ils ont puisé leurs connoissances chez les Juifs, 317 & suiv.—S'ils s'accordent sur la morale, II, 306 & suiv.

Platon cité, I, 175—Excès qu'il autorise, II, 308, 310.

Pline, témoignage qu'il rend aux Chrétiens, II, 351.

Plotin, son orgueil, II, 310.

Plutarque cité, I, 175.

Polissoneries de *Voltaire*, II, 53.

Polygamie, *Mahomet* l'a établie, II, 104 & suiv.—

Moïse n'a fait que la tolérer, 106 & suiv.—JESUS-

CHRIST l'a proscrite, idem.

Polythéisme avoit lieu chez les païens, I, 227—

233—Vrai état de la question sur le polythéisme, 337 & suiv.

Pope, voy. Optimisme.

Prophetes envoyés pour Israël aussi bien que pour Juda, I, 306.

Prophétie a cessé deux fois, & pourquoi, I, 164.

Propheties, idée qu'en donne le Chev. *Newton*, I, 166 & suiv.

Protestants antérieurs à *Luther*, I, 69.

Protestante

- Protestante (la religion) accusée d'anarchie, I, 275 & suiv.
- Proverbes, xxx, 24—28; II, 177.
- Providence, idée qu'en donne M. de Voltaire, I, 31,
—Si les événements l'accusent, 221 & suiv.—
Sarcastisme de M. de Voltaire, 272; II, 114—
Niée formellement, 63—Prouvée, 64 & suiv.
114 & suiv.
- Provinciales, I, 27.
- Pseaume LI, II, 84.
- Pseaumes, examen des passages de ce livre qu'on produit pour & contre l'immortalité de l'ame, I, 145—150.
- Puma differe du lion, I, 51.
- Puoncu* le premier homme, selon les Chinois, I, 57.

R.

- Rahab* calomniée, I, 289 & suiv.
- Rébéca*, II, 33.
- Réformateurs, si leur célébrité n'est due qu'aux circonstances, I, 63—Si leurs livres ont été inutiles, 99 & suiv. 112—Causes apparentes de leurs succès, 111.
- Régicide pros crit dans l'Ecriture, II, 37 & suiv.
- Religion, il doit y en avoir une de véritable, I, 189.
- Révélation. Il est nécessaire de se guider uniquement par elle, I, 124—Ne dit pas que Dieu ait jamais été oisif, II, 245—Ecra se la philosophie de Voltaire, 249.

Rien.

Rien. Si quelque chose peut être fait de rien, II, 93
& suiv.

Robertson (Dr.) cité au sujet des Patagons, I, 44—
& des Negres-blancs, 90.

Rochette (M.) exécuté à Toulouse, II, 339.

Romains, si leur religion étoit très-sérieuse, I, 252
& suiv.—& plus propre à la poésie que celle
des Chrétiens, 9—Pourquoi ils n'ont point eu
des guerres de religion, 114 & suiv.—Ont quel-
quefois sacrifié des victimes humaines à leurs
dieux, 354.

Rousseau (M. J. J.), témoignage qu'il rend à
l'Evangile, I, 20 & suiv.—Sorties de M. de
Voltaire contre lui, 19, 23.

S.

Sadducéens. Leur croyance sur l'ame, la non-
existence des esprits & des anges, est contraire
aux livres de *Moïse*, I, 125 & suiv.—Leurs ob-
jections prises de l'Ancien Testament, 133—150.

Sage de *Voltaire*, I, 256 ; II, 53.

Saint, signification de ce mot, I, 263.

Saints, leur culte comparé à celui des dieux infé-
rieurs, I, 233.

Salomon, de sa flotte à Ophir, I, 40—De ses flottes,
de ses écuries, & de ses remises, 301 & suiv.—
Son exemple n'est point un argument contre nous,
II, 106.

Samoïedes, I, 83. Voy. Lapons.

Samuel

- Samuel* comparé à un prêtre ligueur, II, 44.
Saül veut faire mourir son fils, I, 300.
 Secte, signification de ce mot, II, 51.
 Sectes, leur diversité ne prouve point qu'elles sont
 toutes fausses, I, 189—Juives, II, 25—De celles
 qui excluent les autres du salut, 161.
 Sénégal a deux sortes d'habitants, I, 74.
 Sentiments qui contredisent la Religion lui sont nu-
 sibles, I, 153.
Servet, de son supplice, II, 122.
Shi-wang-ti fait brûler tous les livres Chinois, I,
 56.
 Sinodes des protestants de France, I, 331 & suiv.
 Sociniens confondus avec les Ariens, I, 105.
Socrate, de ses juges, I, 258—Attendoit un person-
 nage extraordinaire, II, 175—Ce qu'il dit sur
 la diversité d'opinion des philosophes, 307—Sur
 la manière de traiter les étrangers, idem.
 Sorciers, on n'a pas pu faire aux Turcs le reproche de
 n'en pas avoir, II, 124.
 Spectacles ne faisoient point partie de la religion
 des Juifs, I, 202.
Spinoza, abrégé de son système selon *Voltaire*, II,
 257—selon *Bayle*, 274—Eloges que *Voltaire* lui
 donne, 267.
 Spinofisme de *Voltaire*, I, 171, 179 & suiv. 210—
 213; II, 91, 144, 156, 189, 246, 252 & suiv.
 256, 306.
Strabon, I, 324.

T.

Tavernier cité, I, 73.

Temple de Jérusalem, tentative de *Julien* pour le rebâtir, I, 355 & suiv.

Terre a été créée pour l'homme, II, 65—68, 154 & suiv.

Tertre (le Pere du) cité, I, 72.

Tertullien, son apologétique en faveur des Chrétiens, II, 357 & suiv.

Théisme, idée qu'en donne *M. de Voltaire*, I, 171 & suiv.

Théistes, de leur nombre, I, 191—ne s'accordent point, idem—sont intriguants, idem—se persécutent, 192—Leur doctrine selon *Voltaire*, 194.

Théodore, I, 354.

Théodose, tort des habitants d'Antioche & de Thessalonique envers lui, I, 350 & suiv.—Sa modération, 349 & suiv.

Théologiens, guignon de *M. de Voltaire* contre les gens de cet ordre, II, 73.

Théophraste, I, 323.

Thessalonique, 350.

Tohu bohu, II, 227 & suiv.—Les Hébreux ne l'ont point emprunté des Chaldéens, 228, 233.

Tout est bien, I, 207.

TRINITE' (le mystere de la) n'est point contraire à la raison, II, 300 & suiv.

Valérien

V.

Valérien persécute les Chrétiens, I, 330.

Varron, I, 325.

Volonté n'est point contrainte, II, 194 & suiv.

Voltaire, s'il est philosophe, I, 66, 156 & 157 ; II, 120 & suiv.—Ses démêlés avec *Maupertuis*, I, 94 & suiv.—Son intolérance, 122 & suiv. II, 337—Enthousiaste, 156—Deux avis à lui & à ses pareils, 169—Ses titres comparés à ceux de *Constantin*, 263—Polissoneries qu'il se permet, II, 53 & suiv.—Sa morale, 119 & suiv.—Sur la débauche, I, 25—Sur l'amour des ennemis, II, 168—Sur les devoirs envers nous-mêmes, 170—envers DIEU, 266—Opinions qu'il impute faussement à *Locke*, 210, 221 & suiv—Indécis s'il doit être athée, 233 & suiv.—Son fatalisme, 201.—Sa conduite envers *Frédéric*, 205—Pusillanimité de sa conception, 247, —Son athéisme, 268 & suiv.—Sa prudence, 271 & suiv.—Prétend être Chrétien, 362—Ses vertus, 337 & suiv.—Ses richesses, 340. Voy. *Spinoza* & *Spinozisme*.

Vulcain, dans quel cas il seroit un misérable artisan, selon *Voltaire*, II, 144 & suiv.

W.

Wallis (Capitaine) cité, I, 47.

Y.

Yong-lo donne occasion à la secte des lettrés, I, 179.

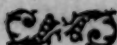
Zc.

Z.

Zemuch David, Juif, son témoignage, I, 357.

Zoroastre, II, 312 & suiv.—Ses sectateurs comparés
aux Juifs, I, 26.

Zuingle, I, 69.



3.

1. The first part of the book is devoted to a general introduction to the subject of the history of the world, and to a description of the various methods which have been employed by historians in the collection and arrangement of their materials.

2. The second part of the book is devoted to a detailed account of the history of the world, from the earliest times to the present day, and is divided into three main sections, the first of which is devoted to the history of the world from the beginning of time to the establishment of the Christian era.

3. The third part of the book is devoted to a detailed account of the history of the world, from the establishment of the Christian era to the present day, and is divided into three main sections, the first of which is devoted to the history of the world from the establishment of the Christian era to the present day.

107

4. The fourth part of the book is devoted to a detailed account of the history of the world, from the establishment of the Christian era to the present day, and is divided into three main sections, the first of which is devoted to the history of the world from the establishment of the Christian era to the present day.

5. The fifth part of the book is devoted to a detailed account of the history of the world, from the establishment of the Christian era to the present day, and is divided into three main sections, the first of which is devoted to the history of the world from the establishment of the Christian era to the present day.

6. The sixth part of the book is devoted to a detailed account of the history of the world, from the establishment of the Christian era to the present day, and is divided into three main sections, the first of which is devoted to the history of the world from the establishment of the Christian era to the present day.

7. The seventh part of the book is devoted to a detailed account of the history of the world, from the establishment of the Christian era to the present day, and is divided into three main sections, the first of which is devoted to the history of the world from the establishment of the Christian era to the present day.

8. The eighth part of the book is devoted to a detailed account of the history of the world, from the establishment of the Christian era to the present day, and is divided into three main sections, the first of which is devoted to the history of the world from the establishment of the Christian era to the present day.

9. The ninth part of the book is devoted to a detailed account of the history of the world, from the establishment of the Christian era to the present day, and is divided into three main sections, the first of which is devoted to the history of the world from the establishment of the Christian era to the present day.

AVIS AU PUBLIC.

CES deux volumes d'*Observations sur les Ecrits de M. de Voltaire*, sont publiés comme un échantillon, pour sonder l'opinion des amis de la Vérité. L'auteur voudroit éviter de surcharger le Public de livres inutiles, & s'épargner à lui-même un travail sans fruit.

Si l'on pense que la continuation de ces *Observations* soit utile à la Religion, & qu'on approuve son plan, il se fera un devoir de le remplir de son mieux. Il jugera de l'opinion publique par le nombre des *Souscripteurs*.

TOM. II.

T

II

Il propose une souscription pour le troisieme volume, dont on ne payera le prix qu'en le recevant. Ce troisieme volume (du prix de trois chelins), sera du même format & du même caractère que les précédents, & contiendra 384 pages.

Il en sera de même pour la souscription des volumes suivans, au cas que la continuation de l'ouvrage ait lieu.

On pourra souscrire chez les Libraires de Londres qui en ont le débit; & dans l'étranger, chez ceux qui seront chargés de la vente de l'ouvrage.

Il n'est pas aisé de déterminer, au juste, le nombre des volumes nécessaires pour compléter le plan qu'on s'est proposé. On présume qu'il pourroit aller à six ou à huit volumes. Mais, comme les matieres

*ne sont point liées & dépendantes les unes des autres, on pourra s'arrêter quand on voudra, sans que les volumes qu'on aura puis-
sent être considérés comme incomplets.*

Au cas que le nombre d'exemplaires qu'on a imprimés des deux premiers volumes ne fût pas suffisant, on pourra souscrire séparément pour une nouvelle édition de ces deux volumes, aux conditions mentionnées ci-dessus.



